
M I







ŒUVRES SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FENELON.

TOME SECOND.

ŒUVRES SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FENELON,

Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambray, Prince du S. Empire, &c.

NOUVELLE EDITION

Revue & considérablement enrichie.

TOME SECOND.

Suite de ses Traités Spirituels.





M. DCC. LII.





ŒUVRES SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FENELON,

Archevêque - Duc de Cambrai, &c.

XXX.

De la trop grande ſenſibilité dans les peines.



CETTE ſenſibilité ne dépend point de nous ; Dieu nous la donne avec notre tempérament pour nous exercer. Il ne veut point nous en délivrer, mais s'en ſervir au contraire pour nous ſanctifier. Entrons donc dans ſes deſ-

ſeins. Les tentations nous ſont néceſſaires, il ne s'agit que de n'y pas ſuccomber. Celles du dedans ſont comme celles du dehors : elles tendent toutes à nous mener à la victoire par le combat. Les tentations du dedans ſont encore plus utiles, en ce qu'elles ſervent plus directement à nous humilier, par l'expérience de notre corruption intérieure. Celles du dehors ne vont qu'à nous montrer la malignité du monde qui nous environne : celles du dedans nous font ſentir que nous ſommes auſſi dépravés dans nos inclinations, que le monde même.

Supportons donc avec une humble confiance, & en paix, nos ſoulévemens intérieurs, & toutes les tentations qui naiſſent de notre propre fond, auſſi-bien que les orages qui viennent des autres créatures. Tout vient également de la main de Dieu, qui ſait autant ſe ſervir de nous que des autres, pour nous faire mourir à nous-mêmes. C'eſt ſouvent l'orgueil qui s'inquiéte & qui ſe décourage, de voir tant de révoltes s'opiniâtrer au-dedans, pendant qu'il voudroit voir ſes paſſions

ſoumiſes, pour ſe nourrir de cette gloire, & pour ſe complaire en ſa propre perfection.

Tâchons d'être fidéles par le fond de la volonté, malgré les répugnances & les agitations de la nature; & laiſſons faire Dieu, quand il veut nous montrer par ces tempêtes, à quels naufrages nous ſerions expoſés, ſi ſa puiſſante main ne nous en préſervoit.

Que s'il nous arrive même de tomber volontairement par fragilité, alors humilions-nous, anéantiſſons-nous, corrigeons-nous ſans pitié pour nous-mêmes, ne perdons pas un moment pour nous retourner vers Dieu : mais faiſons-le ſimplement & ſans trouble. Relevons-nous, & reprenons fortement notre courſe, ſans nous chagriner & nous décourager à la vûe de notre chute.



XXXI.

Nécessité de la purification de l'ame par rapport aux dons de Dieu, & spécialement aux amitiés.

DIeu qui paroît si rigoureux aux ames, ne leur fait jamais rien souffrir par le plaisir de les faire souffrir. Il ne les met en souffrance, que pour les purifier. La rigueur de l'opération vient du mal qu'il faut arracher : il ne feroit aucune incision, si tout étoit sain : il ne coupe que ce qui est mort & ulcéré. C'est donc notre amour propre corrompu qui fait nos douleurs : la main de Dieu nous en fait le moins qu'elle peut. Jugeons combien nos plaies sont profondes & envenimées, puisque Dieu nous épargne tant, & qu'il nous fait néanmoins si violemment souffrir.

De même qu'il ne nous fait jamais souffrir que pour notre guérison, il ne nous ôte aussi aucun de ses dons, que

pour nous le rendre au centuple. Il nous ôte par amour tous les dons les plus purs, que nous possédons impurement. Plus les dons sont purs, plus il est jaloux, afin que nous les conservions sans nous les approprier, & sans nous les rapporter jamais à nous-mêmes. Les graces les plus éminentes sont les plus dangereux poisons, si nous y prenons quelque appui & quelque complaisance. C'est le péché des mauvais Anges. Ils ne firent que regarder leur état & s'y complaire ; les voilà dans l'instant même précipités du ciel, & éternels ennemis de Dieu.

Cet exemple fait voir, combien les hommes s'entendent peu en péchés. Celui-là est le plus grand de tous ; cependant il est bien rare de trouver des ames assez pures, pour posséder purement & sans propriété le don de Dieu. Quand on pense aux graces de Dieu, c'est toujours pour soi, & c'est l'amour du *moi* qui fait presque toujours une certaine sensibilité, qu'on a pour les graces. On est contristé de se trouver foible ; on est tout animé, quand on se trouve fort : on ne re-

garde point sa perfection uniquement pour la gloire de Dieu, comme on regarderoit celle d'un autre. On est contristé & découragé, quand le goût sensible & quand les graces apperçues échappent : en un mot, c'est presque toujours de soi, & non de Dieu qu'il est question.

De-là vient que toutes les vertus apperçues ont besoin d'être purifiées, parce qu'elles nourrissent la vie naturelle en nous. La nature corrompue se fait un aliment très-subtil des graces les plus contraires à la nature : l'amour propre se nourrit, non-seulement d'austérités & d'humiliations, non-seulement d'oraison fervente & de renoncement à soi, mais encore de l'abandon le plus pur, & des sacrifices les plus extrêmes. C'est un soutien infini, que de penser qu'on n'est plus soutenu de rien, & qu'on ne cesse point dans cette épreuve horrible, de s'abandonner fidélement & sans réserve. Pour consommer le sacrifice de purification en nous, des dons de Dieu, il faut donc achever de détruire l'holocauste ; il faut tout perdre ; même l'abandon

apperçu par lequel on ſe voit livré à ſa perte.

On ne trouve Dieu ſeul purement, que dans cette perte de tous ſes dons, & dans ce réel ſacrifice de tout ſoi-même, après avoir perdu toute reſſource intérieure. La jalouſie infinie de Dieu nous pouſſe juſques-là, & notre amour propre le met, pour ainſi dire, dans cette néceſſité; parce que nous ne nous perdons totalement en Dieu, que quand tout le reſte nous manque. C'eſt comme un homme qui tombe dans un abîme : il n'achéve de s'y laiſſer aller, qu'après que tous les appuis du bord lui échappent des mains. L'amour propre, que Dieu précipite, ſe prend dans ſon déſeſpoir à toutes les ombres de grace, comme un homme qui ſe noye, ſe prend à toutes les ronces qu'il trouve en tombant dans l'eau.

Il faut donc bien comprendre la néceſſité de cette ſouſtraction, qui ſe fait peu à peu en nous de tous les dons divins. Il n'y a pas un ſeul don, ſi éminent qu'il ſoit, qui, après avoir été un moyen d'avancement, ne de-

vienne d'ordinaire pour la suite un piége & un obstacle par les retours de propriété qui salissent l'ame. Delà vient que Dieu ôte ce qu'il avoit donné.

Mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours : il l'ôte pour le mieux donner, & pour le rendre sans l'impureté de cette appropriation maligne, que nous en faisons sans nous en appercevoir. La perte du don sert à en ôter la propriété, & la propriété étant ôtée, le don est rendu au centuple.

Alors le don n'est plus don de Dieu; il est Dieu même à l'ame. Ce n'est plus don de Dieu ; car on ne le regarde plus comme quelque chose de distingué de lui, & que l'ame peut posséder. C'est Dieu lui seul immédiatement qu'on regarde, & qui sans être possédé par l'ame, la posséde selon tous ses bons plaisirs.

La conduite la plus ordinaire de Dieu sur les ames, est donc, de les attirer d'abord à lui pour les détacher du monde & des passions grossiéres, en leur faisant goûter toutes les vertus les plus ferventes, & la douceur

du recueillement. Dans ce premier attrait ſenſible, toute l'ame ſe tourne à la mortification & à l'oraiſon. Elle ſe contrarie ſans ceſſe elle-même en tout; elle ſe déprend de toutes les conſolations extérieures; & celles de l'amitié ſont auſſi retranchées, parce qu'elle y reſſent l'impureté de l'amour propre, qui rapporte les amis à ſoi. Il ne reſte plus que les amis, auxquels on eſt lié par conformité de ſentimens, ou ceux qu'on cultive par charité ou par devoir : tout le reſte devient à charge; & ſi on n'en a pas perdu le goût naturel, on ſe défie encore davantage de leur amitié, lorſqu'ils ne ſont pas dans le même goût de piété où l'on eſt.

Il y a beaucoup d'ames qui ne paſſent jamais cet état de ferveur & d'abondance ſpirituelle : mais il y en a d'autres que Dieu méne plus loin, & qu'il dépouille par jalouſie, après les avoir revêtues & ornées. Celles-là tombent dans un état de dégoût, de ſécheresſe & de langueur, où tout leur eſt à charge. Bien loin d'être ſenſibles à l'amitié, l'amitié des perſonnes qu'elles goûtoient le plus autrefois, leur

devient importune. Une ame en cet état ſent, que Dieu & tous ſes dons ſe retirent d'elle. C'eſt pour elle un état d'agonie & une eſpéce de déſeſpoir : on ne peut ſe ſupporter ſoi-même ; tout ſe tourne à dégoût. Dieu arrache tout, & le goût des amitiés comme tout le reſte. Faut-il s'en étonner ? Il ôte même le goût de ſon amour & de ſa loi. On ne ſait plus où l'on en eſt : le cœur eſt flétri, & preſque éteint : il ne ſauroit rien aimer. L'amertume d'avoir perdu Dieu, qu'on avoit ſenti ſi doux dans ſa ferveur, eſt un abſynthe répandu ſur tout ce qu'on avoit aimé parmi les créatures. On eſt comme un malade qui ſent ſa défaillance faute de nourriture, & qui a horreur de tous les alimens les plus exquis. Alors, ne parlez point d'amitié ; le nom même en eſt affligeant, & feroit venir les larmes aux yeux : tout vous ſurmonte, vous ne ſavez ce que vous voulez. Vous avez des amitiés & des peines comme un enfant, dont vous ne ſauriez dire de raiſon, & qui s'évanouiſſent comme un ſonge, dans le moment que vous en par-

lez. Ce que vous dites de votre disposition, vous paroît toujours un mensonge ; parce qu'il cesse d'être vrai, dès que vous commencez à le dire ; rien ne subsiste en vous. Vous ne pouvez répondre de rien, ni vous promettre rien, ni même vous dépeindre. Vous êtes sur les sentimens intérieurs, comme les filles de la Visitation sur leurs cellules & sur leurs meubles ; tout change, rien n'est à vous, & votre cœur moins que tout le reste. On ne sauroit croire, combien cette inconstance puérile appetisse & détruit une ame sage, ferme, & hautaine dans sa vertu. Parlez alors de bon naturel, de tendresse, de générosité, de constance, de reconnoissance pour ses amis à une ame malade & agonisante ; c'est parler de danse & de musique à un moribond. Le cœur est comme un arbre desséché jusqu'à la racine.

Mais attendez que l'hiver soit passé ; & que Dieu ait fait mourir tout ce qui doit mourir : alors le printems ranime tout. Dieu rend l'amitié avec tous les autres dons jusques au centuple. On

sent renaître au-dedans de soi ses anciennes inclinations pour les vrais amis ; on ne les aime plus en soi & pour soi, on les aime en Dieu & pour Dieu, mais d'un amour vif, tendre, accompagné de goût & de sensibilité ; car Dieu sait bien rendre la sensibilité pure. Ce n'est pas la sensibilité, mais l'amour propre qui corrompt nos amitiés. Alors, on se livre sans scrupule à cette chaste amitié, parce que c'est Dieu qui l'imprime : on aime au travers de lui sans en être détourné : c'est lui qu'on aime dans ce qu'il fait aimer.

Dans cet ordre de providence qui nous lie à certaines gens, Dieu nous donne du goût pour eux ; & nous ne craignons point de vouloir être aimés par ces personnes, parce que celui qui imprime ce désir, l'imprime très-purement & sans aucun retour de propriété sur nous. On veut être aimé, comme on voudroit qu'un autre le fût, si c'étoit l'ordre de Dieu. On s'y cherche pour Dieu, sans complaisance & sans intérêt propre. Dans cette résurrection de l'amitié, comme tout est sans intérêt & sans réflexion sur soi,

on voit tous les défauts de ſon ami & de ſon amitié ſans ſe rebuter.

Avant que Dieu ait ainſi purifié les amitiés, les perſonnes les plus pieuſes ſont délicates, jalouſes, épineuſes pour leurs meilleurs amis; parce que l'amour propre craint toujours de perdre & veut toujours gagner, dans le commerce même qui paroît le plus généreux & le plus déſintéreſſé : s'il ne cherche ni bien ni honneur dans l'ami, du moins il y cherche l'agrément du commerce, la conſolation de la confiance, le repos du cœur, qui eſt la plus grande douceur de la vie, enfin le plaiſir exquis d'aimer généreuſement & ſans intérêt. Otez cette conſolation, troublez cette amitié qui ſemble ſi pure, l'amour propre eſt déſolé, il ſe plaint, il veut qu'on le plaigne, il ſe dépite, il eſt hors de lui : C'eſt pour ſoi qu'on eſt fâché ; ce qui marque que c'eſt ſoi-même qu'on aimoit dans ſon ami. Mais quand c'eſt Dieu qu'on y aime, on y tient fortement & ſans réſerve. Et cependant ſi l'amitié ſe rompt par ordre de Dieu, tout eſt paiſible au

fond de l'ame : elle n'a rien perdu ; car elle n'a rien à perdre pour elle, à force de s'être perdue elle-même. Si elle s'attriste, c'est pour la personne qu'elle aimoit, en cas que cette rupture lui soit nuisible. La douleur peut être vive & amére, puisque l'amitié étoit très-sensible ; mais c'est une douleur paisible, & exempte des chagrins cuisans d'un amour intéressé.

Il y a encore une seconde différence à remarquer, dans ce changement des amitiés par la grace. Tandis qu'on est encore en soi, on n'aime rien que pour soi ; & l'homme renfermé en lui-même, ne peut avoir qu'une amitié bornée suivant sa mesure : c'est toujours un cœur retréci dans toutes ses affections ; & la plus grande générosité mondaine a toujours par quelque endroit des bornes étroites. Si la gloire de bien aimer méne loin, on s'arrêtera tout court, dès qu'il arrivera, ou qu'on pourra s'imaginer que cette gloire sera blessée. Pour les ames qui sortent d'elles-mêmes, & qui s'oublient véritablement en Dieu, leur amitié est im-

menſe comme celui en qui elles aiment. Il n'y a que le retour ſur nous qui borne notre cœur ; car Dieu lui a donné je ne ſai quoi d'infini par rapport à lui. C'eſt pourquoi l'ame qui ne s'occupe point d'elle-même, & qui ſe compte en tout pour rien, trouve dans ce rien l'immenſité de Dieu même : elle aime ſans meſure, ſans fin, ſans motif; elle aime, parce que Dieu, Amour immenſe, aime en elle.

Voilà l'état des Apôtres, qui eſt ſi bien exprimé par Saint Paul. Il ſent tout avec une pureté & une vivacité infinie : il porte dans ſon cœur toutes les Egliſes : l'Univers entier eſt trop borné pour ce cœur : il ſe réjouit, il s'afflige, il ſe met en colére, il s'attendrit : ſon cœur eſt comme le ſiége de toutes les plus fortes paſſions. Il ſe fait petit, il ſe fait grand ; il a l'autorité d'un pere & la tendreſſe d'une mere ; il aime d'un amour de jalouſie ; il veut être anathême pour ſes enfans : tous ces ſentimens lui ſont imprimés ; & c'eſt ainſi que Dieu fait aimer les autres quand on ne s'aime plus.

XXXII.

Des opérations intérieures de Dieu, pour ramener l'homme à sa vraie fin, pour laquelle il nous a créés.

DAns les commencemens, Dieu nous attaquoit par le dehors : il nous arrachoit peu à peu toutes les créatures que nous aimions trop & contre sa loi. Mais ce travail du dehors, quoique essentiel pour poser le fondement de tout l'édifice, n'en fait qu'une bien petite partie. O que l'ouvrage du dedans, quoiqu'invisible, est sans comparaison plus grand, plus difficile, & plus merveilleux!

Il vient un tems, où Dieu, après nous avoir bien dépouillés, bien mortifiés par le dehors sur les créatures ausquelles nous tenions, nous attaque par le dedans, pour nous arracher à nous-mêmes. Ce n'est plus les objets étrangers qu'il nous ôte alors : il nous arrache le Moi, qui étoit le centre de notre amour. Nous n'aimions

mions tout le reste que pour ce *moi*, & c'est ce *moi* que Dieu poursuit impitoyablement & sans relâche. Oter à un homme ses habits, c'est le traiter mal ; mais ce n'est rien, en comparaison de la rigueur qui l'écorcheroit & qui ne laisseroit aucune chair sur tous ses os. Coupez les branches d'un arbre, loin de le faire mourir, vous fortifiez sa séve : il repousse de tous côtés : mais attaquez le tronc, desséchez la racine, il se dépouille, il languit, il meurt. C'est ainsi que Dieu prend plaisir à nous faire mourir.

Pour la mortification extérieure des sens, il nous la fait faire par certains efforts de courage contre nous-mêmes. Plus les sens sont amortis par ce courage de l'ame, plus l'ame voit sa vertu & se soutient par son travail. Mais dans la suite, Dieu se réserve à lui-même d'attaquer le fond de cette ame, & de lui arracher jusqu'au dernier soupir de toute vie propre. Alors ce n'est plus par la force de l'ame, qu'il combat les objets extérieurs, c'est par la foiblesse de l'ame qu'il la tourne contre elle-même. Elle se voit, elle a

horreur de ce qu'elle voit. Elle demeure fidéle ; mais elle ne voit plus sa fidélité. Tous les défauts qu'elle a eus jusqu'alors s'élévent contre elle ; & souvent il en paroît de nouveaux, dont elle ne s'étoit jamais défiée. Elle ne trouve plus cette ressource de ferveur & de courage qui la soutenoit autrefois. Elle tombe en défaillance, elle est, comme JESUS-CHRIST, triste jusqu'à la mort. Tout ce qui lui reste, c'est la volonté de ne tenir à rien, & de laisser faire Dieu sans réserve.

Encore même, n'a-t-elle pas la consolation d'appercevoir en elle cette volonté. Ce n'est plus une volonté sensible & réfléchie ; mais une volonté simple, sans retour sur elle-même, & d'autant plus cachée, qu'elle est plus intime & plus profonde dans l'ame. En cet état, Dieu prend soin de tout ce qui est nécessaire pour détacher cette personne d'elle-même. Il la dépouille peu à peu, en lui ôtant l'un après l'autre tous les habits dont elle étoit revêtue.

Les derniers dépouillemens, quoi-

qu'ils ne ſoient pas toujours les plus grands, ſont néanmoins les plus rigoureux. Quoique la robe ſoit en elle-même plus précieuſe que la chemiſe, on ſent bien plus la perte de la chemiſe que celle de la robe. Dans les premiers dépouillemens, ce qui reſte conſole de ce qu'on perd : dans les derniers, il ne reſte qu'amertume, nudité & confuſion.

On demandera peut-être, en quoi conſiſtent ces dépouillemens ; mais je ne puis le dire. Ils ſont auſſi différens que les hommes ſont différens entre eux. Chacun ſouffre les ſiens, ſuivant ſes beſoins & les deſſeins de Dieu. Comment peut-on ſavoir de quoi on ſera dépouillé, ſi on ne ſait pas de quoi on eſt revêtu ? Chacun tient à une infinité de choſes qu'il ne devineroit jamais. Il ne ſent qu'il y eſt attaché, que quand on les lui ôte. Je ne ſens mes cheveux, que quand on les arrache de ma tête. Dieu nous développe peu à peu notre fond, qui nous étoit inconnu, & nous ſommes tout étonnés de découvrir, dans nos vertus même, des vices dont

nous nous étions toujours crus incapables. C'eſt comme une grotte qui paroît ſéche de tous côtés, & d'où l'eau rejaillit tout-à-coup, par les endroits dont on ſe défioit le moins.

Ces dépouillemens, que Dieu nous demande, ne ſont point d'ordinaire ce qu'on pourroit s'imaginer. Ce qui eſt attendu nous trouve préparés, & n'eſt guère propre à nous faire mourir. Dieu nous ſurprend par les choſes les plus imprévues. Ce ſont des riens, mais des riens qui déſolent & qui font le ſupplice de l'amour propre. Les grandes vertus éclatantes ne ſont plus de ſaiſon ; elles ſoutiendroient l'orgueil, elles donneroient une certaine force & une aſſurance intérieure contraires au deſſein de Dieu, qui eſt de nous faire perdre terre. Alors, c'eſt une conduite ſimple & unie. Tout eſt commun. Les autres ne voient rien de grand, & la perſonne même ne trouve rien en ſoi que de naturel, de foible & de relâché ; mais on aimeroit cent fois mieux jeûner toute ſa vie au pain & à l'eau, & pratiquer les plus gran-

des austérités, que souffrir tout ce qui se passe au-dedans. Ce n'est pas qu'on ait un goût de ferveur pour les austérités : non, cette ferveur s'est évanouie ; mais on trouve dans la souplesse que Dieu demande pour une infinité de petites choses, plus de renoncement & plus de mort à soi, qu'il n'y en auroit dans les grands sacrifices. Cependant, Dieu ne laisse point l'ame en repos, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue souple & maniable, en la pliant de tous les côtés. Il faut parler trop ingénument, puis il faut se taire : il faut être loué, puis blâmé, puis oublié, puis examiné de nouveau : il faut être bas, il faut être haut : il faut se laisser condamner sans dire un mot qui justifieroit d'abord : une autre fois, il faut dire du bien de soi. Il faut consentir à se trouver foible, inquiet, irrésolu sur une bagatelle ; à montrer des dépits de petit enfant ; à choquer ses amis par sa sécheresse ; à devenir jaloux & défiant sans nulle raison ; même à dire ses jalousies les plus sotes, à ceux contre qui on les éprouve ; à parler avec patience & in-

génuité à certaines gens contre leur goût & contre le sien propre, sans fruit : à paroître artificieux & de mauvaise foi ; enfin à se trouver soi-même sec, languissant, dégoûté de Dieu, dissipé, & si éloigné de tout sentiment de grace, qu'on est tenté de tomber dans le désespoir. Voilà des exemples de ces dépouillemens intérieurs qui me viennent maintenant dans l'esprit : mais il y en a une infinité d'autres, que Dieu assaisonne à chacun selon ses desseins.

Qu'on ne me dise point, que ce sont des imaginations creuses. Peut-on douter que Dieu n'agisse immédiatement dans les ames? Peut-on douter qu'il n'y agisse pour les faire mourir à elles-mêmes ? Peut-on douter que Dieu après avoir arraché les passions grossiéres, n'attaque au-dedans tous les retours subtils de l'amour propre, sur-tout dans les ames qui se sont livrées généreusement & sans réserve à l'Esprit de la grace ? Plus il les veut purifier, plus il les éprouve intérieurement. Le monde n'a point d'yeux pour voir ses épreuves, ni d'oreilles

pour les entendre : mais le monde eſt aveugle, ſa ſageſſe n'eſt que mort, elle ne peut compatir avec l'eſprit de vérité. *Il n'y a que l'Eſprit de Dieu*, comme (*a*) dit l'Apôtre, *qui puiſſe pénétrer les profondeurs de Dieu même.*

Dans les commencemens, on n'eſt point encore accoutumé à cette conduite du dedans, qui va à nous dépouiller par le fond. On veut bien ſe taire, être recueilli, ſouffrir tout, ſe laiſſer mener au cours de la Providence, comme un homme qui ſe laiſſeroit porter par le courant d'un fleuve : mais on n'oſe encore ſe hazarder à écouter la voix intérieure pour les ſacrifices que Dieu prépare. On eſt comme l'enfant Samuel, (*b*) qui n'étoit point encore accoutumé aux communications du Seigneur. Le Seigneur l'appelloit, il croyoit que c'étoit Héli. Héli diſoit : Mon enfant, vous avez rêvé ; perſonne ne vous parle. Tout de même, on ne ſait ſi c'eſt quelque imagination qui nous pouſſeroit trop loin. Souvent le grand

(*a*) I. Cor. 2. v. 10. 11.
(*b*) I. Rois. 3. v. 4. &c.

Prêtre Héli, c'est-à-dire, les Conducteurs, nous disent que nous avons rêvé, & que nous demeurions en repos : mais Dieu ne nous y laisse point, & nous réveille, jusqu'à ce que nous prêtions l'oreille à ce qu'il veut dire. S'il s'agissoit de visions, d'apparitions, de révélations, de lumiéres extraordinaires, de miracles, de conduites contraires aux sentimens de l'Eglise, on auroit raison de ne s'y arrêter pas. Mais quand Dieu nous a menés jusqu'à un certain point de détachement, & qu'ensuite nous avons une conviction intérieure, qu'il veut encore certaines choses innocentes, qui ne vont qu'à devenir plus simples & qu'à mourir plus profondément à nous-mêmes; y a-t-il de l'illusion à suivre ces mouvemens ? Je suppose qu'on ne les suit pas sans un bon conseil. La répugnance, que notre sagesse & notre amour propre ont à suivre ces mouvemens, marque assez qu'ils sont de grace : car alors, on voit bien qu'on n'est retenu contre ces mouvemens, que par quelque sensibilité & quelque retour sur soi-même

me. Plus on craint de faire ces choses, plus on en a besoin ; car c'est une crainte qui ne vient que de délicatesse, de défaut de souplesse, & d'attachement ou à ses goûts ou à ses vûes. Or il faut mourir à tous ces sentimens de vie naturelle Ainsi, tout prétexte de reculer est ôté par la conviction qui est au fond du cœur, qu'elles aideront à nous faire mourir.

La souplesse & la promptitude pour céder à ces mouvemens, est ce qui avance le plus les ames. Celles qui ont assez de générosité pour n'hésiter jamais, font bientôt un progrès incroyable. Les autres raisonnent, & ne manquent jamais de raison, pour se dispenser de faire ce qu'elles ont au cœur : elles veulent & ne veulent pas : elles attendent des certitudes : elles cherchent des conseils à leur point, qui les déchargent de ce qu'elles craignent de faire : à chaque pas, elles s'arrêtent & regardent en arriére : elles languissent dans l'irrésolution, & éloignent insensiblement l'Es-

prit de Dieu. D'abord, elles le contriſtent par leurs héſitations; puis elles l'irritent par des réſiſtances formelles ; enfin elles l'éteignent par ces réſiſtances réitérées.

Quand on réſiſte, on trouve des prétextes pour couvrir ſa réſiſtance & pour l'autoriſer : mais inſenſiblement on ſe deſſéche ſoi-même ; on perd la ſimplicité, & quelque effort qu'on faſſe pour ſe tromper, on n'eſt point en paix : il y a toujours dans le fond de la conſcience un je ne ſai quoi, qui reproche qu'on a manqué à Dieu. Mais, comme Dieu s'éloigne parce qu'on s'eſt éloigné de lui, l'ame s'endurcit peu à peu. Elle n'eſt plus en paix ; mais elle ne cherche point la vraie paix : au contraire, elle s'en éloigne de plus en plus, en la cherchant où elle n'eſt pas. C'eſt comme un os qui eſt déboëté & qui fait toujours une douleur ſecrette : mais, quoiqu'il ſoit dans un état violent hors de ſa place, il ne tend point à y rentrer ; tout au contraire, il s'affermit dans ſa mauvaiſe ſituation. O qu'une ame eſt digne de pitié, lorſqu'elle com-

mence à rejetter les invitations secrettes de Dieu, qui demande qu'elle meure à tout ! D'abord, ce n'est qu'un atôme, mais cet atôme devient une montagne, & forme bientôt un cahos impénétrable entre Dieu & elle. On fait le sourd, quand Dieu demande une petite simplicité : on craint de l'entendre : on voudroit bien pouvoir se dire à soi-même, qu'on ne l'a pas entendu : on se le dit même, mais on ne se le persuade pas. On s'embrouille, on doute de tout ce qu'on a éprouvé ; & les graces qui avoient le plus servi à nous rendre simples & petits dans la main de Dieu, commencent à paroître comme des illusions. On cherche au-dehors des autorités de Directeurs pour appaiser le trouble du dedans : on ne manque pas d'en trouver ; car il y en a tant qui ont peu d'expérience, même avec beaucoup de savoir & de piété. En cet état, plus on veut se guérir, plus on se fait malade. On est comme un Cerf qui est blessé & qui porte dans ses flancs le trait dont il est percé : plus il s'agite au travers des

forêts pour s'en délivrer, plus il l'enfonce dans son corps. Hélas! (*a*) *Qui est celui qui a résisté à Dieu & qui a eu la paix?* Dieu, qui est lui seul la paix véritable, peut-il laisser tranquille un cœur qui s'oppose à ses desseins? Alors, on est comme les personnes qui ont une maladie inconnue. Tous les Médecins emploient leur art à les soulager, & rien ne les soulage. Vous les voyez tristes, abattues, languissantes : il n'y a ni aliment ni reméde, qui puisse leur faire aucun bien : elles dépérissent chaque jour. Faut-il s'étonner qu'en s'égarant de son vrai chemin, on aille hors de toute route, s'égarant sans cesse de plus en plus?

Mais, direz-vous, les commencemens de tous ces malheurs ne sont rien. Il est vrai; mais les suites en sont funestes. On ne vouloit rien réserver dans le sacrifice qu'on faisoit à Dieu : c'est ainsi qu'on étoit disposé, en regardant les choses de loin confusément. Mais ensuite, quand Dieu nous prend au mot, & accepte en détail nos offres, on sent mille répu-

(*a*) Job 9. v. 4.

gnances très-fortes dont on ne se défioit pas. Le courage manque, les vains prétextes viennent flater un cœur foible & ébranlé : d'abord on retarde, & on doute si on doit suivre : puis on ne fait que la moitié de ce que Dieu demande : on y mêle avec l'opération divine, un certain mouvement propre & des maniéres naturelles, pour conserver quelque ressource à ce fond corrompu, qui ne veut point mourir. Dieu jaloux se refroidit. L'ame commence à vouloir fermer les yeux, pour ne pas voir plus qu'elle n'a le courage de faire. Dieu la laisse à sa foiblesse & à sa lâcheté, puisqu'elle veut y être laissée. Mais comprenez, combien sa faute est grande.

Plus elle a reçu de Dieu, plus elle doit lui rendre. Elle a reçu un amour prévenant & des graces singuliéres : elle a goûté le don de l'amour pur & desintéressé que tant d'ames, d'ailleurs très-pieuses, n'ont jamais senti. Dieu n'a rien ménagé pour la posséder toute entiére. Il est devenu l'Epoux intérieur : il a pris soin de faire tout dans son Epouse : mais il est infiniment ja-

loux. Ne vous étonnez pas des rigueurs de sa jalousie. De quoi est-il donc si jaloux? Est-ce des talens, des lumiéres, de la régularité des vertus extérieures? Non : il est condescendant & facile sur toutes ces choses. L'amour n'est jaloux que sur l'amour : toute sa délicatesse ne tombe que sur la droiture de la volonté. Il ne peut souffrir aucun partage du cœur de l'Epouse, & il souffre encore moins tous les prétextes, dont l'Epouse cherche à se tromper, pour excuser le partage de son cœur. Voilà ce qui allume le feu dévorant de sa jalousie. Tant que l'amour pur & ingénu vous conduira, ô Epouse, l'Epoux supportera avec une patience sans bornes, tout ce que vous feriez d'irrégulier par mégarde ou par fragilité, sans préjudice de la droiture de votre amour : mais dès le moment que votre amour refusera quelque chose à Dieu, & que vous voudrez vous tromper vous-même dans ce refus, l'Epoux vous regardera comme une Epouse infidéle, qui veut couvrir son infidélité.

Combien d'ames, après de grands

ſacrifices, tombent dans ces réſiſtances! La ſageſſe cauſe preſque tous ces malheurs. Ce n'eſt pas tant pour n'avoir pas aſſez de courage, que pour avoir trop de raiſon humaine, qu'on s'arrête dans cette courſe. Il eſt vrai que Dieu, quand il a appellé les ames à cet état de ſacrifice ſans réſerve, les traite à proportion des dons ineffables dont il les a comblées. Il eſt inſatiable de mort, de pertes, de renoncement : il eſt même jaloux de ſes dons ; parce que l'excellence de ſes dons nourrit en nous ſecrettement une certaine confiance propre. Il faut que tout ſoit détruit, que tout périſſe. Nous avons tout donné. Dieu veut nous ôter tout ; & en effet il ne nous laiſſe rien. S'il y a encore la moindre choſe à laquelle nous tenions, ſi bonne qu'elle paroiſſe, c'eſt-là qu'il vient, le glaive à la main, couper juſqu'au dernier repli de notre cœur. Si nous craignons encore par quelque endroit, c'eſt cet endroit par où il vient nous prendre ; car il nous prend toujours par l'endroit le plus foible. Il nous pouſſe, ſans nous

laiſſer jamais reſpirer. Faut-il s'en étonner ? Peut-on mourir, tandis qu'on reſpire encore ? Nous voulons que Dieu nous donne le coup de la mort : mais nous voudrions mourir ſans douleur ; nous voudrions mourir à toutes nos volontés par le choix de notre volonté même ; nous voudrions tout perdre & retenir tout. Hélas, quelles agonies, quelles angoiſſes, quand Dieu nous méne juſqu'au bout de nos forces ! On eſt entre ſes mains, comme un malade dans celles d'un chirurgien, qui fait une opération douloureuſe : on tombe en défaillance. Mais cette comparaiſon n'eſt rien ; car après tout, l'opération du chirurgien eſt pour nous faire vivre, & celle de Dieu pour nous faire réellement mourir.

Pauvres ames ! Ames foibles ! Que ces derniers coups vous accablent ! L'attente ſeule vous fait frémir & retourner en arriére. Combien y en a-t-il qui n'achévent point de traverſer l'affreux déſert ! à peine deux ou trois verront la terre promiſe. Malheur à celles, de qui Dieu attendoit

tout & qui ne remplissent point leur grace ! malheur à quiconque résiste intérieurement ! Etrange péché que celui de pécher contre le S. Esprit ! Ce péché, irrémissible en ce monde & en l'autre, est celui de résister à l'invitation intérieure. Celui qui y résiste pour sa conversion, sera puni en ce monde par le trouble, & en l'autre par les douleurs de l'Enfer. Celui qui y résiste pour mourir sans réserve à lui-même & pour se livrer à la grace du pur amour, sera puni en ce monde par les remords, & en l'autre par le feu vengeur du Purgatoire. Il faut faire son Purgatoire en ce monde ou en l'autre ; ou par le martyre intérieur du pur amour, ou par les tourmens de la Justice divine après la mort. Heureux celui qui n'hésite jamais, qui ne craint que de ne suivre pas assez promptement, qui aime toujours mieux faire trop que trop peu contre lui-même ! Heureux celui qui présente hardiment toute l'étoffe, dès qu'on lui demande un échantillon, & qui laisse tailler Dieu en plein drap ! Heureux celui qui ne se comptant pour rien, ne met

jamais Dieu dans la néceſſité de le ménager ! Heureux celui que tout ceci n'effraye point !

On croit que cet état eſt horrible ; on ſe trompe : c'eſt là qu'on trouve la paix, la liberté, & que le cœur détaché de tout, s'élargit ſans bornes, enſorte qu'il devient immenſe ; rien ne le retrécit, & ſelon la promeſſe, il devient une même choſe avec Dieu même.

O mon Dieu, vous ſeul pouvez donner la paix qu'on éprouve en cet état-là. Plus l'ame ſe ſacrifie ſans ménagement & ſans retour ſur elle-même, plus elle eſt libre. Tandis qu'elle n'héſite point à tout perdre & à s'oublier, elle poſſéde tout. Il eſt vrai que ce n'eſt point une poſſeſſion réfléchie, enſorte qu'on ſe diſe à ſoi-même : Oui, je ſuis en paix, & je vis heureux ; car ce ſeroit retomber ſur ſoi & ſe chercher après s'être quitté : Mais c'eſt une image de l'état des Bienheureux, qui ſeront à jamais ravis en Dieu, ſans avoir pendant toute l'éternité un inſtant pour penſer à eux-mêmes & à leur bonheur. Ils ſont

si heureux dans ce transport, qu'ils seront heureux éternellement, sans se dire à eux-mêmes qu'ils jouissent de ce bonheur.

Vous faites, ô Epoux des ames, éprouver dès cette vie aux ames, qui ne vous résistent jamais, un avant-goût de cette félicité. On ne veut rien, & on veut tout. Comme il n'y a que la créature qui borne le cœur, le cœur n'étant jamais resserré ni par l'attachement aux créatures, ni par le retour sur lui-même, il entre, pour ainsi dire, dans votre immensité. Rien ne l'arrête ; il se perd toujours en vous de plus en plus ; mais, quoique sa capacité croisse à l'infini, vous le remplissez tout entier, il est toujours rassasié. Il ne dit point : Je suis heureux ; car il ne se soucie point de l'être. S'il s'en soucioit, il ne le seroit plus : il s'aimeroit encore. Il ne posséde point son bonheur, mais son bonheur le posséde. En quelque moment qu'on le prenne & qu'on lui demande : Voulez-vous souffrir ce que vous souffrez ? voudriez-vous avoir ce que vous n'avez pas ? il répondra sans hésiter &

ſans ſe conſulter ſoi-même : Je veux ſouffrir ce que je ſouffre, & n'avoir point ce que je n'ai pas : Je veux tout ; je ne veux rien.

Voilà, mon Dieu, la vraie & pure adoration en eſprit & en vérité. Vous cherchez de tels adorateurs ; mais vous n'en trouvez guère. Preſque tous ſe cherchent eux-mêmes dans vos dons, au lieu de vous chercher tout ſeul dans la croix & dans le dépouillement. On veut vous conduire, au lieu de ſe laiſſer conduire par vous. On ſe donne à vous pour devenir grand ; mais on ſe refuſe, dès qu'il faut ſe laiſſer apetiſſer. On dit qu'on ne tient à rien, & on eſt effrayé par les moindres pertes. On veut vous poſſéder, mais on ne veut point ſe perdre pour être poſſédé par vous. Ce n'eſt pas vous aimer ; c'eſt vouloir être aimé par vous. O Dieu, la créature ne ſait point, pourquoi vous l'avez faite : apprenez-le lui, & imprimez au fond de ſon cœur, que la boue doit ſe laiſſer donner, ſans réſiſtance, toutes les formes qu'il plaît à l'Ouvrier.

XXXIII.

De la perfection Chrétienne.

LA perfection Chrétienne n'a point les rigueurs, les ennuis & les contraintes qu'on s'imagine. Elle demande qu'on soit à Dieu du fond du cœur; & dès qu'on est ainsi à Dieu du fond du cœur, tout ce qu'on fait pour lui devient facile. Ceux qui sont à Dieu sans partage, sont toujours contens; car ils ne veulent que ce que Dieu veut, & veulent faire pour lui tout ce qu'il veut; ils se dépouillent de tout, & trouvent le centuple dans ce dépouillement. La paix de la conscience, la liberté du cœur, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumiére dans son cœur, enfin le dégagement des craintes & des désirs tyranniques du siécle, sont ce centuple de bonheur, que les véritables enfans de Dieu possédent au milieu des

croix, pourvû qu'ils ſoient fidéles.

Ils ſe ſacrifient, mais à ce qu'ils aiment le plus : ils ſouffrent, mais ils veulent ſouffrir, & ils préférent la ſouffrance à toutes leurs fauſſes joies : leurs corps ont des maux cuiſans, leur imagination eſt troublée, leur eſprit tombe en langueur, & en défaillance ; mais leur volonté eſt ferme & tranquille dans le plus intime d'elle-même, & elle dit ſans ceſſe, *Amen*, à tous les coups dont Dieu la frappe pour la ſacrifier.

Ce que Dieu demande de nous, eſt une volonté qui ne ſoit plus partagée entre lui & aucune créature. C'eſt une volonté ſouple dans ſes mains, qui ne déſire que ce que Dieu déſire, & ne rejette que ce qu'il rejette, qui veuille ſans réſerve tout ce qu'il veut, & qui ne veuille jamais ſous aucun prétexte, rien de ce qu'il ne veut pas. Quand on eſt dans cette diſpoſition, tout eſt ſalutaire, les amuſemens même pris dans cet eſprit, ſe tournent en bonnes œuvres.

Heureux celui qui ſe donne à Dieu ! Il eſt délivré de ſes paſſions, des juge-

mens des hommes, de leur malignité, de la tyrannie de leurs maximes, de leurs froides & misérables railleries, des malheurs que le monde attribue à la fortune, de l'infidélité & de l'inconstance des amis, des artifices & des piéges des ennemis, de sa propre foiblesse, de la misére & de la briéveté de la vie, des horreurs d'une mort profane, des cruels remords attachés aux plaisirs criminels, & enfin de l'éternelle condamnation de Dieu.

Le Chrétien est délivré de cette multitude innombrable de maux ; puisque, mettant sa volonté entre les mains de Dieu, il ne veut plus que ce que Dieu veut : & il trouve ainsi sa consolation par la foi, & par conséquent par l'espérance, au milieu de toutes ses peines.

Quelle foiblesse seroit-ce donc de craindre de se donner à Dieu, & de s'engager trop avant dans un état si désirable !

Heureux ceux qui se jettent tête baissée & les yeux fermés entre les bras *du Pere des miséricordes, & du Dieu de toute consolation*, comme parle

(*a*) S. Paul ! Alors on ne désire plus rien, que de connoître ce que l'on doit à Dieu ; & on ne craint rien davantage, que de ne voir pas assez ce qu'il demande. Si-tôt qu'on découvre une lumiére nouvelle dans sa Loi, on est transporté de joie, comme un avare qui a trouvé un trésor.

Le vrai Chrétien, de quelque malheur que la Providence l'accable, veut tout ce qui lui arrive, & ne veut rien de tout ce qui lui manque : plus il aime Dieu, plus il est content ; & la plus haute perfection, loin de le surcharger, rend son joug plus léger.

Quelle folie de craindre d'être trop à Dieu ! C'est craindre d'être trop heureux ; c'est craindre d'aimer la volonté de Dieu en toutes choses ; c'est craindre d'avoir trop de courage dans les croix inévitables, trop de consolation dans l'amour de Dieu, & trop de détachement pour les passions qui nous rendent misérables.

Méprisons donc les choses de la terre, pour être tout à Dieu. Je ne dis pas que nous les quittions absolu-

(*a*) II Cor. I. v. 3.

ment :

ment : car quand on eſt déja dans une vie honnête & réglée, il n'y a qu'à changer le fond de ſon cœur en aimant ; & nous ferons à peu près les mêmes choſes que nous faiſions : car Dieu ne renverſe point les conditions des hommes, ni les fonctions qu'il y a lui-même attachées : mais nous ferons pour ſervir Dieu, ce que nous faiſons pour ſervir & pour plaire au monde, & pour nous contenter nous-mêmes. Il y aura ſeulement cette différence, qu'au lieu d'être dévorés par notre orgueil, par nos paſſions tyranniques, & par la cenſure maligne du monde, nous agirons au contraire avec liberté, avec courage, avec eſpérance en Dieu : la confiance nous animera, l'attente des biens éternels, qui s'approchent pendant que ceux d'ici-bas nous échappent, nous ſoutiendra au milieu des peines : l'amour de Dieu, qui nous fera ſentir celui qu'il a pour nous, nous donnera des aîles pour voler dans ſa voie, & pour nous élever au-deſſus de toutes nos miſéres. Si nous avons de la peine à le croire, l'expérience nous en convaincra ;

(a) *Venez, voyez, & goûtez*, dit David, *combien le Seigneur est doux.*

Le Fils de Dieu dit en général à tous les Chrétiens sans exception ; (b) *Que celui qui veut être mon disciple, porte sa croix, & qu'il me suive.* La voie large conduit à la perdition ; il faut suivre la voie étroite, où le petit nombre entre. Il n'y a que ceux qui se font violence, qui emportent le Royaume du Ciel. Il faut renaître, se renoncer, se haïr, devenir enfant, être pauvre d'esprit, pleurer pour être consolé, n'être point du monde, qui est maudit à cause de ses scandales.

Ces vérités effrayent bien des gens, & cela, parce qu'ils connoissent simplement ce que la religion fait faire, sans connoître ce qu'elle présente, & qu'ils ignorent l'esprit d'amour, qui rend tout léger. Ils ne savent pas que cette Religion méne à la plus haute perfection, en donnant la paix par un principe d'amour, qui adoucit tous les maux.

Ceux qui sont à Dieu sans partage,

(a) Ps. 33. v. 9.
(b) Matth. 16. v. 24.

sont toujours heureux. Ils éprouvent que (*a*) *le joug* de JESUS-CHRIST est *doux & léger*, qu'on trouve en lui *le repos de l'ame*, & qu'il *soulage ceux qui sont chargés & fatigués*, comme il l'a promis lui-même. Mais quel malheur à ces ames lâches & timides, qui sont partagées entre Dieu & le monde ! Elles veulent & ne veulent pas. Elles sont déchirées tout à la fois par leurs passions & par leurs remords : elles craignent les jugemens de Dieu, & ceux des hommes : elles ont horreur du mal, & honte du bien : elles ont les peines de la vertu, sans en goûter les consolations. Ah ! si elles avoient un peu de courage pour mépriser les vains discours, les froides railleries, & les téméraires censures des hommes, quelle paix ne goûteroient-elles pas dans le sein de Dieu !

Qu'il est dangereux pour le salut, qu'il est indigne de Dieu & de nous, qu'il est pernicieux même pour la paix de notre cœur, de vouloir toujours demeurer où l'on est ! La vie entiére ne nous est donnée, que pour nous

(*a*) Matth. 11. v. 29. 30.

avancer à grands pas vers notre patrie céleste : le monde s'enfuit comme une ombre trompeuse, & l'éternité s'avance déja pour nous recevoir : pourquoi tardons-nous à marcher ? Pendant que la lumiére du Pere des miséricordes nous éclaire, hâtons-nous d'arriver au Royaume de Dieu.

Le seul premier commandement de la Loi suffit, pour faire évanouir en un moment tous les prétextes, qu'on pourroit prendre de faire des réserves avec Dieu. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces, & de toutes vos pensées.* Voyez, combien de termes joints ensemble par le Saint Esprit, pour prévenir toutes les réserves que l'ame pourroit vouloir faire, au préjudice de cet amour jaloux : & non-seulement de toute l'étendue & de toute la force de son cœur, mais encore de toute l'application de sa pensée. Comment pourra-t-on donc croire qu'on l'aime, si on ne peut se résoudre de penser à sa Loi, & de s'appliquer de suite à accomplir sa sainte volonté ?

Ceux qui craignent de découvrir trop clairement ce que cet amour demande, sont bien loin de cet amour vigilant & appliqué.

Il n'y a qu'une seule maniére d'aimer Dieu ; c'est de ne faire aucune démarche qu'avec lui & pour lui, & de suivre avec un cœur généreux tout ce qu'il inspire.

Ceux qui vivent dans des retranchemens, mais qui voudroient bien être un peu du monde, croient que ce n'est rien : cependant ils courent risque d'être du nombre de ces tiédes, dont il est dit, (*a*) que Dieu les *vomira*.

Dieu supporte impatiemment ces ames lâches, qui disent en elles-mêmes : J'irai jusques-là, & jamais plus loin. Appartient-il à la créature de faire la loi à son Créateur ? Que diroit un maître d'un domestique, ou un Roi des sujets qui le servent, & qui ne voudroient le servir qu'à leur mode, qui craindroient de trop s'affectionner à leur service & à leurs intérêts, & qui auroient honte de paroître aux yeux du

(*a*) Apoc. 8. v. 16.

public s'attacher à eux? Mais plûtôt, que dira le Roi des Rois, si nous faisons comme ces lâches serviteurs? Le tems s'approche, il vient, le voilà: hâtons-nous de le prévenir; aimons l'éternelle beauté qui ne vieillit point, & qui empêche de vieillir tous ceux qui n'aiment qu'elle. Méprisons ce monde malheureux, qui tombe déja en ruine de toutes parts. Ne voyons-nous pas depuis tant d'années les personnes qui étoient dans les premiéres places, surprises par la mort, toutes tombées dans l'abîme? Ce monde, auquel on est si attaché, on en va sortir; il est lui-même la misére, la vanité, la folie; ce n'est qu'un fantôme, & une *figure qui passe*; comme (*a*) dit Saint Paul.

(*a*) 1. Cor. 7. v. 31.



XXXIV.

Que la voie de la foi nue & de la pure charité est meilleure & plus sûre, que celle des lumiéres & des goûts.

CEux qui ne sont attachés à Dieu, qu'autant qu'ils y goûtent de plaisir & de consolation, ressemblent aux peuples (*a*) qui suivent JESUS-CHRIST, non pour sa doctrine, mais pour les pains qu'il multiplioit miraculeusement. Ils disent comme Saint Pierre ; (*b*) *Seigneur, nous sommes bien ici ; dressons-y trois tabernacles* : mais ils *ne savent ce qu'ils disent*. Après s'être enivrés des douceurs du Tabor, ils méconnoissent le Fils de Dieu, & refusent de le suivre sur le Calvaire. Non-seulement ils cherchent des goûts, mais ils veulent encore des lumiéres : c'est-à-dire, que l'esprit est curieux de voir, pendant que le cœur veut être

(*a*) Jean 6. v. 26.
(*b*) Marc 9. v. 4. 5.

remué par les ſentimens doux & flateurs. Eſt-ce mourir à ſoi ? Eſt-ce là le *juſte* (*a*) de Saint Paul, dont *la foi* eſt *la vive* nourriture.

On voudroit avoir des lumiéres extraordinaires, qui marquaſſent des dons ſurnaturels & une communication intime de Dieu. Rien ne flate tant l'amour propre. Toutes les grandeurs du monde miſes enſemble n'élevent pas autant un cœur. C'eſt une vie ſecrette qu'on donne à la nature dans les dons ſurnaturels. C'eſt une ambition d'autant plus rafinée, qu'elle eſt toute ſpirituelle ; on veut ſentir, goûter, poſſéder Dieu & ſes dons, voir ſa lumiére, pénétrer les cœurs, connoître l'avenir, être une ame toute extraordinaire ; car le goût des lumiéres & des ſentimens méne peu à peu une ame, juſqu'à un déſir ſecret de toutes ces choſes.

L'Apôtre nous *montre* (*b*) *une voie plus excellente*, pour laquelle il nous inſpire une ſainte émulation : il s'agit

(*a*) Hebr. 10. v. 38.
(*b*) 1. Cor. 12. v. 31.

de

de la CHARITÉ, (*a*) qui *ne cherche point ce qui est à elle :* elle ne veut point être survêtue, pour parler comme l'Apôtre : mais elle se laisse dépouiller. Ce n'est point le plaisir qu'elle aime, c'est Dieu, dont elle veut faire la volonté. Si elle trouve du goût dans l'oraison, elle se sert de ce goût passager sans s'y arrêter, pour ménager sa propre foiblesse, comme un malade qui reléve de maladie se sert d'un bâton pour marcher : mais, la convalescence est-elle parfaite ? l'homme guéri marche tout seul. Tout de même, l'ame encore tendre & enfantine, que Dieu nourrissoit de lait dans les commencemens, se laisse sévrer, quand Dieu veut la nourrir du pain des forts.

Que seroit-ce, si nous étions toujours enfans, toujours pendans à la mammelle des célestes consolations ? Il faut *évacuer*, comme parle Saint Paul, (*b*) *ce qui est du petit enfant.* Les premiéres douceurs étoient bonnes pour nous attirer, pour nous détacher des plaisirs grossiers & mondains par d'au-

(*a*) I. Cor. 13. v. 5.
(*b*) I. Cor. 13. v. 11.

tres plus purs, enfin pour nous accoutumer à une vie d'oraiſon & de recueillement. Mais goûter un plaiſir délicieux qui ôte le ſentiment des croix, & jouir d'une ferveur qui fait qu'on vit, comme ſi on voyoit le Paradis ouvert, ce n'eſt point mourir ſur la croix & s'anéantir.

Cette vie de lumiéres & de goûts ſenſibles, quand on s'y attache juſqu'à s'y borner, eſt un piége très-dangereux.

1. Quiconque n'a d'autre appui, quittera l'oraiſon, & avec l'oraiſon Dieu même, dès que cette ſource de plaiſir tarira. Vous ſavez que Sainte Théréſe diſoit, qu'un grand nombre d'ames quittoient l'oraiſon, quand l'oraiſon commençoit à être véritable. Combien d'ames, qui pour avoir eu en JESUS-CHRIST une enfance trop tendre, trop dépendante d'un lait ſi doux, reculent en arriére, & abandonnent la vie intérieure, dès que Dieu commence à les ſervir? Faut-il s'en étonner? Elles font le Sanctuaire de ce qui n'eſt que le parvis du Temple. Elles ne veulent

qu'une mort extérieure des ſens groſſiers, pour vivre à elles-mêmes délicieuſement dans leur intérieur. De-là viennent tant d'infidélités & de mécomptes parmi les ames même, qui ont paru les plus ferventes & les plus détachées. Celles même qui ont le plus parlé de détachement, de mort à ſoi, de ténébres de la foi, & de dépouillement, ſont ſouvent les plus ſurpriſes & les plus découragées dès que l'épreuve vient, & que la conſolation ſe retire. O qu'il eſt bon de ſuivre la voie marquée par le bienheureux Jean de la Croix, qui veut qu'on croye dans le non-voir, & qu'on aime ſans chercher à ſentir !

2. De l'attachement aux goûts ſenſibles, naiſſent toutes les illuſions. Les ames ſont groſſiéres en ce point, qu'elles cherchent le ſenſible, pour trouver la ſureté. C'eſt tout le contraire : c'eſt le ſenſible qui donne le change : c'eſt un appât flateur pour l'amour propre. On ne craint point de manquer à Dieu, tandis que le plaiſir dure. On (*a*) *dit* alors *dans ſon abon-*

(*a*) Pſ. 29. v. 18.

dance ; Je ne ferai jamais ébranlé : mais on croit tout perdu, dès que l'yvresse est passée : ainsi on met son plaisir & son imagination en la place de Dieu. Il n'y a que la pure foi qui préserve de l'illusion. Quand on ne s'appuie sur rien d'imaginé, de senti, de goûté, de lumineux & d'extraordinaire ; quand on ne tient qu'à Dieu seul, en pure & nue foi, dans la simplicité de l'Evangile, recevant les consolations qui viennent & ne s'arrêtant à aucune, ne jugeant point & obéissant toujours, croyant facilement qu'on peut se tromper, & que les autres peuvent nous redresser : enfin, agissant en chaque moment avec simplicité & bonne intention, suivant la lumiére de foi actuellement présente, on est dans la voie la plus opposée à l'illusion.

La pratique fera voir mieux que toute autre chose, combien cette voie est plus sûre que celle des goûts & des lumiéres extraordinaires. Quiconque voudra l'essayer, reconnoîtra bientôt que cette voie de pure foi suivie en tout, est la plus profonde & la plus

universelle mort à soi-même. Les goûts & les certitudes intérieures dédommagent l'amour propre de tout ce qu'il peut sacrifier au-dehors : c'est une possession subtile de soi-même, qui donne une vie secrette & rafinée. Mais se laisser dépouiller au-dehors & au-dedans tout ensemble, au-dehors par la Providence, & au-dedans par la nudité de foi obscure, c'est le total martyre, & par conséquent l'état le plus éloigné de l'illusion. On ne se trompe, on ne s'égare qu'en se flatant, qu'en s'épargnant, qu'en réservant quelque vie secrette à l'amour propre, qu'en mettant quelque chose de déguisé en la place de Dieu. Quand vous laissez tomber toute lumiére particuliére, & tout goût flateur, quand vous ne voulez qu'aimer Dieu, sans vous attacher à le sentir, & que croire la vérité de la foi sans vous attacher à voir ; cette nudité si obscure ne laisse aucune prise à la volonté & au sens propre, qui sont les sources de toute llusion.

Ainsi, ceux qui veulent se précauionner contre l'illusion, en cherchant

à ſentir des goûts, & à ſe faire des certitudes, s'expoſent par-là même à l'illuſion : au contraire, ceux qui ſuivent l'attrait de l'amour dénuant & de la foi pure, ſans rechercher des lumiéres & des goûts pour s'appuyer, évitent ce qui peut cauſer l'illuſion & l'égarement. Vous trouverez dans l'*Imitation de Jeſus-Chriſt*, (*a*) où l'Auteur dit, que ſi Dieu vous ôte les douceurs intérieures, votre plaiſir doit être de demeurer privé de tout plaiſir. O qu'une ame ainſi crucifiée eſt agréable à Dieu, quand elle ne cherche point à ſe détacher de la croix, & qu'elle veut bien y expirer avec JESUS-CHRIST ! On cherche des prétextes, en diſant qu'on craint d'avoir perdu Dieu, lorſqu'on ne le ſent plus. Mais dans la vérité, c'eſt impatience dans l'épreuve, c'eſt inquiétude de la nature délicate & attendrie ſur elle-même, c'eſt recherche de quelque appui pour l'amour propre ; c'eſt une laſſitude dans l'abandon ; & une repriſe ſecrette de ſoi-même, après s'être livré a la grace. Mon Dieu, où ſont les ames

(*a*) Liv. 3.

qui ne s'arrêtent point dans la voie de la mort ! Celles qui auront perſévéré juſqu'à la fin, ſeront couronnées.

XXXV.

De la ſimplicité.

IL y a une ſimplicité qui eſt un défaut ; & il y a une ſimplicité, qui eſt une merveilleuſe vertu.

La ſimplicité eſt ſouvent un défaut de diſcernement, & une ignorance des égards qu'on doit à chaque perſonne. Quand on parle dans le monde d'une perſonne ſimple, on veut dire un eſprit court, crédule & groſſier.

La ſimplicité qui eſt une vertu, loin d'être groſſiére, eſt quelque choſe de ſublime. Tous les gens de bien la goûtent, l'admirent, ſentent quand ils la bleſſent, la remarquent en autrui, & ſentent ce qui eſt néceſſaire pour la pratiquer : mais ils auroient de la peine à dire préciſément ce que c'eſt que cette vertu.

On peut dire là-dessus ce que le petit livre de l'*Imitation* dit de la componction du cœur ; (*a*) *Il vaut mieux la pratiquer, que savoir la définir.*

La simplicité est une droiture de l'ame, qui retranche tout retour inutile sur elle-même, & sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincéres, sans être simples. Ils ne disent rien qu'ils ne croyent vrai ; ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont : mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas ; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes ; à compasser toutes leurs paroles & toutes leurs pensées, & à repasser tout ce qu'ils ont fait, dans la crainte d'avoir fait trop ou trop peu.

Ces gens-là sont sincéres ; mais ils ne sont pas simples : ils ne sont pas à leur aise avec les autres, & les autres ne sont pas à leur aise avec eux : on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel : on aimeroit mieux des gens moins réguliers

(*a*) Liv. 1. Ch. 1 §. 3.

& plus imparfaits, qui fuſſent moins compoſés. Voilà le goût des hommes; & celui de Dieu eſt de même: il veut des ames qui ne ſoient point occupées d'elles-mêmes, & comme toujours au miroir pour ſe compoſer.

Etre tout occupé des créatures, ſans faire jamais aucune réflexion ſur ſoi, c'eſt l'état d'aveuglement des perſonnes que le préſent & le ſenſible entraînent toujours: c'eſt une extrémité oppoſée à la ſimplicité. Etre toujours occupé de ſoi dans tout ce qu'on a à faire, ſoit pour les créatures, ſoit pour Dieu, c'eſt l'autre extrémité, qui rend l'ame ſage à ſes propres yeux, toujours réſervée, pleine d'elle-même, inquiéte ſur les moindres choſes qui peuvent troubler la complaiſance qu'elle a en elle-même. Voilà la fauſſe ſageſſe, qui n'eſt, avec toute ſa gravité, guére moins vaine & guére moins folle, que la folie des gens qui ſe jettent tête baiſſée dans tous les plaiſirs. L'une eſt enyvrée de tout ce qu'elle voit au-dehors; l'autre eſt enyvrée de tout ce qu'elle s'imagine faire au-dedans; mais enfin ce ſont deux yvreſſes.

L'yvreſſe de ſoi-même eſt encore pire que celle des choſes extérieures; parce qu'elle paroît une ſageſſe, & qu'elle ne l'eſt pas : on ſonge moins à en guérir ; on s'en fait honneur ; elle eſt approuvée; on y met une force qui éléve au-deſſus du reſte des hommes; c'eſt une maladie ſemblable à la frénéſie; on ne la ſent pas, on eſt à la mort, & on dit : Je me porte bien.

Quand on ne fait point de retours ſur ſoi, à force d'être entraîné par les objets extérieurs, on eſt dans l'yvreſſe des choſes du monde : au contraire, quand on en fait trop, cette multitude de retours fait une conduite forcée, & contraire à la ſimplicité.

La ſimplicité conſiſte en un juſte milieu, où l'on n'eſt ni diſſipé, ni trop compoſé, l'ame n'eſt point entraînée par l'extérieur, enſorte qu'elle ne puiſſe plus faire les réflexions néceſſaires ; mais auſſi elle retranche les retours ſur ſoi, qu'un amour propre, inquiet & jaloux de ſa propre excellence, multiplie à l'infini. Cette liberté d'une ame, qui voit immédiatement devant elle pendant qu'elle

marche, mais qui ne perd point ſon tems à trop raiſonner ſur ſes pas, à les étudier, à regarder ſans ceſſe ceux qu'elle a déja faits, eſt la véritable ſimplicité.

Le premier dégré du progrès de l'ame eſt donc, de ſe déprendre des choſes extérieures pour rentrer au-dedans d'elle-même, & pour s'occuper de ſon état pour ſon propre intérêt : juſques-là, il n'y a encore rien que de naturel : c'eſt un amour propre ſage, qui veut ſortir de l'enyvrement des choſes extérieures.

Dans le ſecond dégré, l'ame joint à la vûe d'elle-même celle de Dieu, qu'elle craint. Voilà un foible commencement de la véritable ſageſſe : mais elle eſt encore enfoncée en elle-même : elle ne ſe contente pas de craindre Dieu, elle veut être aſſurée qu'elle le craint : elle craint de ne le pas craindre : ſans ceſſe elle revient ſur ſes propres actes. Ces retours ſi inquiets & ſi multipliés ſur ſoi-même, ſont encore bien éloignés de la paix & de la liberté qu'on goûte dans l'amour ſimple; mais ce n'eſt pas en-

core le tems de goûter cette liberté : il faut que l'ame paſſe par ce trouble ; & qui voudroit d'abord la mettre dans la liberté de l'amour ſimple, courroit riſque de l'égarer.

Le premier Homme voulut d'abord jouir de lui-même ; c'eſt ce qui le fit tomber dans l'attachement aux créatures. L'homme revient d'ordinaire par le même chemin qu'il a fait en s'égarant, c'eſt-à-dire, qu'ayant paſſé de Dieu aux objets extérieurs en rentrant d'abord en ſoi-même, il repaſſe auſſi des objets extérieurs en Dieu, en rentrant au fond de ſon cœur.

Il faut donc, dans la conduite ordinaire, laiſſer quelque tems une ame pénitente aux priſes avec elle-même, dans une rigoureuſe recherche de ſes miſéres, avant que de l'introduire dans la liberté des enfans de Dieu bien-aimés. Tant que l'attrait & le beſoin de la crainte dure, il faut nourrir l'ame de ce pain de tribulation & d'angoiſſe. Quand Dieu commence à ouvrir le cœur à quelque choſe de plus pur, il faut ſuivre ſans perdre le tems, & comme pas à pas, l'opération de ſa

grace. Alors, l'ame commence à entrer dans la simplicité.

Dans le troisiéme dégré, elle n'a plus ces retours inquiets sur elle-même, elle commence à regarder Dieu plus souvent qu'elle ne se regarde elle-même, & insensiblement elle tend à s'oublier pour s'occuper en Dieu par un pur amour sans intérêt propre. Ainsi, l'ame qui ne pensoit point autrefois à elle-même, parce qu'elle étoit toujours entraînée par les objets extérieurs qui excitoient ses passions, & qui dans la suite a passé par une sagesse, qui la rappelloit sans cesse à elle-même d'une maniére inquiéte, vient enfin peu à peu à un autre état, où Dieu fait sur elle ce que les objets extérieurs faisoient autrefois, c'est-à-dire, qu'il l'entraîne, & la désoccupe d'elle-même, l'occupant de lui.

Plus l'ame est docile & souple pour se laisser entraîner sans résistance ni retardement, plus elle avance dans la simplicité. Ce n'est pas qu'elle devienne aveugle sur ses défauts, & qu'elle ne sente ses infidélités : elle les sent plus que jamais ; elle a horreur des

moindres fautes ; ſa lumiére augmente toujours pour découvrir ſa corruption : mais cette connoiſſance ne lui vient plus par des retours inquiets ſur elle-même, c'eſt par la lumiére de Dieu préſent, qu'elle ſe voit contraire à ſa pureté infinie.

Ainſi, elle eſt libre dans ſa courſe, parce qu'elle ne s'arrête point pour ſe compoſer avec art. Encore une fois, cette ſimplicité merveilleuſe ne convient point aux ames, qui ne ſont point encore purifiées par une ſolide pénitence ; car elle ne peut être que le fruit du détachement total de ſoi-même, & d'un amour pour Dieu ſans réſerve : mais on y parvient peu à peu. Et quoique les ames qui ont beſoin de pénitence pour s'arracher aux vanités du monde, doivent faire beaucoup de réflexions ſur elles-mêmes, je crois néanmoins, que ſelon les ouvertures que la grace donne, il faut les empêcher de tomber dans une certaine occupation exceſſive & inquiéte d'elles-mêmes, qui les gêne, qui les trouble, qui les embarraſſe, & qui les retarde dans leur courſe. Elles ſont enveloppées en elles-

mêmes, comme un voyageur qui ſeroit enveloppé de tant de manteaux l'ün ſur l'autre, qu'il ne pourroit marcher. Les trop grands retours ſur ſoi produiſent dans les ames foibles, la ſuperſtition & le ſcrupule, qui ſont pernicieux, & dans les ames qui ſont naturellement fortes, une ſageſſe préſomptueuſe, qui eſt incompatible avec l'Eſprit de Dieu. Tout cela eſt contraire à la ſimplicité, qui eſt libre ; droite & généreuſe, juſqu'à s'oublier elle-même pour ſe livrer à Dieu ſans réſerve.

O que les démarches d'une ame délivrée de ces retours bas, inquiets & intéreſſés ſont nobles, qu'elles ſont grandes, qu'elles ſont hardies!

Si un homme veut que ſon ami ſoit ſimple & libre avec lui, enſorte qu'il s'oublie lui-même dans ce commerce d'amitié, à combien plus forte raiſon, Dieu, qui eſt le vrai ami, veut-il que l'ame ſoit ſans retour, ſans inquiétudes, ſans gêne, ſans jalouſie ſur elle-même, ſans réſerve dans cette douce & intime familiarité qu'il lui prépare.

C'eſt cette ſimplicité qui fait la per-

fection des vrais enfans de Dieu : c'est le but auquel on doit tendre, & auquel on doit se laisser conduire. Le grand obstacle à cette bienheureuse simplicité, est la folle sagesse du siécle, qui ne veut rien confier à Dieu, qui veut tout faire par son industrie, tout arranger par elle-même, & se mirer sans cesse dans ses ouvrages. Cette sagesse est une folie, selon (*a*) S. Paul ; & la vraie sagesse, qui consiste à se livrer à l'esprit de Dieu sans retour sur soi, est une folie aux yeux insensés des mondains.

Quand un Chrétien n'est pas encore pleinement converti, il faut sans cesse lui demander d'être sage : quand il est pleinement converti, il faut commencer à craindre qu'il ne soit trop sage ; il faut lui inspirer cette sagesse sobre & tempérée, dont parle (*b*) S. Paul : enfin s'il veut s'avancer vers Dieu, il faut qu'il se perde, pour se retrouver ; il faut démontrer cette sagesse propre qui sert d'appui à la nature défiante ; il faut avaler le Calice amer de la folie

(*a*) I. Cor. 2. & 3.
(*b*) Rom. 12. v. 3.

de

de la croix, qui tient lieu de martyre aux ames généreuſes, qui ne ſont point deſtinées à répandre leur ſang, comme les premiers Chrétiens.

Le retranchement des retours inquiets, & intéreſſés ſur ſoi, met l'ame dans une paix & dans une liberté inexplicables : c'eſt la vraie ſimplicité : il eſt aiſé de voir de loin, qu'elle doit être merveilleuſe; mais la ſeule expérience peut montrer quelle largeur de cœur elle donne. On eſt comme un petit enfant dans le ſein de ſa mére ; on ne veut plus, & on ne craint plus rien pour ſoi ; on ſe laiſſe tourner en tous ſens avec cette pureté de cœur ; on ne ſe met plus en peine de ce que les autres croiront de nous, ſi ce n'eſt qu'on évite par charité de les ſcandaliſer ; on fait dans le moment toutes ſes actions le mieux qu'on peut, avec une attention douce, libre, gaie, & on s'abandonne pour le ſuccès. On ne ſe juge plus ſoi-même, & on ne craint point d'être jugé, comme (*a*) Saint Paul le dit de lui-même.

Tendons donc à cette aimable ſim-

(*a*) I. Cor. 4. v. 3.

plicité. Qu'il nous reſte de chemin pour y parvenir ! Plus nous en ſommes éloignés, plus il nous faut hâter pour avancer à grands pas vers elle. Bien loin d'être ſimples, la plûpart des Chrétiens ne ſont point ſincéres. Ils ſont non-ſeulement compoſés, mais faux & diſſimulés avec le prochain, avec Dieu, & avec eux-mêmes. Mille petits détours, mille inventions, pour donner indirectement des contorſions à la vérité. Hélas ! (*a*) *tout homme eſt menteur :* ceux mêmes qui ſont naturellement droits, ſincéres, ingénus, & qui ont ce qui s'appelle un naturel ſimple & aiſé en tout, ne laiſſent pas d'avoir une application délicate & jalouſe ſur eux-mêmes, qui nourrit ſecrettement l'orgueil, & empêche la vraie ſimplicité, qui eſt le renoncement ſincére, & l'oubli conſtant de ſoi-même.

Mais, dira-t-on, comment pourrai-je m'empêcher d'être occupé de moi ? C'eſt une foule de retours ſur moi-même qui m'inquiétent, qui me tyranniſent, & qui me cauſent une très-vive ſenſibilité.

(*a*) Pſ. 115. v. 11.

Je ne demande que ce qui est volontaire. Ne soyez jamais volontairement dans les retours inquiets & jaloux ; cela suffira : votre fidélité à y renoncer toutes les fois que vous les appercevrez, vous en délivrera peu à peu ; mais n'allez pas attaquer de front ces pensées, ne cherchez point querelle en vous opiniâtrant pour les combattre ; vous les irriteriez.

Un effort continuel pour repousser les pensées qui nous occupent de nous & de nos intérêts, seroit une occupation de nous-mêmes continuelle, qui nous distrairoit de la présence de Dieu, & des devoirs qu'il nous veut faire accomplir.

Le principal est, d'avoir sincérement abandonné entre les mains de Dieu tous nos intérêts de plaisirs, de commodités, de réputation. Quiconque met tout au pis aller, & qui accepte sans réserve tout ce que Dieu peut lui donner dans ce monde, d'humiliation, de peines & d'épreuves, soit au-dehors, soit au-dedans, commence à s'endurcir contre soi-même ; il ne craint point de n'être pas approu-

vé, & de ne pouvoir éviter la critique des hommes; il n'a plus de délicateſſe; & s'il en a une involontaire, il la mépriſe, & la gourmande; il la traite ſi rudement pour n'y avoir aucun égard, qu'elle diminue bientôt.

Cet état de pleine acceptation, & d'acquieſcement perpétuel, fait la vraie liberté; & cette liberté produit la ſimplicité parfaite.

Une ame qui n'a plus d'intérêt, & qui ne ſe ſoucie point d'elle, n'a plus que de la candeur : elle va tout droit ſans s'embarraſſer : ſa voie va toujours s'élargiſſant à l'infini, à meſure que ſon renoncement & ſon oubli d'elle-même s'augmentent : ſa paix eſt profonde, comme les abymes de la mer, au milieu de ſes peines.

Mais tandis qu'on tient encore trop à ſoi, on eſt toujours gêné, incertain, enveloppé dans les retours de l'amour propre. Heureux celui qui n'eſt plus à ſoi, mais à Dieu!

J'ai déja remarqué que le monde eſt du même goût que Dieu, pour s'accommoder d'une noble ſimplicité, qui s'oublie elle-même.

Le monde goûte dans ſes enfans, corrompus comme lui, les maniéres libres & aiſées d'une perſonne qui ne paroît point occupée de ſoi : c'eſt qu'en effet rien n'eſt plus grand que de ſe perdre de vûe ſoi-même.

Mais cette ſimplicité eſt déplacée dans les enfans du ſiécle ; car ils ne ſont diſtraits d'eux-mêmes, qu'à force d'être entraînés par des objets encore plus vains.

Cependant cette ſimplicité, qui n'eſt qu'une fauſſe image de la véritable, ne laiſſe pas d'en repréſenter la grandeur.

Ceux qui ne peuvent trouver le corps, courent après l'ombre ; & cette ombre, toute ombre qu'elle eſt, les charme, parce qu'elle reſſemble un peu à la vérité qu'ils ont perdue. Voilà ce qui fait le charme de la ſimplicité, lors même qu'elle eſt hors de ſa place.

Une perſonne pleine de défauts, qui n'en veut cacher aucun, qui ne cherche jamais à éblouir, qui n'affecte jamais ni talens, ni vertu, ni bonne grace, qui paroît ne ſonger pas plus à elle-même qu'à autrui, qui ſemble

avoir perdu le *moi* dont on eſt ſi jaloux, & qui eſt comme étrangére à l'égard de ſoi-même, eſt une perſonne qui plaît infiniment malgré ſes défauts. C'eſt que l'homme eſt charmé par l'image d'un ſi grand bien. Cette fauſſe ſimplicité eſt priſe pour la véritable. Au contraire, une perſonne pleine de talens, de vertus acquiſes, & de graces extérieures, ſi elle eſt trop compoſée, ſi elle paroît toujours attentive à elle-même, ſi elle affecte les meilleures choſes, c'eſt une perſonne dégoûtante, ennuyeuſe, & contre laquelle chacun ſe révolte.

Rien n'eſt donc ni meilleur, ni plus grand, que d'être ſimple, c'eſt-à-dire, jamais occupé de ſoi. Les créatures, à quelque point qu'elles nous mettent, ne nous font jamais véritablement ſimples.

On peut, par naturel, être moins jaloux ſur certains honneurs, & ne ſe gêner point dans ſes actions par certaines réflexions ſubtiles & inquiétes; mais enfin, on ne cherche les créatures que pour ſoi, & on ne s'y oublie jamais véritablement ſoi-même: car

on ne s'y attache que pour en jouir, c'eſt-à-dire, les rapporter à ſoi.

Mais, dira t-on, faudra-t-il ne ſonger jamais à ſoi, ni à aucune des choſes qui nous intéreſſent, & ne parler jamais de nous ? Non, non, il ne faut point ſe mettre dans cette gêne : en voulant être ſimple, on s'éloigneroit de la ſimplicité.

Que faut il donc faire ? Ne rien faire de réglé là-deſſus ; mais ſe contenter de n'affecter rien. Quand on a envie de parler de ſoi par recherche de ſoi-même, il n'y a qu'à mépriſer cette vaine démangeaiſon, en s'occupant ſimplement ou de Dieu, ou des choſes qu'il veut qu'on faſſe.

Ainſi, la ſimplicité conſiſte à n'avoir point de mauvaiſes hontes ni de fauſſes modeſties, non plus que d'oſtentation, de complaiſances vaines, & d'attention inquiéte ſur ſoi-même. Quand la penſée vient d'en parler par vanité, il n'y a qu'à laiſſer tomber tout court ce vain retour ſur ſoi : quand, au contraire, on a la penſée d'en parler pour quelque beſoin, c'eſt alors qu'il ne faut point trop raiſonner ; il

n'y a qu'à aller droit au but. Mais que penſera-t-on de moi ? On croira que je me vante ſotement : mais je me rendrai ſuſpect en parlant librement ſur mon propre intérêt. Toutes ces réflexions inquiétes ne méritent pas de nous occuper un ſeul moment : parlons généreuſement & ſimplement de nous comme d'autrui, quand il en eſt queſtion : c'eſt ainſi que S. Paul parle ſouvent de lui dans ſes Epîtres. Pour ſa naiſſance, il déclare qu'il eſt citoyen Romain, il en fait valoir les droits juſqu'à faire peur à ſon Juge. Il dit qu'il n'a rien fait de moins, que les plus grands d'entre les Apôtres : qu'il n'a rien appris d'eux pour la doctrine, ni rien reçu pour le Miniſtére : qu'il a plus travaillé & plus ſouffert qu'eux : qu'il a réſiſté en face à Céphas, (*a*) *parce qu'il étoit répréhenſible :* qu'il a été ravi juſqu'au troiſiéme Ciel : qu'il n'a rien à ſe reprocher dans ſa conſcience : qu'il eſt un vaſe d'élection pour éclairer les Gentils ; enfin il dit (*b*) aux Fidéles : *Soyez mes imitateurs*,

(*a*) I. Gal. 2. v. 11.
(*b*) I. Cor. 11. v. 1.

comme

comme je le suis de Jesus-Christ. Qu'il y a de grandeur à parler ainsi simplement de soi ! Et S. Paul en dit les choses les plus hautes, sans en paroître ni ému, ni occupé de lui. Il le raconte, comme on raconteroit une histoire passée depuis deux mille ans. Tous ne doivent pas entreprendre de dire & de faire de même ; mais ce qu'on est obligé de dire de soi, il faut le dire simplement : tout le monde ne peut pas atteindre à cette sublime simplicité, & il faut bien se garder d'y vouloir atteindre avant le tems ; mais quand on a un vrai besoin de parler de soi dans les occasions communes, il faut le faire tout uniment, & ne se laisser aller ni à une modestie affectée, ni à une honte qui vient d'une mauvaise gloire : la mauvaise gloire se cache souvent sous un air modeste & réservé. On ne veut pas montrer ce qu'on a de bon ; mais on est bien-aise que les autres le découvrent, pour avoir l'honneur tout ensemble, & de ses vertus, & du soin de les cacher.

Pour juger du besoin qu'on a de penser à soi, ou de parler de soi, il

faut prendre conseil de la personne qui connoît votre degré de grace. Par-là vous éviterez de vous conduire & de vous juger vous même : ce qui est une source de bénédictions.

C'est donc à l'homme pieux & éclairé dont nous prenons conseil, à décider, si le besoin de parler de soi est véritable ou imaginaire : son examen & sa décision nous épargneront beaucoup de retours sur nous-mêmes : il examinera, si le prochain à qui nous devons parler, est capable de porter sans scandale, cette liberté & cette simplicité à parler de nous avantageusement & sans façon dans le besoin.

Pour les cas imprévus, où l'on n'a pas le loisir de consulter, il faut se donner à Dieu, & faire selon sa lumiére présente ce qu'on croit le meilleur, mais sans hésiter ; car l'hésitation embrouilleroit. Il faut d'abord prendre son parti : quand même on le prendroit mal, le mal se tourneroit à bien par la droite intention, & Dieu ne nous imputera jamais ce que nous aurons fait faute de conseil, en nous abandonnant à la simplicité de son Esprit.

Pour toutes les maniéres de parler contre ſoi-même, je n'ai garde ni de les blâmer, ni de les conſeiller. Quand elles viennent par voie de ſimplicité, de la haine & du mépris que Dieu nous inſpire pour nous-mêmes, elles ſont merveilleuſes ; & c'eſt ainſi que je les regarde dans un ſi grand nombre de Saints.

Mais communément, le plus ſimple & le plus ſûr eſt, de ne parler jamais de ſoi, ni en bien ni en mal, ſans beſoin : l'amour propre aime mieux les injures que l'oubli & le ſilence.

Quand on ne peut s'empêcher de parler mal de ſoi, on eſt bien prêt à ſe racommoder avec ſoi-même, comme les amans inſenſés, qui ſont prêts à recommencer leurs folies, lorſqu'ils paroiſſent dans le plus horrible déſeſpoir contre la perſonne dont ils ſont paſſionnés.

Pour les défauts, nous devons être attentifs à les corriger, ſuivant l'état intérieur où nous ſommes. Il y a autant de maniéres différentes de veiller pour ſa correction, qu'il y a de différens états de la vie intérieure. Chaque

travail doit être proportionné à l'état où l'on ſe trouve ; mais en général, il eſt certain que nous déracinerons plus nos défauts par le recueillement, par l'extinction de tous déſirs & de toutes répugnances volontaires, enfin par le pur amour & par l'abandon à Dieu ſans intérêt propre, que par les réflexions inquiétes ſur nous-mêmes. Quand Dieu s'en mêle, & que nous ne retardons point ſon action, l'ouvrage va bien-vîte.

Cette ſimplicité ſe répand juſques ſur l'extérieur. Comme on eſt intérieurement dépris de ſoi-même par le retranchement de tous les retours volontaires, on agit plus naturellement.

L'art tombe avec les réflexions. On agit ſans penſer à ſoi, ni à ſon action, par une certaine droiture de volonté, qui eſt inexplicable à ceux qui n'en ont pas l'expérience.

Alors les défauts ſe tournent à bien : car ils humilient ſans décourager. Quand Dieu veut faire par nous quelque action au-dehors ; ou il ôte ces défauts ; ou il les met en œuvre pour ſes deſſeins ; ou il empêche que

les gens ſur qui on doit agir, n'en ſoient rebutés.

Mais enfin, quand on eſt véritablement dans cette ſimplicité intérieure, tout l'extérieur en eſt plus ingénu, plus naturel, quelquefois même il paroît moins ſimple que certains extérieurs plus graves & plus compoſés : Mais cela ne paroît qu'aux perſonnes d'un mauvais goût, qui prennent l'affectation de modeſtie pour la modeſtie même, & qui n'ont pas l'idée de la vraie ſimplicité.

Cette vraie ſimplicité paroît quelquefois un peu négligée & moins réguliére; mais elle a un goût de candeur & de vérité qui fait ſentir je ne ſai quoi d'ingénu, de doux, d'innocent, de gai, de paiſible, qui charme quand on le voit de près & de ſuite, & avec des yeux purs.

O qu'elle eſt aimable cette ſimplicité! Qui me la donnera? Je quitte tout pour elle : c'eſt la perle de l'Evangile. O qui la donnera à tous ceux qui ne veulent qu'elle! Sageſſe mondaine, vous la mépriſez, & elle vous mépriſe. Folle ſageſſe, vous ſuccom-

berez, & les enfans de Dieu déteſteront cette *prudence*, qui n'eſt que *mort*, (*a*) comme dit ſon Apôtre.

(*a*) Rom. 8. v. 8.

XXXVI.

De la véritable Lumiére.

JESUS-CHRIST (*a*) *eſt la lumiére de tout homme qui vient au monde.* Comme il n'y a qu'un Soleil qui éclaire tous les corps dans l'Univers, il n'y a auſſi qu'une lumiére qui éclaire tous les eſprits.

Cette lumiére eſt JESUS-CHRIST, parole éternelle de Dieu. Il eſt venu luire au milieu de nous, & nous ne ſommes véritablement éclairés, qu'autant que nous le ſommes par lui.

Toute autre lumiére eſt fauſſe, c'eſt une lueur trompeuſe, & non une lumiére véritable.

Aveugles donc, aveugles tous ceux

(*a*) Jean 1. v. 9.

qui se croient sages, & ne le sont pas de la sagesse de Jesus-Christ!

Ils courent dans une nuit profonde après des fantômes. Ils sentent qu'ils ne sont pas heureux; & ils espérent le devenir par les choses mêmes qui les rendent misérables.

Ce qu'ils n'ont pas, les afflige; ce qu'ils ont, ne les peut remplir. Leurs douleurs sont véritables; leurs joies sont courtes, vaines & empoisonnées.

Elles leur coutent plus qu'elles ne leur valent; toute leur vie est une expérience sensible & continuelle de leurs égaremens; mais rien ne les raméne.

Ils décident, leurs fausses maximes leur sont des oracles; ils traitent d'insensés les enfans de Dieu, qui ne les suivent pas.

La foi leur paroît comme un songe; en cela même semblables à des hommes endormis, qui s'imaginent que ceux qui sont éveillés & qui agissent à la vûe du Soleil, sont des gens qui révent dans le sommeil.

Le Soleil répand ses rayons dans tout l'Univers: Jesus-Christ ré-

pand les vérités éclatantes de son Evangile dans la profonde nuit du siécle.

L'Evangile est lû & prêché jusqu'à la Cour ; mais on n'y comprend rien. La sagesse est appellée folie. On dort, on rêve, on passe sa vie entiére dans un songe inquiet, où l'on prétend qu'on ne dort pas. On croit ouïr, on croit voir, on croit toucher ; mais tout est faux, tout va disparoître au grand réveil de l'Eternité, où la lumiére de Jesus-Christ, si long-tems inconnue, viendra tout à coup frapper les yeux étonnés & éblouis : le monde entier s'évanouira comme la fumée ; toutes les grandeurs & leur attirail s'enfuiront comme un songe ; toute hauteur sera applanie, toute puissance sera écrasée, toute superbe sera courbée sous le poids de l'éternelle Majesté. En ce jour Dieu seul sera grand ; Dieu d'un seul regard effacera tout ce qui brille dans la nuit présente, comme le Soleil en se levant efface les étoiles.

On ne verra plus que Dieu, tant il sera grand ; on cherchera en vain,

on ne trouvera plus que lui, tant Jesus-Christ remplira tout.

Que sont-ils devenus, dira-t-on, ces objets qui avoient enchanté notre cœur? En reste-t-il? Où étoient leurs places? Hélas, il ne reste pas même des marques du lieu où ils ont été!

Ils sont passés, comme une ombre que le Soleil dissipe. A peine est-il vrai de dire qu'ils ont été, tant il est vrai qu'ils n'ont fait que paroître, & qu'ils ne sont plus.

O monde si fragile & si insensé! est-ce à toi à t'en faire accroire? Avec quelle audace espéres-tu nous imposer ta vaine & creuse figure qui passe & qui va disparoître?

Tu n'es qu'un songe, & tu veux que l'on te croye! On sent même en te possédant, que tu n'es rien de vrai qui remplisse le cœur.

N'as-tu point de honte de donner des noms magnifiques aux miséres éclatantes par lesquelles tu éblouis? Dans le moment où tu t'offres à nous avec un visage riant, tu nous causes mille douleurs. Dans le moment tout va disparoître, & tu oses nous promettre

de nous rendre heureux ! Heureux seulement celui qui voit son néant à la lumiére de JESUS-CHRIST.

XXXVII.

De la présence de Dieu.

LE véritable ressort de notre perfection, est renfermé dans cette parole que Dieu dît autrefois à Abraham, (a) *Marchez en ma présence, & vous serez parfait.*

La présence de Dieu calme l'esprit, donne un sommeil tranquille, & du repos, même pendant le jour, au milieu de tous les travaux ; mais il faut être à Dieu sans aucune réserve.

Quand on a trouvé Dieu, il n'y a plus rien à chercher dans les hommes : il faut faire le sacrifice de ses meilleurs amis : le bon ami est au-dedans du cœur ; c'est l'Epoux qui est jaloux, & qui écarte tout le reste.

Il ne faut pas beaucoup de tems

(a) Gen. 17. v. 1.

pour aimer Dieu, pour se renouveller en sa présence, pour élever son cœur vers lui, ou l'adorer au fond de son cœur, pour lui offrir ce que l'on fait, & ce que l'on souffre; voilà le vrai (*a*) *Royaume de Dieu au-dedans de nous*, que rien ne peut troubler.

Quand la dissipation des sens & la vivacité de l'imagination empêchent l'ame de se recueillir d'une maniére douce & sensible, il faut du moins se calmer par la droiture de la volonté: alors, le désir du recueillement est une espéce de recueillement, qui suffit: il faut se retourner vers Dieu, & faire avec une droite intention tout ce qu'il veut que l'on fasse.

Il faut tâcher de réveiller en soi de tems en tems le désir d'être à Dieu de toute l'étendue des puissances de notre ame, c'est à dire, de notre esprit pour le connoître & pour penser à lui, & de notre volonté pour l'aimer. Désirons aussi que nos sens extérieurs lui soient consacrés dans toutes leurs opérations.

Prenons garde de n'être point trop

(*a*) Luc 17. v. 21.

long-tems occupés volontairement, soit au-dehors, soit au-dedans, à des choses qui causent une si grande distraction au cœur & à l'esprit, & qui tirent tellement l'un & l'autre hors d'eux-mêmes, qu'ils ayent peine à y rentrer pour trouver Dieu.

Dès que nous sentons que quelque objet étranger nous donne trop de plaisir ou de joie, séparons en notre cœur : & pour l'empêcher de prendre son repos dans la créature, présentons-lui aussi-tôt son véritable objet, & son souverain bien, qui est Dieu même. Pour peu que nous soyons fidéles à rompre intérieurement avec les créatures, c'est-à-dire, à empêcher qu'elles n'entrent jusques dans le fond de l'ame, que Notre-Seigneur s'est réservé pour y habiter & pour y être respecté, adoré, & aimé ; nous goûterons bien-tôt la joie pure, que Dieu ne manquera pas de donner à une ame libre & dégagée de toute affection humaine.

Quand nous appercevons en nous quelques désirs empressés pour quelque chose que ce puisse être ; & que

nous voyons que notre humeur nous porte avec trop d'activité à tout ce qu'il y a à faire, ne fût-ce qu'à dire une parole, voir un objet, faire une démarche ; arrêtons-nous tout court, & réprimons la précipitation de nos pensées, & l'agitation de nos actions ; puisque Dieu a dit lui-même, que son Esprit n'habite point dans le trouble.

Ayons soin de ne prendre pas trop de part à tout ce qui se dit & se fait, & de ne nous en pas trop remplir : car c'est une grande source de distractions. Dès que nous avons vû *ce que Dieu demande de nous dans chaque chose* qui se présente, bornons-nous là, & séparons-nous de tout le reste. Par-là, nous conserverons toujours le fond de notre ame libre & égal, & nous retrancherons bien des choses inutiles qui embarrassent notre cœur, & qui l'empêchent de se tourner aisément vers Dieu.

Un excellent moyen de se conserver dans la solitude intérieure, & dans la liberté de l'esprit, c'est, à la fin de chaque action, de terminer là toutes les réflexions, en laissant tom-

ber les retours de l'amour propre ; tantôt de vaine joie, tantôt de tristesse. Heureux à qui il ne demeure rien dans l'esprit que le nécessaire, & qui ne pense à chaque chose que quand il est tems d'y penser ! de sorte que c'est plutôt Dieu qui en réveille l'impression par la vûe de sa volonté qu'il faut accomplir, que non pas l'esprit lui-même qui se met en peine de les prévenir & de les chercher. Enfin, accoutumons-nous à nous rappeller à nous-mêmes durant la journée & dans le cours de nos emplois, par une simple vûe de Dieu. Tranquillisons par-là tous les mouvemens de notre cœur, dès que nous le voyons agité. Séparons-nous de tout ce qui ne vient point de Dieu. Retranchons les pensées & les rêveries inutiles. Ne disons point de paroles vaines. Cherchons Dieu au-dedans de nous, & nous le trouverons infailliblement, & avec lui la joie & la paix.

Dans nos occupations extérieures soyons encore plus occupés de Dieu que de tout le reste. Pour les bien faire, il les faut faire en sa présence, &

les faire toutes pour lui. A l'aspect de la Majesté de Dieu, notre intérieur doit se calmer & demeurer tranquille. Une parole du Sauveur calma autrefois tout d'un coup une mer furieusement agitée : un regard de lui vers nous, & de nous vers lui, devroit faire encore tous les jours la même chose.

Il faut élever souvent son cœur vers Dieu ; il le purifiera, il l'éclairera, il le dirigera. C'étoit la pratique journaliére du Saint Prophéte David : (a) *J'avois toujours*, dit-il, *le Seigneur devant mes yeux* : Disons encore souvent ces belles paroles du même Prophéte : *Qui est-ce que je dois chercher dans le ciel & sur la terre, si non vous, ô mon Dieu? Vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon unique partage pour jamais.*

Il ne faut point attendre des heures libres où l'on puisse fermer sa porte ; le moment qui fait regretter le recueillement, peut le faire pratiquer aussi tôt. Il faut tourner son cœur vers Dieu, d'une maniére simple, familiére &

(a) Ps. 15. v. 8.
(b) Ps. 72. v. 25. 26.

pleine de confiance. Tous les momens les plus entrecoupés ſont bons en tout tems, même en mangeant, en écoutant parler les autres. Des hiſtoires inutiles & ennuyeuſes, au lieu de fatiguer, ſoulagent, en donnant des intervalles & la liberté de ſe recueillir. Ainſi, tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu.

Il faut faire des lectures proportionnées à ſon goût & à ſon beſoin, mais ſouvent interrompues, pour faire place à l'Eſprit intérieur qui met en recueillement. Deux mots ſimples & pleins de l'eſprit de Dieu ſont la manne cachée. On oublie les paroles, mais elles opérent ſecrettement; l'ame s'en nourrit, & en eſt engraiſſée.

XXXVIII.

Sur la conformité à la volonté de Dieu.

POur la conformité à la volonté de Dieu, vous trouverez divers Chapitres de l'*Imitation de* JESUS-CHRIST, qui

qui sont merveilleux. La lecture de S. François de Sales vous fera aussi fort utile.

Toute la vertu consiste essentiellement dans la bonne volonté. C'est ce que Jesus-Christ nous fait entendre en disant : (*a*) *Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous.* Il n'est point question de savoir beaucoup, d'avoir de grands talens, ni même de faire de grandes actions : il ne faut qu'avoir un cœur, & aimer.

Les œuvres extérieures sont les fruits & les suites de l'amour, & la source des bonnes œuvres est toute au fond du cœur.

Il y a certaines vertus qui sont pour certaines conditions, & non pour d'autres. Les unes sont convenables en un tems, & les autres dans un autre. Mais la bonne volonté est de tous les tems & de tous les lieux.

Vouloir tout ce que Dieu veut, & le vouloir pour toujours, pour tout, sans réserve, voilà ce Royaume de Dieu, qui est tout intérieur. C'est par-là que son régne arrive, puisque sa

(*a*) Luc 17. v. 21.

volonté s'accomplit sur la terre comme dans le ciel, & que nous ne voulons plus que ce que sa volonté souveraine imprime dans la nôtre.

Heureux les pauvres d'esprit ! Heureux ceux qui se dépouillent de tout, & même de leur propre volonté, pour n'être plus à eux-mêmes ! O qu'on est pauvre en esprit & dans le fond de son intérieur, quand on n'est plus à soi-même, & qu'on s'est dépouillé jusqu'à tout perdre !

Mais comment est-ce que notre volonté devient bonne ? En se conformant sans réserve à celle de Dieu. On veut tout ce qu'il veut, on ne veut rien de tout ce qu'il ne veut pas ; on attache sa volonté foible à la volonté toute-puissante, qui fait tout.

Par-là, il ne peut plus rien arriver qu'on ne veuille : car il ne peut jamais rien arriver que ce que Dieu veut ; & l'on trouve dans le bon plaisir de Dieu, une source inépuisable de paix & de consolation.

La vie intérieure est un commencement de la paix bienheureuse des Saints, qui disent éternellement, *Amen*, *Amen*.

On adore, on loue, on benit Dieu de tout ; on le voit sans cesse en toutes choses, & en toutes choses sa main paternelle est l'unique objet dont on est occupé. Il n'y a plus de maux : car tout, jusqu'aux maux même les plus terribles qu'on souffre, *se tourne en bien*, comme dit, (*a*) S. Paul, *pour ceux qui aiment Dieu.* Peut-on appeller maux les peines que Dieu nous envoie pour nous purifier & nous rendre dignes de lui ? Ce qui nous fait un si grand bien, ne peut être un mal.

Jettons donc tous nos soins dans le sein d'un si bon Pere. Laissons-le faire comme il lui plaira. Contentons-nous de suivre sa volonté en tout, & de mettre la nôtre dans la sienne pour nous en désapproprier. Il n'est pas juste que nous ayons quelque chose à nous, nous qui ne sommes pas à nous-mêmes. L'esclave n'a rien à soi : à combien plus forte raison la créature, qui n'a de son fond que le néant & le péché, & en qui tout est don & pure grace, ne doit-elle avoir rien en propriété ?

(*a*) Rom. 8. v. 28.

Dieu ne lui a donné une volonté libre & capable de se posséder elle-même, que pour l'engager par ce don à se dépouiller plus généreusement.

Nous n'avons rien à nous que notre volonté ; tout le reste n'est point à nous. La maladie enléve la santé & la vie : les richesses nous sont arrachées par la violence : les talens de l'esprit dépendent de la disposition du corps. L'unique chose qui est véritablement à nous, c'est notre volonté. Aussi est-ce elle, dont Dieu est jaloux : Car il nous l'a donnée, non afin que nous la gardions, & que nous en demeurions propriétaires ; mais afin que nous la lui rendions toute entiére, telle que nous l'avons reçue, & sans en rien retenir.

Quiconque réserve le moindre désir ou la moindre répugnance en propriété, fait un larcin à Dieu contre l'ordre de la création. Tout vient de lui, & tout lui est dû.

Hélas, combien d'ames propriétaires d'elles-mêmes, qui voudroient faire le bien & aimer Dieu, mais selon leur goût & par leur mouvement

propre ; qui voudroient donner à Dieu des régles dans la maniére de les attirer à lui ! Elles veulent le servir & le posséder ; mais elles ne veulent pas se donner à lui, & se laisser posséder.

Quelle résistance Dieu ne trouve-t-il point dans ces ames, lors même qu'elles paroissent si pleines de zéle & de ferveur ! Il est certain qu'en un sens leur abondance spirituelle leur devient un obstacle. Car elles ont tout, même jusqu'aux vertus, en propriété, & avec une continuelle recherche d'elles-mêmes dans le bien. O qu'une ame bien pauvre, bien renonçante à sa propre vie, & à tous ses mouvemens naturels, bien désappropriée de toute volonté, pour ne plus vouloir que ce que Dieu lui fait vouloir à chaque moment, selon les régles de son Evangile & selon le cours de sa providence, est au-dessus de toutes ces ames ferventes & lumineuses, qui veulent toujours marcher dans les vertus par leur propre chemin.

Voilà le sens profond des paroles de Jesus-Christ, prises dans toute

leur étendue : (*a*) *Que celui qui veut être mon Disciple, se renonce, & qu'il me suive.* Il faut suivre pas à pas JESUS-CHRIST, & non pas s'ouvrir une route vers lui. On ne le suit qu'en se renonçant. Qu'est-ce que se renoncer, sinon perdre tout droit sur soi sans réserve? Aussi S. Paul nous dit-il: (*b*) *Vous n'êtes plus à vous*, Non, il ne nous reste plus rien en nous qui nous appartienne. Malheur à qui se reprend, après s'être donné!

Prions le Pere des miséricordes, & le Dieu de toute consolation, de nous arracher notre propre cœur, & de ne nous en laisser pas la moindre parcelle. Il en coûte beaucoup dans une si douloureuse opération : on a bien de la peine à laisser faire Dieu, & à demeurer sous sa main, quand il coupe jusqu'au vif. Mais c'est la patience des Saints, & le sacrifice de la pure foi.

Laissons Dieu faire de nous tout ce qu'il voudra. Jamais aucune résistance volontaire d'un seul moment. Dès-

(*a*) Matth. 16. v. 24. Luc. 14. v. 33.
(*b*) I. Cor. 6. v. 19.

que nous appercevrons la révolte des ſens & de la nature, tournons-nous vers Dieu avec confiance, & ſoyons pour lui contre la nature lâche & rebelle; livrons-là à l'Eſprit de Dieu, qui la fera peu à peu mourir. Veillons en ſa préſence contre les moindres fautes, pour ne contriſter jamais le Saint-Eſprit, qui eſt jaloux de tout ce qui ſe paſſe dans l'intérieur. Profitons des fautes que nous aurons faites, par un ſentiment humble de notre miſére, ſans découragement & ſans laſſitude.

Peut-on mieux glorifier Dieu, qu'en ſe déſappropriant de ſoi-même & de toute volonté, pour le laiſſer faire ſelon ſon bon plaiſir? C'eſt alors qu'il eſt véritablement notre Dieu, & que ſon régne arrive en nous, lorſque, indépendamment de tous les ſecours extérieurs & de toutes les conſolations intérieures, nous ne regardons plus, & au-dedans & au-dehors, que la ſeule main de Dieu qui fait tout, & que nous ne ceſſons point d'adorer.

Vouloir le ſervir en un lieu plutôt

qu'en un autre, par une telle voie; & non par celle qui y eſt oppoſée, c'eſt vouloir le ſervir à notre mode, & non à la ſienne. Mais être également prêt à tout, vouloir tout & ne vouloir rien, ſe laiſſer comme un jouet dans les mains de la Providence, ne mettre point de bornes à cette ſoumiſſion, comme l'empire de Dieu n'en peut ſouffrir : c'eſt le ſervir en ſe renonçant ſoi-même; c'eſt le traiter véritablement en Dieu, & nous traiter en créature, qui n'eſt faite que pour lui.

O que nous ſerions heureux, s'il nous mettoit aux plus rudes épreuves, pour lui donner la moindre gloire ! A quoi ſommes-nous bons, ſi celui qui nous a faits trouve encore quelque réſiſtance ou quelque réſerve dans notre cœur, qui eſt ſon ouvrage ?

Ouvrons donc notre cœur, mais ouvrons-le ſans meſure, afin que Dieu & ſon amour y entrent ſans meſure, comme un torrent. Ne craignons rien dans le chemin où nous marchons. Dieu nous ménera comme par la main, pourvû que nous ne

doutions

doutions pas, & que nous ſoyons plus remplis de ſon amour, que de crainte par rapport à nous.

XXXIX.

Inſtruction générale pour avoir la paix intér.eure.

IL n'y aura jamais de Paix pour ceux qui réſiſtent à Dieu : s'il y a quelque joie au monde, elle eſt réſervée à la conſcience pure : toute la terre eſt un lieu de tribulation & d'angoiſſe pour une mauvaiſe conſcience.

O que la paix qui vient de Dieu, eſt différente de celle qui vient du ſiécle! Elle calme les paſſions ; elle entretient la pureté de la conſcience ; elle eſt inſéparable de la juſtice ; elle unit à Dieu ; elle nous fortifie contre les tentations. Cette pureté de conſcience s'entretient par la fréquentation des Sacremens : la tentation, ſi elle ne nous ſurmonte point, porte toujours ſon fruit avec elle. La paix

de l'ame consiste dans une entiére résignation à la volonté de Dieu.

(*a*) *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez & vous vous troublez pour bien des choses; il n'y en a qu'une de nécessaire.* Une vraie simplicité; un certain calme d'esprit, qui est le fruit d'un entier abandon à tout ce que Dieu veut; une patience & un support pour les défauts du prochain, que la présence de Dieu inspire; une certaine candeur & une certaine docilité d'enfant pour avouer les fautes, pour vouloir en être repris, & pour se soumettre au conseil des personnes expérimentées, seront des vertus solides, utiles & propres pour vous sanctifier.

La peine que vous avez sur un grand nombre de choses, vient de ce que vous n'acceptez pas avec assez d'abandon à Dieu, tout ce qui peut vous arriver.

Mettez donc toutes choses entre ses mains, & faites-en par avance le sacrifice entier dans votre cœur. Dès le moment que vous ne voudrez plus rien, selon votre propre jugement, &

(*a*) Luc. 10. v. 41. 42.

que vous voudrez sans réserve tout ce que Dieu voudra, vous n'aurez plus tant de retours inquiets & de réflexions à faire sur ce qui vous regarde. Vous n'aurez rien à cacher, ni à ménager.

Jusques-là, vous serez troublé, changeant dans vos vûes & dans vos goûts, facilement mécontent d'autrui, peu d'accord avec vous-même, plein de réserve & de défiance ; votre bon esprit, jusqu'à ce qu'il soit bien humilié & simple, ne servira qu'à vous tourmenter ; votre piété, quoique sincére, vous donnera moins de soutien & de consolation, que de reproches intérieurs.

Si, au contraire, vous abandonnez tout votre cœur à Dieu, vous serez tranquille & plein de la joie du S. Esprit.

Malheur à vous, si vous regardez encore l'homme dans l'œuvre de Dieu ! Quand il s'agit de choisir un guide, il faut compter tous les hommes pour rien. Le moindre respect humain fait tarir la grace, augmente les irrésolutions. On souffre beaucoup, & on déplaît encore davantage à Dieu.

5.

Comment ne pas donner tout notre amour à Dieu, lui qui nous a aimés le premier, & aimés d'un amour tendre, comme un Pere qui a pitié de ses enfans, dont il connoît l'extrême fragilité, & la boue dont il les a pétris? Il nous a cherchés dans nos propres voies, qui sont celles du péché; il a couru comme un pasteur qui se fatigue pour retrouver sa brebis égarée. Il ne s'est pas contenté de nous chercher: mais après nous avoir trouvés, il s'est chargé de nous & de nos langueurs; il a été obéissant jusqu'à la mort de la Croix. On peut dire de même, qu'il nous a aimés jusqu'à la mort de la Croix, & que la mesure de son obéissance a été celle de son amour. Quand cet amour remplit bien une ame, elle goûte la paix de la conscience; elle est contente & heureuse; il ne lui faut ni grandeur, ni réputation, ni plaisir; rien de tout ce que le tems emporte sans en laisser aucunes traces; elle ne veut que la volonté de

Dieu, & elle veille inceſſamment dans l'heureuſe attente de ſon Epoux.

X L.

Sur l'abandon à Dieu.

JE vous ſouhaite tous les biens que vous devez chercher dans la retraite ; le principal eſt la paix dans une conduite ſimple, où on ne regarde jamais l'avenir avec trop d'inquiétude. L'avenir eſt à Dieu, & point à vous ; Dieu l'aſſaiſonnera comme il faut, ſelon vos beſoins : mais ſi vous voulez pénétrer cet avenir par votre propre ſageſſe, vous n'en tirerez aucun fruit, que l'inquiétude & la prévoyance de certains maux inévitables : ſongez ſeulement à profiter de chaque jour ; chaque jour a ſon bien & ſon mal, enſorte même que le mal devient ſouvent un bien, pourvû qu'on laiſſe faire Dieu, & qu'on ne le prévienne jamais par impatience.

Dieu vous donnera alors, tout le

tems qu'il faudra pour aller à lui. Il ne vous donnera peut-être pas tout celui que vous voudriez, pour vous occuper ſelon votre goût, & pour vivre à vous-même, ſous prétexte de perfection ; mais vous ne manquerez ni de tems, ni d'occaſions de renoncer à vous-même & à vos inclinations. Tout autre tems au-delà de celui-là, eſt perdu, quelque bien employé qu'il paroiſſe. Soyez même perſuadé, que vous trouverez ſur toutes ces choſes, des facilités convenables à vos vrais beſoins : car autant que Dieu déconcertera vos inclinations, autant ſoutiendra-t-il votre foibleſſe. Ne craignez rien, & laiſſez-le faire : évitez ſeulement par une occupation douce, tranquille & réglée, la triſteſſe & l'ennui, qui ſont la plus dangereuſe tentation pour votre naturel. Vous ſerez toujours libre en Dieu, pourvû que vous ne vous imaginiez point d'avoir perdu votre liberté.



XLI.

De la reconnoiſſance.

L'Oubli de ſoi-même, dont on parle ſouvent, pour les ames qui veulent chercher Dieu généreuſement, n'empêche pas la reconnoiſſance de ſes bienfaits. En voici la raiſon. C'eſt que cet oubli ne conſiſte pas à ne voir jamais rien en ſoi, mais ſeulement à ne demeurer jamais renfermé en ſoi-même, occupé de ſes biens ou de ſes maux, par une vûe de propriété ou d'intérêt. C'eſt cette occupation de nous-mêmes, qui nous éloigne de l'amour pur & ſimple; qui rétrécit notre cœur, & qui nous éloigne de notre vraie perfection, à force de nous la faire chercher avec empreſſement, avec trouble & avec inquiétude, pour l'amour de nous-mêmes.

Mais, quoiqu'on s'oublie, c'eſt-à-dire, qu'on ne cherche plus volontairement ſon propre intérêt, on ne laiſſe

pas de se voir en bien des occasions. On ne se regarde pas pour l'amour de soi-même; mais la vûe de Dieu qu'on cherche, nous donne souvent, comme par contre-coup, certaine vûe de nous-mêmes. C'est comme un homme qui en regarde un autre, derriére lequel est un grand miroir. En considérant l'autre, il se voit & se trouve sans se chercher. Ainsi est-ce dans la pure lumiére de Dieu, que nous nous voyons parfaitement nous-mêmes.

La présence de Dieu, quand elle est pure, simple; & soutenue par une vraie fidélité de l'ame, est ce grand miroir, où nous découvrons jusqu'à la moindre tache de notre ame.

Un paysan renfermé dans son village, n'en connoît qu'imparfaitement la misére. Mais faites-lui voir de riches palais, une cour superbe, il conçoit toute la pauvreté de son village, & ne peut souffrir ses haillons à la vûe de tant de magnificence. C'est ainsi qu'on voit sa laideur & son néant, dans la beauté & dans l'infinie grandeur de Dieu.

Montrez, tant qu'il vous plaira, la

vanité & le néant de la créature, par les défauts des créatures; faites remarquer la brièveté & l'incertitude de la vie, l'inconstance de la fortune, l'infidélité des amis, l'illusion des grandes places, les amertumes qui y sont inévitables, le mécompte des plus belles espérances, le vuide de tous les biens qu'on posséde, la réalité de tous les maux qu'on souffre; toutes ces morales, quelque vraies & sensibles qu'elles soient, ne font qu'effleurer le cœur; elles ne passent point la superficie; le fond de l'homme n'en est point changé. Il soupire de se voir esclave de la vanité, & ne sort point de cet esclavage. Mais, si le rayon de la lumiére divine l'éclaire intérieurement, il voit dans l'abîme du bien, qui est Dieu, l'abîme du néant & du mal, qui est la créature corrompue. Il se méprise, il se hait, il se quitte, il se fuit, il se craint, il se renonce soi-même, il s'abandonne à Dieu, il se perd en lui.

Heureuse perte! car alors il se trouve sans se chercher. Il n'a plus d'intérêt propre, & tout lui profite; car tout se tourne à bien pour ceux qui aiment

Dieu. Il voit les miséricordes qui viennent dans cet abîme de foiblesse, de néant, & de péché ; il voit, & il se complaît dans cette vûe. Remarquez, que ceux qui ne sont pas encore fort avancés dans le renoncement à eux-mêmes, regardent encore ce cours des miséricordes divines par rapport à leur propre avantage spirituel, à proportion qu'ils tiennent encore plus ou moins à eux-mêmes.

Or comme l'entiére désappropriation de la volonté est très-rare en cette vie, il n'y a aussi guère d'ames qui ne regardent encore les miséricordes reçues, par rapport aux fruits qu'elles en reçoivent pour elles-mêmes. De façon que ces ames, quoiqu'elles tendent à n'avoir plus aucun intérêt propre, ne laissent pas d'être encore très-sensibles à ce grand intérêt.

Elles sont ravies de voir une main toute-puissante, qui les a arrachées à elles-mêmes, qui les a délivrées de leurs propres désirs, qui a rompu leurs liens, lorsqu'elles ne songeoient qu'à s'enfoncer dans leur esclavage ; qui les a sauvées, pour ainsi dire, malgré elles-

mêmes, & qui a pris plaiſir à leur faire autant de bien qu'elles ſe faiſoient de mal.

Des ames entiérement pures & déſappropriées, telles que celles des Saints dans le Ciel, regarderoient avec autant d'amour & de complaiſance les miſéricordes répandues ſur les autres, que les miſéricordes qu'elles ont reçues elles mêmes : car ne ſe comptant plus rien, elles aiment autant le bon plaiſir de Dieu, les richeſſes de ſa grace, & la gloire qu'il tire de la ſanctification d'autrui, que celle qu'il tire de leur propre ſanctification. Tout eſt alors égal ; parce que le *moi* eſt perdu & anéanti, le *moi* n'eſt pas plus *moi* qu'*autrui :* c'eſt Dieu ſeul qui eſt tout en tous, c'eſt lui ſeul qu'on aime, qu'on admire, & qui fait toute la joie du cœur dans cet amour déſintéreſſé. On eſt ravi de ſes miſéricordes, non pour l'amour de ſoi, mais pour l'amour de lui. On le remercie d'avoir fait ſa volonté, & de s'être glorifié lui-même, comme nous lui demandons dans le *Pater*, qu'il daigne faire ſa volonté, & donner gloire à ſon nom. En cet

état, ce n'est plus pour nous que nous demandons, ce n'est plus pour nous que nous remercions. Mais, en attendant cet état bienheureux, l'ame tenant encore à soi, est attendrie par ce reste de retours sur elle-même. Tout ce qu'il y a encore de ces retours, excite une vive reconnoissance : cette reconnoissance est un amour encore un peu mêlé & recourbé sur soi; au lieu que la reconnoissance des ames perdues en Dieu, telles que celles des Saints, est un amour immense, un amour sans retours sur l'intérêt propre, un amour aussi transporté des miséricordes faites aux autres, que des miséricordes faites à soi-même; un amour qui n'admire & ne reçoit les dons de Dieu, que pour le pur intérêt de la gloire de Dieu même.

Mais, comme rien n'est plus dangereux, que de vouloir aller au-delà des mesures de son état, rien ne seroit plus nuisible à une ame, qui a besoin d'être soutenue par des sentimens de reconnoissance, que de se priver de cette nourriture qui lui est propre, & de courir après des idées d'une plus

haute perfection, qui ne lui conviennent pas encore.

Quand l'ame est touchée du souvenir de tout ce que Dieu a fait pour elle, c'est une marque certaine qu'elle a besoin de ce souvenir, supposé même qu'elle ait dans ce souvenir une certaine joie intéressée sur son bonheur. Il faut laisser cette joie en liberté & dans toute son étendue ; car l'amour, quoique intéressé, sanctifie l'ame; & il faut attendre patiemment que Dieu vienne lui-même l'épurer. Ce seroit le prévenir, & entreprendre ce qui est réservé à lui seul, que de vouloir ôter à l'homme tous les motifs, où l'intérêt propre se mêle avec celui de Dieu.

L'homme lui-même ne doit point gêner son cœur là-dessus ; ni renoncer avant le tems, aux appuis dont son infirmité a besoin. L'enfant qui marche seul avant qu'on le laisse aller, tombera bientôt. Ce n'est point à lui à ôter les lisiéres, avec lesquelles sa gouvernante le soutient.

Vivons donc de reconnoissance, tandis que la reconnoissance, même

intéreſſée, ſervira à nourrir notre cœur. Aimons les miſéricordes de Dieu, non-ſeulement pour l'amour de lui & de ſa gloire, mais encore pour l'amour de nous & de notre bonheur éternel, tandis que cette vûe aura pour nous un certain ſoutien proportionné à notre état. Si dans la ſuite Dieu ouvre notre cœur à un amour plus épuré & plus généreux, à un amour qui ſe perd en lui ſans retour, & qui ne voit plus que ſa gloire, laiſſons-nous entraîner, ſans retardement ni héſitation, à cet amour plus parfait.

Si donc nous aimons les miſéricordes de Dieu, ſi elles nous raviſſent de joie & d'admiration, par le ſeul plaiſir de voir Dieu ſi bon & ſi grand; ſi nous ne ſommes plus touchés que de l'accompliſſement de ſa volonté, de ſa gloire qu'il trouve comme il lui plaît, de la grandeur avec laquelle il fait un vaſe d'honneur de ce qui étoit un vaſe d'ignominie; rendons-lui graces encore plus volontiers, puiſque le bienfait eſt plus grand; & que le plus pur de tous les dons de Dieu,

est de n'aimer ses dons que pour lui, sans se chercher soi-même.

XLII.

Que le seul Amour pur sait souffrir comme il faut, & aimer les souffrances.

ON sait qu'il faut souffrir, & qu'on le mérite : cependant on est toujours surpris de la souffrance, comme si on ne croyoit, ni la mériter, ni en avoir besoin. Il n'y a que le vrai & pur amour qui aime à souffrir, parce qu'il n'y a que le vrai & pur amour qui s'abandonne. La résignation fait souffrir : mais il y a en elle quelque chose qui souffre de souffrir, & qui résiste. La résignation qui ne donne rien à Dieu qu'avec mesure & avec réflexion sur soi, veut bien souffrir ; mais elle se tâte souvent, craignant de souffrir mal. A parler proprement, on est comme deux personnes dans la résignation ; l'une dompte l'autre, & veille sur

elle pour l'empêcher de se révolter. Dans le pur amour, qui est désapproprié & abandonné, l'ame se nourrit en silence, de la croix & de l'union à JESUS-CHRIST crucifié, sans aucun retour sur sa souffrance. Il n'y a qu'une volonté unique, simple, qui se laisse voir à Dieu telle qu'elle est, sans songer à se voir elle-même. Elle ne dit rien, elle ne remarque rien. Que fait-elle ? Elle souffre. Est-ce tout ? Oui, c'est tout : Elle n'a qu'à souffrir. L'amour se fait assez entendre sans parler, & sans penser. Il fait l'unique chose qu'il a à faire, qui est, de ne vouloir rien, quand il manque de toute consolation. Une volonté rassasiée de celle de Dieu, pendant que tout le reste lui est ôté, est le plus pur de tous les amours.

Quel soulagement de penser, qu'on n'a donc point tant d'inquiétudes à se donner, pour s'exciter sans cesse à la patience, & pour être toujours en garde & tendu, afin de soutenir le caractère d'une vertu accomplie au-dehors ! Il suffit d'être petit & abandonné dans la douleur. Ce n'est point

courage

courage ; c'est quelque chose de moins & de plus : de moins aux yeux du commun des hommes vertueux ; de plus, aux yeux de la pure foi. C'est une petitesse en soi, qui met l'ame dans toute la grandeur de Dieu. C'est une foiblesse, qui désapproprie de toute force, & qui donne la toute-puissance de Dieu. *Quand je suis foible*, * dit S. Paul, *c'est alors que je suis puissant :* † *Je puis tout en celui qui me fortifie.*

Alors, il suffit de se nourrir par quelque courte lecture proportionnée à son état & à son goût, mais souvent interrompue pour soulager les sens, & pour faire place à l'esprit intérieur, qui met en recueillement. Quelquefois on souffre sans savoir presque si l'on souffre : d'autres fois on souffre, & on trouve qu'on souffre mal, & on supporte son impatience comme une seconde croix plus pesante que la premiere : mais rien n'arrête ; parce que le vrai amour va toujours, n'allant point par lui-même, & ne se comptant pour rien. Alors, on est vraiment heureux. La croix n'est

* II. Cor. 12. v. 10. † Phil. 4. v. 13.

plus croix, quand il n'y a plus un *moi* pour la souffrir, & qui s'approprie les biens & les maux.

XLIII.

L'Amour désintéressé & l'amour intéressé ont leur saison.

POurquoi aime-t-on mieux voir les dons de Dieu en soi qu'en autrui, si ce n'est par attachement à soi? Quiconque aime mieux les voir en soi que dans les autres, s'affligera aussi, de les voir dans les autres plus parfaits qu'en soi; & voilà la jalousie. Que faut-il donc faire? Il faut se réjouir de ce que Dieu fait sa volonté en nous & y régne, non pour notre bonheur ni pour notre perfection, en tant qu'elle est la nôtre, mais pour le bon plaisir de Dieu & pour sa pure gloire.

Remarquez là-dessus deux choses; l'une, que tout ceci n'est point une subtilité creuse: car Dieu, qui veut

dépouiller l'ame pour la perfectionner & la poursuivre sans relâche jusqu'au plus pur amour, la fait passer réellement par ces épreuves d'elle-même, & ne la laisse point en repos, jusqu'à ce qu'il ait ôté à son amour tout retour & tout appui en soi. Rien n'est si jaloux, si sévére & si délicat que ce principe du pur amour. Il ne sauroit souffrir mille choses, qui nous sont imperceptibles dans un état commun; & ce que le commun des personnes pieuses appelle subtilité, paroît une chose essentielle à l'ame que Dieu veut déprendre d'elle-même. C'est comme l'or qui se purifie au creuset; le feu consume tout ce qui n'est pas le pur or. Il faut aussi qu'il se fasse comme une fonte universelle du cœur, pour purifier l'amour divin.

La seconde chose à remarquer est, que Dieu ne poursuit pas ainsi en cette vie toutes les ames. Il y en a un nombre infini de très-pieuses, qu'il laisse dans quelque retour sur elles-mêmes. Ces retours mêmes les soutiennent dans la pratique des vertus, & servent à les purifier jusqu'à un certain point.

Rien ne seroit plus indiscret & plus dangereux, que de leur ôter cette occupation consolante des graces de Dieu par rapport à leur propre perfection. Les premiéres personnes ont une reconnoissance désintéressée; elles rendent gloire à Dieu de ce qu'il fait en elles pour sa pure gloire. Les derniéres s'y regardent aussi elles-mêmes, & unissent leur intérêt à celui de Dieu. Si les premiéres vouloient ôter aux autres ce mélange & cet appui en elles-mêmes par rapport aux graces, elles feroient le même mal, que si on sevroit un enfant qui ne peut encore manger. Lui ôter la mammelle, c'est le faire mourir. Il ne faut jamais vouloir ôter à une ame ce qui la nourrit encore, & que Dieu lui laisse pour soutenir son infirmité. C'est détruire la grace, que de vouloir la prévenir. Il ne faut pas aussi que cette sorte de personnes condamne les autres, parce qu'elles ne les voient point occupées, comme elles, de leur propre perfection, dans les graces qu'elles reçoivent. Dieu fait en chacun ce qu'il lui plaît: (*a*) l'*Es-*

(*a*) Jean 3. v. 8.

prit souffle où il veut, & comme il veut. L'oubli de soi dans la pure vûe de Dieu est un état, où Dieu peut faire dans une ame tout ce qui lui est le plus agréable. L'importance est, que le second genre de personnes ne soit point curieux sur l'état des autres, & que les autres ne veuillent point leur faire connoître les épreuves, qui ne sont pas de leur état, avant que Dieu les y appelle.

XLIV.

De la vraie liberté.

QUand on ne s'embarrasse point par des retours inquiets sur soi-même, on commence à devenir libre de la véritable liberté.

Au contraire la fausse sagesse, qui est toujours tendue, toujours occupée d'elle-même, toujours jalouse de sa propre perfection, souffre une douleur cuisante, toutes les fois qu'elle apperçoit en elle la moindre tache.

Ce n'est pas que l'homme simple & détaché de soi-même ne travaille à sa perfection : il y travaille d'autant plus, qu'il s'oublie davantage, & qu'il ne songe aux vertus, que pour accomplir la volonté de Dieu, sans y chercher son propre intérêt.

Le défaut qui est en nous la source de tous les autres, est l'amour de nous-mêmes, auquel nous rapportons tout, au lieu de rapporter tout à Dieu. Quiconque travaille donc à se désoccuper de soi-même, à s'oublier, à se renoncer, suivant le précepte de JESUS-CHRIST, coupe d'un seul coup la racine à tous ses vices, & trouve dans ce simple renoncement à soi-même, le germe de toutes les vertus.

Alors, on entend & on éprouve au-dedans de soi, la vérité profonde de cette parole de l'Ecriture : (*a*) *Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.* On ne néglige rien pour faire régner Dieu au-dedans de soi-même & au-dehors : mais on est en paix au milieu de l'humiliation causée par ses fautes. On aimeroit mieux mourir, que de commet-

(*a*) II. Cor. 3. v. 17.

tre la moindre faute volontairement ; mais on ne craint point le jugement des hommes pour l'intérêt de sa propre réputation. On se dévoue à l'opprobre de JESUS-CHRIST, & on demeure en paix dans l'incertitude des événemens. Pour les jugemens de Dieu on s'y abandonne, suivant les divers dégrés ou de confiance, ou de sacrifice, ou de désappropriation entiére de soi-même. Plus on s'abandonne, plus on trouve la paix ; & cette paix met tellement le cœur au large, qu'on est prêt à tout ; on veut tout, & on ne veut rien ; on est simple, comme de petits enfans.

La lumiére de Dieu fait sentir jusques aux moindres fautes ; mais elle ne décourage point. On marche devant lui ; mais si on bronche, on se hâte de reprendre sa course, & on ne pense qu'à avancer toujours. O que cette simplicité est heureuse ! mais qu'il y a peu d'ames qui aient le courage de ne regarder jamais derriére elles ! Semblables à la femme de Lot, elles attirent sur elles la malédiction de Dieu par ces retours inquiets d'un amour propre jaloux & délicat.

Il faut nous perdre, si nous voulons nous retrouver en Dieu ; c'est aux petits que JESUS-CHRIST déclare qu'appartient son Royaume : ne raisonner point trop : aller au bien par une intention droite dans les choses communes : laisser tomber mille réflexions, par lesquelles on s'enveloppe & on s'enfonce en soi-même sous prétexte de se corriger. Voilà en gros les principaux moyens d'être libre de la vraie liberté, sans négliger ses devoirs.

XLV.

Des divertissemens attachés à l'état des personnes.

VOus ne devez point, ce me semble, M. vous embarrasser sur les divertissemens, où vous ne pouvez éviter de prendre part. Il y a bien des gens qui veulent qu'on gémisse de tout, & qu'on se gêne continuellement, en excitant en soi le dégoût des amusemens auxquels on est assujetti. Pour moi,

moi, j'avoue que je ne faurois m'accommoder de cette rigidité. J'aime mieux quelque chofe de plus fimple, & je crois que Dieu même l'aime beaucoup mieux. Quand les divertiffemens font innocens en eux-mêmes, & qu'on y entre par les régles de l'état, où la Providence nous met; alors je crois qu'il fuffit d'y prendre part avec modération & dans la vûe de Dieu. Des maniéres plus féches, plus réfervées, moins complaifantes & moins ouvertes, ne ferviroient qu'à donner une fauffe idée de la piété aux gens du monde, qui ne font déja que trop préoccupés contre elle, & qui croiroient qu'on ne peut fervir Dieu, que par une vie fombre & chagrine.

Je conclus donc, M. que, quand Dieu met dans certaines places qui engagent à être de tout, au lieu où vous êtes, il n'y a qu'à y demeurer en paix, fans fe chicaner continuellement foi-même, fur les motifs fecrets qui peuvent infenfiblement fe gliffer dans le cœur. On ne finiroit jamais, fi on vouloit continuellement fonder le fond de fon cœur; & en

voulant sortir de soi pour chercher Dieu, on s'occuperoit trop de soi dans ces examens si fréquens. Marchons dans la simplicité du cœur avec la paix & la joie, qui sont les fruits du saint Esprit. Qui marche en la présence de Dieu dans les choses les plus indifférentes, ne cesse point de faire l'œuvre de Dieu, quoiqu'il ne paroisse rien faire de solide & de sérieux. Je suppose toujours qu'on est dans l'ordre de Dieu, & qu'on se conforme aux régles de la Providence dans sa condition, en faisant ces choses indifférentes.

La plûpart des gens, quand ils veulent se convertir ou se réformer, songent bien plus à remplir leur vie de certaines actions difficiles & extraordinaires, qu'à purifier leurs intentions, & à mourir à leurs inclinations naturelles dans les actions les plus communes de leur état : en quoi ils se trompent fort souvent. Il vaudroit beaucoup mieux changer moins les actions, & changer davantage la disposition du cœur qui les fait faire. Quand on est déja dans une vie hon-

nête & réglée, il est bien plus pressé, pour devenir véritablement Chrétien, de changer le dedans que le dehors. Dieu ne se paye ni du bruit des lévres, ni de la posture du corps, ni des cérémonies extérieures. Ce qu'il demande, c'est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui & aucune créature. C'est une volonté souple dans ses mains, qui ne désire & ne rejette rien, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, & qui ne veuille jamais, sous aucun prétexte, rien de tout ce qu'il ne veut pas.

Portez, M. cette volonté toute simple, cette volonté toute pleine de celle de Dieu, par-tout où sa providence vous conduit. Cherchez Dieu dans ces heures qui paroissent si vuides; & elles seront pleines pour vous; puisque Dieu vous y soutiendra. Les amusemens même les plus inutiles se tourneront en bonnes œuvres, si vous n'y entrez que selon la vraie bienséance, & pour vous conformer à l'ordre de Dieu. Que le cœur est au large, quand Dieu ouvre cette voïe de simplicité! On marche, com-

me de petits enfans que la mere méne par la main, & qui ſe laiſſent mener ſans ſe mettre en peine du lieu où ils vont. On eſt content d'être aſſujetti, on eſt content d'être libre : on eſt prêt à parler, on eſt prêt à ſe taire. Quand on ne peut dire des choſes édifiantes, on dit des riens d'auſſi bon cœur ; on s'amuſe à ce que S. François de Sales appelle des *joyeuſetés* : par-là on ſe délaſſe en délaſſant les autres.

Vous me direz peut-être, que vous aimeriez mieux être occupée de quelque choſe de plus ſérieux & de plus ſolide. Mais Dieu ne l'aime pas mieux pour vous, puiſqu'il choiſit ce que vous ne choiſiriez pas. Vous ſavez que ſon goût eſt meilleur que le vôtre. Vous trouveriez plus de conſolation dans les choſes ſolides dont il vous a donné le goût : & c'eſt cette conſolation qu'il veut vous ôter, c'eſt ce goût qu'il veut mortifier en vous, quoiqu'il ſoit bon & ſalutaire. Les vertus mêmes ont beſoin d'être purifiées dans leur exercice, par les contretems que la Providence leur fait

ſouffrir, pour les mieux détacher de toute volonté propre. O que la piété, quand elle eſt priſe par le principe fondamental de la volonté de Dieu, ſans conſulter le goût, ni le tempérament, ni les ſaillies d'un zéle exceſſif, eſt ſimple, douce, aimable, diſcréte & ſûre dans toutes ſes démarches ! On vit à peu près comme les autres gens, ſans affectation, ſans apparence d'auſtérité, d'une maniére ſociable & aiſée ; mais avec une ſujettion perpétuelle à tous ſes devoirs, mais avec un renoncement ſans relâche à tout ce qui n'entre point d'un moment à l'autre dans l'ordre de Dieu ſur nous ; enfin avec une vûe pure de Dieu, à qui on ſacrifie tous les mouvemens irréguliers de la nature. Voilà l'adoration en eſprit & en vérité que JESUS-CHRIST, & ſon Pere cherchent. Tout le reſte n'eſt qu'une religion en cérémonie, & plutôt l'ombre que la vérité du Chriſtianiſme.

Vous me demanderez ſans doute, par quels moyens on peut parvenir à ſe conſerver dans cette pureté d'in-

tention, dans une vie ſi commune, & qui paroît ſi amuſée. On a bien de la peine, direz-vous, à défendre ſon cœur contre le torrent des paſſions & des mauvais exemples du monde, lorſqu'on eſt à toute heure en garde contre ſoi-même; comment pourra-t-on donc eſpérer de ſe ſoutenir, ſi l'on s'expoſe avec tant de facilité aux divertiſſemens qui empoiſonnent, ou qui du moins diſſipent avec tant de danger, une ame Chrétienne?

J'avoue le danger; & je le crois encore plus grand qu'on ne ſçauroit le dire. Je conviens de la néceſſité de ſe précautionner contre tant de piéges; & voici à quoi je voudrois réduire ces précautions.

Premiérement, je crois que vous devez poſer pour fondement de tout, la lecture & la priére. Je ne parle point ici d'une lecture de curioſité, pour vous rendre ſavante ſur les queſtions de Religion. Rien n'eſt plus vain, plus indécent, plus dangereux. Je ne voudrois que des lectures ſimples, éloignées des moindres ſubtilités, bor-

nées aux choses d'une pratique sensible, & qui soient toutes tournées à nourrir le cœur. Evitez tout ce qui excite l'esprit & qui fait perdre cette heureuse simplicité, qui rend l'ame docile & soumise à tout ce que l'Eglise enseigne. Quand vous ferez vos lectures, non pour savoir davantage, mais pour apprendre mieux à vous défier de vous-même, elles se tourneront à profit. Ajoutez à la lecture la priére, où vous méditerez en profond silence quelque grande vérité de la Religion. Vous pouvez le faire, en vous attachant à quelque action ou à quelque parole de JESUS-CHRIST. Après avoir été convaincue de la vérité que vous voudrez considérer, faites-en l'application sérieuse & précise pour la correction de vos défauts en détail : formez vos résolutions devant Dieu, & demandez-lui qu'il vous anime, pour vous faire accomplir ce qu'il vous donne le courage de lui promettre. Quand vous appercevrez que votre esprit s'égarera pendant cet exercice, ramenez-le doucement, sans vous inquiéter, &

ſans vous décourager jamais de l'importunité de ces diſtractions qui ſont opiniâtres. Tandis qu'elles ſeront involontaires, elles ne pourront vous nuire : Au contraire, elles vous ſerviront plus qu'une priére accompagnée d'une conſolation & d'une ferveur toutes ſenſibles : car elles vous humilieront, vous mortifieront, & vous accoutumeront à chercher Dieu purement pour lui-même, ſans mélange d'aucun plaiſir. Pourvû que vous ſoyez fidéle à vous dérober des tems réglés ſoir & matin, pour pratiquer ces choſes ; vous verrez qu'elles vous ſerviront de contrepoiſon contre les dangers qui vous environnent. Je dis, le ſoir & le matin ; parce qu'il faut renouveller de tems en tems la nourriture de l'ame ; auſſi bien que celle du corps, pour empêcher qu'elle ne tombe en défaillance, en s'épuiſant dans le commerce des créatures. Mais il faut être ferme contre ſoi & contre les autres, pour réſerver toujours ce tems. Il ne faut jamais ſe laiſſer entraîner aux occupations extérieures, quelque bonnes

qu'elles soient, jusqu'à perdre le tems de se nourrir.

La seconde précaution que je crois nécessaire, est de prendre, suivant qu'on est libre, & qu'on sent son besoin, certains jours pour se retirer entiérement & pour se recueillir. C'est-là qu'on guérit secrettement aux pieds de JESUS-CHRIST, toutes les plaies de son cœur, & qu'on efface toutes les impressions malignes du monde. Cela sert même à la santé : car pourvû qu'on sache user simplement de ces courtes retraites, elles ne reposent pas moins le corps que l'esprit.

Troisiémement, je suppose que vous vous bornez aux divertissemens convenables à la profession de piété que vous faites, & au bon exemple que le monde même attend de vous. Car le monde, tout monde qu'il est, veut que ceux qui le méprisent, ne se démentent en rien dans le mépris qu'ils ont pour lui, & il ne peut s'empêcher d'estimer ceux, par qui il se voit méprisé de bonne foi. Vous comprenez bien, M. que les vrais Chrétiens doivent se réjouir de ce que le monde est un cen-

seur si rigoureux ; car ils doivent se réjouir d'être par-là dans une nécessité plus pressante de ne rien faire qui ne soit édifiant.

Enfin, je crois que vous ne devez entrer dans les divertissemens de la Cour, que par complaisance, & qu'autant qu'on le désire. Ainsi, toutes les fois que vous n'êtes ni appellée ni désirée il ne faut jamais paroître, ni chercher à vous attirer indirectement une invitation. Par-là, vous donnerez à vos affaires domestiques & aux exercices de piété, tout ce que vous serez libre de leur donner. Le public, ou du moins les gens raisonnables & sans fiel contre la vertu, seront également édifiés & de vous voir si discréte pour tendre à la retraite, quand vous êtes libre, & sociable pour entrer avec condescendance dans les divertissemens permis, quand vous y serez appellée.

Je suis persuadé qu'en vous attachant à ces régles, qui sont simples, vous attirerez sur vous une abondante bénédiction. Dieu, qui vous ménera comme par la main dans ces divertisse-

mens, vous y ſoutiendra. Il s'y fera ſentir à vous. La joie de ſa préſence vous ſera plus douce que tous les plaiſirs qui vous ſeront offerts. Vous y ſerez modérée, diſcréte & recueillie, ſans contrainte, ſans affectation, ſans ſéchereſſe incommode aux autres. Vous ſerez, ſuivant la parole de ſaint Paul, au milieu de ces choſes comme n'y étant pas; & y montrant néanmoins une humeur gaie & complaiſante, vous ſerez toute à tous.

Si vous appercevez que l'ennui vous abat, ou que la joie vous évapore, vous reviendrez doucement & ſans vous troubler dans le ſein du Pere céleſte, qui vous tend ſans ceſſe les bras. Vous attendrez de lui la joie & la liberté d'eſprit dans la triſteſſe; la modération & le recueillement dans la joie, & vous verrez qu'il ne vous laiſſera manquer de rien. Un regard de confiance, un ſimple retour de votre cœur ſur lui, vous renouvellera; &, quoique vous ſentiez ſouvent votre ame engourdie & découragée, dans chaque moment où Dieu vous appliquera à faire quelque choſe, il vous donnera la facilité & le

courage selon votre besoin. Voilà le pain quotidien que nous demandons à toute heure, & qui ne nous manquera jamais ; car notre Pere, bien loin de nous abandonner, ne cherche qu'à trouver nos cœurs ouverts, pour y verser des torrens de grace.

XLVI.

Avis à une personne engagée à la Cour.

LEs chaînes d'or ne sont pas moins chaînes que les chaînes de fer : on est exposé à l'envie & l'on est digne de compassion. Votre captivité n'est en rien préférable à celle d'une personne qu'on tiendroit injustement en prison. La seule chose qui doit vous donner une solide consolation, c'est que Dieu vous ôte votre liberté : & c'est cette consolation même qui soutiendroit dans la prison la personne innocente dont je viens de parler. Ainsi, vous n'avez rien au-dessus d'elle qu'un fantôme de

gloire, qui ne vous donnant aucun avantage effectif, vous met en danger d'être ébloui & trompé.

Mais, cette consolation de vous trouver par un ordre de Providence dans la situation où vous êtes, est une consolation inépuisable. Avec elle, rien ne peut jamais vous manquer; par elle, les chaînes de fer se changent, je ne dis pas en chaînes d'or, car nous avons vû combien les chaînes d'or sont méprisables; mais en bonheur & en liberté. A quoi nous sert cette liberté naturelle, dont nous sommes jaloux? A suivre nos inclinations mal réglées, même dans les choses innocentes; à flater notre orgueil, qui s'enyvre d'indépendance; à faire notre propre volonté, ce qui est le plus mauvais usage que nous puissions faire de nous-mêmes.

Heureux donc ceux que Dieu arrache à leur propre volonté, pour les attacher à la sienne! Autant que ceux qui s'enchaînent eux-mêmes par leurs passions, sont misérables, autant ceux que Dieu prend plaisir à enchaîner de ses propres mains, sont-ils heureux &

libres. Dans cette captivité apparente, ils ne ſont plus ce qu'ils voudroient : tant mieux ; ils ſont depuis le matin juſqu'au ſoir contre leur goût, ce que Dieu veut qu'ils faſſent : il les tient comme pieds & mains liés dans les liens de ſa volonté : il ne les laiſſe jamais un ſeul moment à eux-mêmes : il eſt jaloux de ce *moi* tyrannique, qui veut tout pour lui-même : il méne ſans relâche de ſujettion en ſujettion, d'importunité en importunité, & vous fait accomplir ſes plus grands deſſeins par des états d'ennuis, de converſations puériles, & d'inutilité dont on eſt honteux. Il preſſe l'ame fidéle, & ne la laiſſe plus reſpirer : à peine un importun s'en va, que Dieu en envoie un autre pour avancer ſon œuvre. On voudroit être libre pour penſer à Dieu ; mais on s'unit bien mieux à lui en ſa volonté crucifiante, qu'en ſe conſolant par des penſées douces & affectueuſes de ſes bontés. On voudroit être à ſoi, pour être plus à Dieu ; on ne ſonge pas que rien n'eſt moins propre pour être à Dieu, que de vouloir encore être à ſoi. Ce *moi*, dans lequel on veut ren-

trer pour s'unir à Dieu, eſt mille fois plus loin de lui, que la bagatelle la plus ridicule; car il y à dans ce *moi* un venin ſubtil, qui n'eſt point dans les amuſemens de l'enfance.

Il eſt vrai que l'on doit profiter de tous les momens qui ſont libres, pour ſe dégager: il faut même, par préférence à tout le reſte, ſe réſerver des heures pour ſe délaſſer l'eſprit & le corps dans un état de recueillement: mais pour le reſte de la journée, que le torrent emporte malgré nous, il faut ſe laiſſer entraîner ſans aucun regret. Vous trouverez Dieu dans cet entraînement: & vous le trouverez d'une maniére d'autant plus pure, que vous n'aurez pas choiſi cette maniére de le chercher.

La peine qu'on ſouffre dans cet état de ſujettion, eſt une laſſitude de la nature, qui voudroit ſe conſoler; & non un attrait de l'Eſprit de Dieu. On croit regréter Dieu, & c'eſt ſoi-même qu'on regréte; car ce que l'on trouve de plus pénible dans cet état gênant & agité, c'eſt qu'on ne peut jamais être libre avec ſoi-même; c'eſt le goût de *moi*,

qui nous reſte, & qui demanderoit un état plus calme, pour jouir à notre mode de notre eſprit, de nos ſentimens, & de toutes nos bonnes qualités dans la ſociété de certaines perſonnes délicates, qui ſeroient propres à nous faire ſentir tout ce que le *moi* a de flateur; ou bien on voudroit jouir en ſilence, de Dieu & des douceurs de la piété, au lieu que Dieu veut jouir de nous & nous rompre, pour nous accommoder à toutes ſes volontés.

Il méne les autres par l'amertume des privations; pour vous, il vous conduit par l'accablement des jouiſſances des vaines proſpérités : il rend votre état dur & pénible, à force d'y mettre ce que les aveugles croient, qui fait la parfaite douceur de la vie. Ainſi, il fait deux choſes ſalutaires en vous : il vous inſtruit par expérience, & vous fait mourir par les choſes, qui entretiennent la vie corrompue & maligne du reſte des hommes. Vous êtes comme ce Roi, qui ne pouvoit rien toucher qui ne ſe convertît en or ſous ſa main; tant de richeſſes le rendoient malheureux : pour vous vous ſerez heu-

reux

reux en laissant faire Dieu, & en ne voulant le trouver, que dans les choses où il veut être pour vous.

En pensant à la misére de votre état, à la servitude dont vous gémissez, les paroles de JESUS-CHRIST à S. Pierre, me sont revenues dans l'esprit : (*a*) *Autrefois tu marchois comme tu voulois ; mais quand tu seras dans un âge plus avancé, un autre, plus fort que toi, te ménera où tu ne voudras pas aller.* Laissez-vous aller & mener, n'hésitez pas dans la voie : vous irez, comme S. Pierre, où la nature jalouse de la vie & de la liberté ne veut point aller : vous irez à l'amour de Dieu, au parfait renoncement, à la mort totale de votre propre volonté en accomplissant celle de Dieu qui vous méne selon son bon plaisir.

Il ne faut pas attendre la liberté & la retraite pour se détacher de tout, & pour vaincre le vieil-homme : la vûe d'une situation libre n'est qu'une belle idée : peut-être n'y parviendrons-nous jamais. Il faut se tenir prêt

(*a*) Jean 21. v. 18.

à mourir dans la servitude de notre état. Si la Providence prévient nos projets de retraite, nous ne sommes point à nous, & Dieu ne nous demandera que ce qui dépend de nous. Les Israëlites dans Babylone, soupiroient après Jérusalem; mais combien y en eut-il qui ne revirent jamais Jérusalem, & qui finirent leur vie à Babylone? Quelle illusion, s'ils eussent toujours différé jusqu'à ce tems de leur retour dans leur patrie, à servir fidélement le vrai Dieu, & à se perfectionner! Peut-être serons-nous comme ces Israëlites.

XLVII.

Des croix qu'il y a dans l'état de prospérité, de faveur, & de grandeur.

DIeu est ingénieux à nous faire des croix. Il en fait de fer & de plomb, qui sont accablantes par elles-mêmes: il en fait faire de paille, qui

femblent ne pefer rien, & qui ne font pas moins difficiles à porter : il en fait d'or & de pierreries, qui éblouiffent les fpectateurs, qui excitent l'envie du public ; mais qui ne crucifient pas moins que les croix les plus méprifées. Il en fait de toutes les chofes qu'on aime le plus & les tourne en amertume. La faveur attire la gêne & l'importunité : elle donne ce qu'on ne voudroit point, elle ôte ce qu'on voudroit.

Un pauvre qui manque de pain, a une croix de plomb dans fon extrême pauvreté. Dieu fait affaifonner les plus grandes profpérités de miféres femblables. On eft dans cette profpérité, affamé de liberté & de confolation, comme ce pauvre l'eft de pain : du moins il peut dans fon malheur heurter à toutes les portes, & exciter la compaffion de tous les paffans ; mais les gens en faveur font des pauvres honteux ; ils n'ofent faire pitié, ni chercher quelque foulagement. Il plaît fouvent à Dieu de joindre l'infirmité corporelle à cette fervitude de l'efprit dans l'état de grandeur. Rien n'eft

plus utile que ces deux croix jointes ensemble : elles crucifient l'homme depuis la tête jusqu'aux pieds : on sent son impuissance & l'inutilité de tout ce qu'on posséde. Le monde ne voit point votre croix ; car il ne regarde qu'un peu d'assujettissement adouci par l'autorité, & qu'une légére indisposition, qu'il peut soupçonner de délicatesse : en même tems vous ne voyez dans votre état que l'amertume, la sécheresse, l'ennui, la captivité, le découragement, la douleur, l'impatience. Tout ce qui éblouit de loin les spectateurs, disparoît aux yeux de la personne qui posséde, & Dieu la crucifie réellement pendant que tout le monde envie son bonheur.

Ainsi la Providence sait nous mettre à toutes sortes d'épreuves dans tous les états. Sans décheoir de cette grandeur & sans calamités, on peut avaler le calice d'amertume : on l'avale jusqu'à la lie la plus amére dans les coupes d'or qui sont servies à la table des Rois. Dieu prend plaisir à confondre ainsi la puissance humaine, qui n'est qu'une impuissance déguisée. Heureux

qui voit ces choses par les yeux illuminés du cœur, dont parle S. Paul! La faveur, vous le voyez & vous le sentez, ne donne aucune véritable consolation ; elle ne peut rien contre les maux ordinaires de la nature ; elle en ajoûte beaucoup de nouveaux, & de très-cuisans, à ceux de la nature même, déja assez misérable. Les importunités de la faveur sont plus douloureuses qu'un rhumatisme, ou qu'une migraine : Mais la Religion met à profit toutes les charges de la grandeur ; elle ne la prend que comme un esclavage ; & c'est dans l'amour de cet esclavage, qu'elle trouve une liberté d'autant plus véritable, qu'elle est plus inconnue aux hommes.

Il ne faut trouver dans la prospérité, rien de bon que ce que le monde n'y peut connoître, je veux dire, la croix. L'état de faveur n'épargne aucune des peines de la nature ; elle en ajoûte de grandes, & elle fait encore qu'on ne peut prendre les soulagemens qu'on prendroit, si on étoit dans la disgrace. Au moins dans une disgrace, pendant la maladie, on verroit qui on

voudroit, on n'entendroit aucun bruit: mais dans la haute faveur, il faut que la croix soit compléte : il faut vivre pour autrui, quand on auroit besoin d'être tout à soi : il faut n'avoir aucun besoin, ne rien sentir, ne rien vouloir, n'être incommodé de rien, & être poussé à bout par les rigueurs d'une trop bonne fortune. C'est que Dieu veut rendre ridicule & affreux, ce que le monde admire le plus. C'est qu'il traite sans pitié ceux qu'il éléve sans mesure, pour les faire servir d'exemple. C'est qu'il veut rendre la croix compléte, en la plaçant dans la plus éclatante faveur, pour deshonorer la faveur mondaine. Encore une fois heureux sont ceux qui dans cet état considérent la main de Dieu, qui les crucifie par miséricorde! Qu'il est beau de faire son Purgatoire, dans le lieu où les autres cherchent leur Paradis, sans en pouvoir espérer d'autre après cette vie si courte & si misérable.

Dans cet état, il n'y a presque rien à faire; Dieu n'a pas besoin que nous lui disions beaucoup de paroles, ni que nous formions beaucoup de pen-

sées : il voit notre cœur, & cela lui suffit : il voit bien notre souffrance & notre soumission. On n'a que faire de dire de moment en moment à une personne qu'on aime : Je vous aime de tout mon cœur ; il arrive même souvent qu'on est long-tems sans penser qu'on l'aime, & on ne l'aime pas moins dans ce tems-là que dans ceux où on lui fait les plus tendres protestations. Le vrai amour repose dans le fond du cœur: il est simple, paisible & silencieux : souvent on s'étourdit soi-même, en multipliant les discours & les réflexions. Cet amour sensible n'est que dans une imagination échauffée.

Il n'y a donc dans la souffrance qu'à souffrir & à se taire devant Dieu : (*a*) *Je me suis tû*, dit David, *parce que c'est vous qui l'avez fait.* C'est Dieu qui envoie les vapeurs, les fluxions, les tournemens de tête, les défaillances, les épuisemens, les importunités, les sujettions. C'est lui qui envoie la grandeur même avec tous ses supplices & tout son maudit attirail : c'est lui qui fait naître au-dedans la sécheresse,

(*a*) Ps. 38. v. 2.

l'impatience, le découragement, pour nous humilier par la tentation, & pour nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes. C'est lui qui fait tout ; il n'y a qu'à le voir, & qu'à l'adorer en tout.

Il ne faut point s'inquiéter pour se procurer une présence artificielle de Dieu & de ces vérités : il suffit de demeurer simplement dans cette disposition de cœur, de vouloir être crucifié ; tout au plus, une vûe simple & sans effort, qu'on renouvellera toutes les fois qu'on en sera averti intérieurement par un certain souvenir, qui est une espéce de réveil du cœur.

Ainsi, les peines de la faveur, les douleurs de la maladie, & les imperfections mêmes du dedans, pourvû qu'elles soient portées paisiblement & avec petitesse, sont le contrepoison d'un état qui est par lui-même si dangereux. Dans la prospérité apparente il n'y a rien de bon que la croix cachée. O croix, ô bonne croix ! je t'embrasse : j'adore en toi JESUS mourant, avec qui il faut que je meure.

XLVIII.

De l'emploi du tems.

JE comprens que ce que vous désirez de moi, n'est pas seulement d'établir de grands principes pour prouver la nécessité de bien employer le tems : il y a long-tems que la grace vous en a persuadé. On est heureux, quand on trouve des ames avec qui il y a, pour ainsi dire, plus de la moitié du chemin de fait : mais que cette parole ne paroisse pas vous flatter ; il en reste encore beaucoup à faire, & il y a bien loin depuis la persuasion de l'esprit, & même la bonne disposition du cœur, jusqu'à une pratique exacte & fidéle.

Rien n'a été plus ordinaire dans tous les tems, & rien ne l'est plus encore aujourd'hui, que de rencontrer des ames parfaites & saintes en spéculation. (a) *Vous les connoîtrez par leurs œuvres &*

(a) Matth. 7. v. 16.

par leur conduite, dit le Sauveur du monde. Et c'eſt la ſeule régle qui ne trompe point, pourvû qu'elle ſoit bien développée : c'eſt par-là que nous devons juger de nous-mêmes.

Il y a pluſieurs tems à diſtinguer dans votre vie ; mais la maxime qui ſe doit répandre univerſellement ſur tous les tems, c'eſt qu'il ne doit point y en avoir d'inutiles ; qu'ils entrent tous dans l'ordre & dans l'enchaînement de notre ſalut ; qu'ils ſont tous chargés de pluſieurs devoirs que Dieu y a attachés de ſa propre main, & dont il nous doit demander compte : car depuis les premiers inſtans de notre être, juſqu'au dernier moment de notre vie, Dieu n'a point prétendu nous laiſſer de tems vuide, & qu'on puiſſe dire qu'il ait abandonné à notre diſcrétion, ni pour le perdre. L'importance eſt, de connoître ce qu'il déſire que nous en faſſions. On y parvient, non par une ardeur empreſſée & inquiéte, qui ſeroit plutôt capable de tout brouiller, que de nous éclairer ſur nos devoirs ; mais par une ſoumiſſion ſincére à ceux qui nous tiennent la place de Dieu :

en second lieu, par un cœur pur & droit, qui cherche Dieu dans la simplicité, & qui combat sincérement toutes les duplicités & les fausses adresses de l'amour propre, à mesure qu'il les découvre; car on ne perd pas seulement le tems en ne faisant rien, ou en faisant le mal; mais on le perd aussi en faisant autre chose que ce que l'on devroit, quoique ce que l'on fait soit bon. Nous sommes étrangement ingénieux à nous chercher nous-mêmes perpétuellement; & ce que les ames mondaines font grossiérement & sans se cacher, les personnes qui ont le désir d'être à Dieu, le font souvent plus finement, à la faveur de quelque prétexte, qui leur servant de voile, les empêche de voir la difformité de leur conduite.

Un moyen général pour bien employer le tems, c'est de s'accoutumer à vivre dans une dépendance continuelle de l'Esprit de Dieu, recevant de moment en moment ce qu'il lui plaît de nous donner; le consultant dans les doutes, où il faut prendre notre parti sur le champ; recourant à

lui dans les affoibliſſemens où la vertu tombe comme en défaillance ; l'invoquant & s'élevant vers lui, lorſque le cœur entraîné par les objets ſenſibles, ſe voit conduit imperceptiblement hors de ſa route, ſe ſurprend dans l'oubli & dans l'éloignement de Dieu.

Heureuſe l'ame, qui par un renoncement ſincére à elle-même, ſe tient ſans ceſſe entre les mains de ſon Créateur, prête à faire tout ce qu'il voudra, & qui ne ſe laſſe point de lui dire cent fois le jour : (*a*) *Seigneur, que voulez-vous que je faſſe ? Enſeignez-moi à faire votre ſainte volonté, parce que vous êtes mon Dieu.* Vous montrerez que vous êtes mon Dieu, en m'enſeignant ; & moi, que je ſuis votre créature, en vous obéiſſant. En quelles mains, grand Dieu, ſerois-je mieux que dans les vôtres ? Hors de-là, mon ame eſt toujours expoſée aux attaques de ſes ennemis, & mon ſalut toujours en danger : je ne ſuis qu'ignorance & que foibleſſe ; & je tiendrois ma perte aſſurée, ſi vous me laiſſiez à ma propre conduite, diſpoſant à mon gré

(*a*) Act. 9. v. 6. Pſ. 142. v. 10.

des tems précieux que vous me donnez pour me sanctifier, & marchant aveuglément dans les voies de mon propre cœur. En cet état, que pourrois-je faire à toute heure qu'un mauvais choix? Et que serois-je capable d'opérer en moi, qu'un ouvrage d'amour propre, de péché, & de damnation? Envoyez donc, Seigneur, votre lumiére pour guider mes pas: distribuez-moi vos graces en toutes occasions selon mes besoins, comme l'on distribue la nourriture aux enfans, selon leur âge & selon leur foiblesse; apprenez-moi par un saint usage du tems présent que vous me donnez, à réparer le passé, & à ne compter jamais follement sur l'avenir.

Le tems des affaires & des occupations extérieures n'a besoin pour être bien employé, que d'une simple attention aux ordres de la divine Providence. Comme c'est elle qui nous les prépare & qui nous les présente, nous n'avons qu'à la suivre avec docilité, & soumettre entiérement à Dieu notre humeur, notre volonté propre, notre délicatesse, notre inquiétude, les retours sur nous-mêmes, ou bien l'épan-

chement, la précipitation, la vaine joie, & les autres passions qui viennent à la traverse, selon que les choses que nous avons à traiter nous sont agréables ou incommodes. Il faut bien prendre garde à ne se pas laisser accabler par ce qui vient du dehors, & à ne se pas noyer dans la multitude des occupations extérieures, quelles qu'elles puissent être.

Nous devons tâcher de commencer toutes nos entreprises dans la vûe de la pure gloire de Dieu, les continuer sans dissipation, & les finir sans empressement & sans impatience.

Le tems des entretiens & des divertissemens, est le plus dangereux pour nous, & peut-être le plus utile pour les autres: on y doit être sur ses gardes, c'est-à-dire, plus fidéle en la présence de Dieu. La pratique de la vigilance chrétienne tant recommandée par Notre-Seigneur, les aspirations & les élévations d'esprit & de cœur vers Dieu, non-seulement habituelles, mais actuelles, autant qu'il est possible, par les vûes simples que la foi donne, la dépendance douce & paisible que l'a-

me garde envers la grace, qu'elle reconnoît pour le ſeul principe de ſa ſureté & de ſa force ; tout cela doit être mis alors en uſage, pour ſe préſerver du poiſon ſubtil qui eſt ſouvent caché ſous les entretiens & les plaiſirs, & pour ſavoir placer avec ſageſſe ce qui peut inſtruire & édifier les autres. Cela eſt néceſſaire, ſur-tout pour ceux qui ont entre les mains un grand pouvoir, & dont les paroles peuvent faire ou tant de bien, ou tant de mal.

Les tems libres ſont ordinairement les plus doux, & plus utiles pour nous-mêmes ; nous ne pouvons guère en faire un meilleur emploi, que de les conſacrer à réparer nos forces, (je dis même nos forces corporelles) dans un commerce plus ſecret & plus intime avec Dieu. La priére eſt ſi néceſſaire, & eſt la ſource de tant de biens, que l'ame qui a trouvé ce tréſor, ne peut s'empêcher d'y revenir, dès qu'elle eſt laiſſée à elle-même.

Il y auroit d'autres choſes à vous dire ſur ces trois ſortes de tems ; peut-être pourrois-je en dire quelque choſe, ſi les vûes qui me frappent préſentement

ne se perdent pas : en tout cas, c'est une fort petite perte ; Dieu donne d'autres vûes, quand il lui plaît : s'il n'en donne pas, c'est une marque qu'elles ne sont pas nécessaires ; & dès qu'elles ne sont pas nécessaires pour notre bien, nous devons être bien-aises qu'elles soient perdues.

XLIX.

Du ménagement du tems.

JE crois que vous avez deux choses à faire : la premiére consiste dans le soin que vous devez prendre de dérober au monde un peu de tems pour vos lectures, & pour vos priéres. Il me semble que je vois tous vos embarras, tant je me les représente fortement : mais après tout, il faut que les affaires viennent chacune en leur rang, & que celle du salut soit comptée pour la premiére. Que diriez-vous d'une personne qui ne trouveroit point de tems pour manger & pour dormir ? Le tems em-

ployé aux néceſſités de la vie, lui diriez-vous, eſt le tems le mieux employé pour vos affaires mêmes : ſi votre ſanté ſuccombe, comment agirez-vous ? A quoi ſervira votre travail, ſi la vie vous manque pour en cueillir le fruit ?

Je vous dis de même, ſi vous laiſſez votre ame s'épuiſer & tomber en défaillance faute de nourriture, à quoi aboutiront, non-ſeulement les converſations, mais encore les affaires qui paroiſſent les plus ſolides, les plus indiſpenſables, & les plus preſſées ? (*a*) *Marthe, Marthe, pourquoi vous troublez-vous, & vous empreſſez-vous? Marie*, que vous voyez recueillie & immobile *a choiſi la meilleure part, qui ne lui ſera jamais ôtée.*

Je ne vous dis pas tout ceci, pour vous jetter dans les ſcrupules ſur les occupations néceſſaires : mais ſoyez perſuadée qu'elles n'iront jamais, juſqu'à ne vous laiſſer point le tems de manger le pain quotidien pour votre nourriture. Car Dieu eſt trop bon, & il vous a trop fait ſentir ſa miſéricorde, pour vous ôter les moyens de le prier, & de

(*a*) Luc 10. v. 41. 42.

vous ſoutenir dans les ſentimens qu'il vous inſpire. Songez donc à ſauver les matins & les ſoirs quelques heures : en faiſant ſemblant de s'éveiller plus tard, & le ſoir d'avoir quelques lettres à écrire, on ſe débarraſſe, & les affaires véritables n'en vont pas plus mal.

Il faut auſſi mettre à profit tous les momens : quand on attend quelqu'un, quand on va d'un lieu à un autre, quand on eſt avec des gens qui parlent volontiers, & qu'on n'a qu'à les laiſſer parler, on éléve un inſtant ſon cœur à Dieu, on ſe renouvelle pour la ſuite de ſes occupations. Moins on a de tems, plus il importe de le ménager : ſi on attend d'avoir à ſoi des heures réglées & commodes pour les remplir des choſes ſolides, on court riſque d'attendre long-tems, ſur-tout dans le genre de vie où vous êtes : mais il faut prendre tous les momens interrompus. Il n'en eſt pas de la piété comme des affaires temporelles : les affaires demandent des tems libres & réglés pour une application ſuivie & longue ; mais la piété n'a pas beſoin de ces applications ſi longues, ſi fortes, & ſi ſuivies : en

un moment, on peut rappeller la présence de Dieu, l'aimer, l'adorer, lui offrir ce que l'on fait ou ce que l'on souffre, & calmer devant lui toutes les agitations de son cœur. Prenez donc le matin une demi-heure, & autant l'après midi, pour réparer les bréches que le monde fait : & dans le cours de la journée, servez-vous de certaines pensées qui vous touchent le plus, pour vous renouveller en la présence de Dieu.

L'autre chose que vous avez à faire par rapport à vous, c'est de ne vous pas décourager, ni par l'expérience de votre foiblesse, ni par le dégoût de la vie agitée que vous menez. C'est une miséricorde de Dieu qui vous fait gémir de cette agitation : & le gémissement est le contrepoison, qui empêche votre cœur d'être corrompu par la dissipation : c'est pourquoi, je serois bien fâché que cette vie cessât de vous déplaire : vos gémissemens & votre dégoût me donnent une vraie joie. Dieu vous fera mourir à vous-même par le dégoût du monde, comme il fait mourir à elles-mêmes d'autres personnes par la

solitude, & par la privation de tout ce que le monde peut donner. Il n'est question que d'être fidéle, patient, & paisible dans la croix de l'état présent, qu'on n'a point choisi, & que Dieu a donné selon ses desseins.

L. *Du Mariage.*

LE Mariage a été institué dès l'origine du genre humain avant sa corruption, & dans la parfaite innocence du Paradis terrestre. Il nous représente l'union sacrée du Fils de Dieu avec l'Eglise son Epouse. JESUS-CHRIST a voulu le sanctifier par sa présence aux Noces de Cana, où il fit son premier miracle. Il a voulu répandre par ce Sacrement, une bénédiction abondante sur la source de notre naissance, afin que ceux qui s'unissent dans cet état ne songent qu'à avoir des enfans, & moins à en avoir qu'à en donner à Dieu, qui ressemblent à leur Pere céleste. Le lien du Mariage rend les deux personnes inséparables, & la

mort ſeule peut rompre ce lien. L'Eſprit de Dieu l'a réglé ainſi pour le bien des hommes, afin de réprimer l'inconſtance & la confuſion qui troubleroient l'ordre des familles, & la ſtabilité nécèſſaire pour l'éducation des enfans. Ce joug perpétuel eſt difficile à ſupporter pour la plûpart des hommes légers, inquiets & remplis de défauts. Chacune des deux perſonnes a ſes imperfections; les naturels ſont oppoſés; les humeurs ſont ſouvent preſque incompatibles; à la longue, la complaiſance s'uſe; on ſe laſſe les uns des autres dans cette néceſſité d'être preſque toujours enſemble, & d'agir en toutes choſes de concert. Il faut une grande grace & une grande fidélité à la grace reçûe, pour porter patiemment ce joug. Quiconque l'acceptera par l'eſpérance de s'y contenter groſſiérement, y ſera bientôt mécompté. Il ſera malheureux & rendra ſa Compagne malheureuſe. C'eſt un état de tribulation & d'aſſujettiſſement très-pénible, auquel il faut ſe préparer en eſprit de pénitence, quand on s'y croit appellé de Dieu. La grace du

Sacrement adoucit ce joug, & donne la force de le porter ſans impatience. C'eſt par cette grace, que les deux perſonnes ſe ſupportent & s'entr'aident avec amour.

Vous, Epoux, aimez votre Epouſe, comme JESUS-CHRIST a aimé ſon Egliſe, qu'il a lavée de ſon ſang, & qui eſt l'objet de ſes complaiſances. Chériſſez votre Epouſe comme un autre vous-même, puiſque par le Mariage les deux perſonnes n'en font plus qu'une. Epargnez-la, ménagez-la; conduiſez-la avec douceur & tendreſſe, par perſuaſion, vous ſouvenant de l'infirmité de ſon ſexe, ſuivant l'inſtruction de l'Apôtre. Communiquez-lui vos affaires avec confiance, puiſque les vôtres deviennent les ſiennes dans cette intime ſociété. Accoutumez-la à l'application au travail domeſtique, au détail du ménage, afin qu'elle ſoit en état d'élever des enfans avec autorité & prudence dans la crainte de Dieu.

Et vous, Epouſe, aimez & honorez votre Epoux, comme l'Egliſe aime & honore JESUS-CHRIST ſon

Epoux. Regardez JESUS-CHRIST même en lui. Obéïssez-lui selon Dieu, comme à votre chef, comme à celui qui vous représente Dieu sur la terre. Tâchez de mériter sa confiance par votre douceur, par votre complaisance, par votre modestie, par votre soin pour le soulager. Soyez-vous inviolablement fidéles l'un à l'autre. Ne vous contentez pas de fuir avec horreur tout ce qui ressentiroit l'infidélité ; mais évitez avec précaution jusqu'aux plus légers ombrages ; qui pourroient altérer la confiance dans cette sainte union. Montrez-vous l'un à l'autre une simplicité & une modestie, qui vous ôtent réciproquement toute défiance. Que votre état vous force à tenir plus facilement la chair soumise à l'esprit, & non à lui permettre une dangereuse licence.

Puisque les enfans sont les fruits de la bénédiction du Mariage, je prie Dieu qu'il vous en donne qui soient des Saints, & qui servent un jour à vous consoler dans votre vieillesse.

L I.

De la Mort.

ON ne peut trop déplorer l'aveuglement des hommes, de ne vouloir pas penser à la mort, & de se détourner d'une chose inévitable, que l'on peut rendre heureuse en y pensant souvent. La mort ne trouble que les personnes charnelles: (*a*) *Le parfait amour chasse la crainte.* Ce n'est pas par se croire juste, qu'on cesse de craindre ; c'est par aimer simplement, & s'abandonner sans retour sur soi, à celui qu'on aime. Voilà ce qui rend la mort douce & précieuse. Quand on est mort à soi-même, la mort du corps n'est plus que la consommation de l'œuvre de la grace.

On évite la pensée de la mort pour ne se pas attrister : elle ne sera triste que pour ceux qui n'y auront pas pensé.

(*a*) Jean 4. v. 18.

Elle

Elle arrivera enfin cette mort, & éclairera celui qui n'aura pas voulu être éclairé pendant ſa vie. On aura à la mort une lumiére très-diſtincte de tout ce que nous aurons fait & de tout ce que nous aurons dû faire : nous verrons clairement l'uſage que nous aurions dû faire des graces reçues, des talens, des biens, de la ſanté, du tems, & de tous les événemens de notre vie.

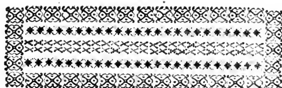
La penſée de la mort eſt la meilleure régle, que nous puiſſions prendre pour toutes nos actions & nos projets. Il la faut déſirer ; mais il la faut auſſi attendre avec la même ſoumiſſion, que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans tout le reſte. On doit la déſirer, puiſqu'elle eſt la conſommation de notre pénitence, & le commencement de notre éternelle union à Dieu.

Il ne faut point dire que l'on veut vivre pour faire pénitence ; puiſque la mort eſt la meilleure que nous puiſſions faire. Nos péchés ſeront purgés plus purement, & expiés plus efficacement par notre mort, que par toutes nos pénitences. Elle ſera auſſi douce pour les gens de bien, qu'elle ſera amére pour

les méchans. Nous la demandons tous les jours dans le *Pater*; il faut que tous demandent que *le Royaume de Dieu leur arrive* : il faut donc la désirer puisque la priére n'est que le désir du cœur, & que ce Royaume ne peut venir pour nous que par notre mort. S. Paul recommande aux Chrétiens de (*a*) *se consoler ensemble* dans la pensée de la mort.

(*a*) 1. Theff. 6. v. 17.





ENTRETIENS AFFECTIFS Pour de ſaints tems de l'année.

I.

Durant l'Avent.



'Eſt maintenant, ô mon Dieu, que je veux me recueillir, pour adorer en ſilence les myſtéres de votre Fils, & pour attendre qu'il naiſſe au fond de mon cœur. Venez, Seigneur JESUS. Venez, Eſprit de vérité & d'amour, qui le formâtes dans le ſein de la Sainte Vierge.

Je vous attens, divin JESUS, comme les Prophétes & les Patriarches vous ont attendu. Que volontiers je diſe avec eux : (*a*) *O Cieux*,

(*a*) Iſ. 1. v. 5.

répandez votre rôsée, & que les nuées fassent descendre le Juste : que la terre s'entr'ouvre, & qu'elle germe son Sauveur, Vous êtes déja venu une fois. Les anciens justes ont vû le Désiré des nations ; mais les vôtres ne vous ont point connu. (*a*) *La lumiére a lui au milieu des ténébres, & les ténébres ne l'ont point comprise.* Que tardez-vous ? Revenez, Seigneur, revenez frapper la terre ingrate, & juger les hommes aveugles. O Roi, dont les Princes de la terre ne sont qu'une foible image, *que votre regne arrive* ! Quand viendra-t-il d'en-haut sur nous, ce régne de justice, de paix & de vérité ? Votre Pere vous a donné toutes les nations ; il vous a donné toute puissance & dans le ciel & sur la terre ; & cependant, vous êtes méconnu, méprisé, offensé, trahi ! Quand viendra donc le jugement de ce monde endurci, & le jour de votre triomphe ? Levez-vous, levez-vous ô Dieu ; jugez votre propre cause, brisez l'impie du souffle de vos lévres, délivrez vos enfans, justifiez-

(*a*) Jean. v. 5.

vous en ce grand jour à la face de toutes les nations ; c'est votre gloire, & non la nôtre que nous cherchons.

Mon Dieu, je vous aime pour vous, & non pour moi. Je souffre, je séche de tristesse, voyant prévaloir l'iniquité sur la terre, & votre Evangile foulé aux pieds. Je souffre, me sentant malgré moi assujetti à la vanité. Jusques à quand, Seigneur, laisserez-vous votre héritage désolé ? Revenez donc, Seigneur JESUS ; rendez-nous la lumiére de votre visage. Je ne veux tenir à aucune des choses qui m'environnent ici-bas. Elles menacent toute ruine prochaine. Les voûtes immenses des Cieux s'écrouleront dans les abîmes ; cette terre couverte de péchés sera consumée, & renouvellée par le feu vengeur. Les astres tomberont, leur lumiére s'éteindra ; les élémens embrasés se confondront, la nature entiére sera bouleversée. A ce spectacle, que l'impie frémisse. Pour moi, je m'écrie avec amour & confiance : Frappez, Seigneur ; glorifiez-vous aux dépens de tout ce qui

blesse votre sainteté. Frappez sur moi ; ne m'épargnez point, pour me purifier & pour me rendre digne de vous. Hélas ! ce monde insensé n'est occupé que du moment présent qui échape. Tout ceci va périr, & on en veut jouir, comme s'il devoit être éternel. Le ciel & la terre passeront comme la fumée ; votre parole seule demeure éternellement. O vérité ! on ne vous connoît point. Le mensonge est adoré, & remplit tout le cœur de l'homme. Tout est faux, tout est trompeur. Tout ce qui se voit, tout ce qui se touche, tout ce qui est sensible, tout ce qui est mesuré par le tems, n'est rien. Faut-il que ce vain fantôme soit cru si solide, & que l'immuable vérité passe pour un songe ? Hélas, Seigneur ! pourquoi souffrez-vous cet enchantement ? La terre entiére est plongée dans le sommeil de la mort ; réveillez-là par votre lumiére. Pour moi, je ne veux que vous, je n'attens que vous. Je regarde la foudre prête à partir de votre main pour écraser les hommes superbes, & pour venger votre patience méprisée, & loin de crain-

dre la mort, je la regarde comme la délivrance de vos enfans. Oui, Seigneur, nous mourrons ; & le charme funeste se rompra tout à coup. Vous ne serez plus offensé ; je vous aimerai, je n'aimerai que vous, je ne m'aimerai plus moi-même. O que j'aime votre Avénement ! Déja, selon votre précepte, je léve les yeux & la tête pour aller au-devant de vous. Par le transport de mon amour, je m'élance au devant du Seigneur, comme le premier de vos Apôtres me l'a enseigné. Je suis foible, misérable, fragile, il est vrai : j'ai tout à craindre, si vous mè jugez dans la rigueur de votre justice, j'en conviens : Mais plus je suis fragile, plus je conclus que la vie est un danger, & que la mort est une grace.

O Seigneur ! Otez le péché, venez régner en moi ; arrachez-moi à moi-même, & je serai pleinement à vous. Hé, qu'ai-je à faire sur la terre ? Que puis-je désirer dans cette vallée de larmes, où le mal paroît au comble, & où le bien est imparfait ? Rien que votre volonté ne m'y peut rete-

nir ; je n'aime rien de tout ce que je vois ; je ne veux point m'aimer moi-même ; je ne veux aimer que votre Avénement.

II.

Pour le jour de S. Thomas.

O Mon Dieu ! Ouvrez-moi les yeux, élargiſſez mon cœur, pour me faire comprendre & ſentir les dons que vous avez mis dans cet Apôtre. Eſprit qui l'avez envoyé, qui l'avez conduit, qui l'avez rempli, rempliſſez-moi, inſpirez-moi, transformez-moi en une créature nouvelle. O Pere des lumiéres & des miſéricordes ! Vous faites des hommes, ce qu'il vous plaît. Ils ſemblent n'être plus hommes, dès que vous parlez. Quel eſt donc cet homme foible, timide, vil ſelon le monde, pauvre, groſſier, ignorant ? Où va-t-il ? Que prétend-il faire ? Changer la face des nations les plus éloignées, vaincre par la ſeule vérité

vérité les peuples jusqu'auxquels les Rois conquérans n'ont jamais pénétré par leurs armes ; découvrir un nouveau monde, pour y porter une nouvelle loi. Entreprendre de telles choses sur le monde, c'est être bien mort à sa propre sagesse, c'est être bien enivré de la folie de la Croix. C'est ainsi, Esprit destructeur, que vous anéantissez dans vos parfaits Enfans toute sagesse, tout esprit propre, toute régle humaine, tout moyen raisonnable. Vous appellez ce qui n'est pas, pour confondre ce qui est. Vous vous plaisez à choisir ce qui est le plus vil, pour faire aux yeux du monde surpris, ce qui est le plus grand & le plus impossible. Vous êtes jaloux de la gloire de votre ouvrage, & vous ne le voulez fonder que sur le néant. Vous creusez jusqu'au néant pour le fonder ; comme les hommes sages dans leurs bâtimens creusent jusqu'au rocher ferme. Creusez donc en moi, ô mon Dieu, jusqu'à l'anéantissement de tout moi-même. Esprit destructeur, renversez, mettez tout en desordre, n'épargnez aucun arrangement humain,

défaites tout, pour tout refaire. Que votre créature soit toute nouvelle, & qu'il ne reste aucune trace de l'ancien plan. Alors, ayant tout effacé, tout défiguré, tout réduit à un pur néant, je deviendrai en vous toutes choses, parce que je ne serai plus en moi rien de fixe. Je n'aurai aucune consistence, mais je prendrai dans votre main toutes les formes qui conviendront à vos desseins. C'est par l'anéantissement de mon être propre & borné, que j'entrerai dans votre immensité divine. O qui le comprendra ! O qui me donnera des ames qui ayent le goût de la destruction ! Si peu que l'on réserve, on demeure borné. Quelque bonne que paroisse la réserve, quand c'est à l'égard de Dieu qu'on la fait, c'est un larcin ; car tout lui est dû, puisque tout vient de lui. Plus les dons sont purs, plus il est jaloux de ne nous les point laisser posséder en propre. Il n'y a donc que l'entière destruction, qui nous rende ses vrais instrumens.

Faites de moi, Seigneur, comme de Thomas votre Apôtre. Il étoit de

ces hommes anéantis, dont il eſt dit, qu'ils étoient livrés à votre grace. Il n'étoit rien, ni par les richeſſes, ni par la réputation, ni par les talens, ni même par la vertu. C'étoit l'infirmité même, où vous avez pris plaiſir de faire reluire votre force. Il a porté votre Nom juſqu'au fond de l'Orient, à ces peuples qui étoient aſſis dans la région de l'ombre de la mort, & qui n'avoient pas même des yeux pour voir la lumiére. Le monde, tout monde qu'il eſt, critique, malin, ſcandaliſé de tout, indocile, endurci, faux & trompeur, juſqu'à ſe tromper lui-même, dégoûté de la vérité qui lui eſt odieuſe, amateur inſenſé du menſonge qui le flate; ce monde n'a pas pû réſiſter à celui qui n'étoit rien par lui-même, & qui par cet anéantiſſement étoit tout en Dieu. Dieu parle dans ſa chétive créature; & cette parole qui a fait le monde, le renouvelle. O mon Dieu! Je l'entens, & je treſſaille de joie au S. Eſprit en le comprenant; vous l'avez caché aux grands & aux ſages, jamais ils ne l'entendront: mais vous le révélez aux ſim-

ples & aux petits. Tout consiste à s'apetisser & à s'anéantir. Tandis qu'on est encore quelque chose on n'est encore rien, on n'est encore propre à rien. Ce qui reste même de plus caché, même de meilleur en apparence, résiste à tout ce que Dieu veut faire, & arrête sa main toute-puissante.

Mais quelle étendue cette vérité n'a-t-elle point ? Hélas ! Où est l'ame courageuse qui veut bien n'être rien, & qui laisse tout tomber, tout perdre, talens, esprit, amitiés, réputation, honneur, vertu propre ? Où sont-elles, ces ames de foi ? On fait, comme Thomas incrédule ; on veut voir, on veut toucher, on veut s'assurer des dons de Jesus-Christ, & de son avancement ; mais, *bienheureux ceux qui croient sans voir*, (*a*) & qui adorent en esprit & en vérité par le sacrifice d'holocauste, qui est la perte totale de tout ce qui est en nous ! Voilà ce qui fait la vie apostolique, transformée en Jesus-Christ.

(*a*) Jean 20. v. 29.

III.

Pour le jour de Noël.

JE vous adore, Enfant JESUS, nud, pleurant, & étendu dans la Créche. Je n'aime plus que votre Enfance & votre pauvreté. O qui me donnera d'être auſſi pauvre & auſſi enfant que vous ! O ſageſſe éternelle réduite à l'enfance ! Otez-moi ma ſageſſe vaine & préſomptueuſe : faites-moi enfant avec vous. Taiſez-vous, ſages de la terre ; je ne veux rien être, je ne veux rien ſavoir ; je veux tout croire, je veux tout ſouffrir, je veux tout perdre, juſqu'à mon propre jugement.

Bienheureux les pauvres, mais les pauvres d'eſprit, que JESUS a faits ſemblables à lui dans ſa Créche, & qu'il a dépouillés même de leur propre raiſon ! O hommes, qui êtes ſages dans vos penſées, prévoyans dans vos deſſeins, compoſés dans vos diſcours,

je vous crains ; votre grandeur m'intimide, comme les enfans ont peur des grandes personnes. Il ne me faut plus que des enfans de la ſainte Enfance. Le Verbe fait chair, la Parole toute-puiſſante du Pere, ſe tait, bégaye, pleure, pouſſe des cris enfantins ; & moi, je me piquerai d'être ſage, & je me complairai dans les arrangemens que fait mon eſprit, & je craindrai que le monde n'ait point une aſſez haute idée de ma capacité ! Non, non ; je ſerai de ces heureux enfans qui perdent tout pour gagner, qui ne ſe ſoucient plus de rien pour eux-mêmes, qui comptent pour rien qu'on les mépriſe, & qu'on ne daigne point ſe fier à leur diſcernement. Le monde ſera grand, tant qu'il lui plaira. Les gens de bien même, à bonne intention, & par le zéle des bonnes œuvres, croîtront chaque jour en prudence, en prévoyance, en meſures, en éclat de vertu ; pour moi, tout mon plaiſir ſera de décroître, de m'apetiſſer, de m'avilir, de m'obſcurcir, de me taire, de conſentir à être imbécile & à paſſer pour tel ; de joindre à l'opprobre de JE-

sus crucifié, l'impuissance & le bégayement de Jesus enfant. On aimeroit mieux mourir avec lui dans les douleurs, que de se voir avec lui emmailloté dans le berceau. La petitesse fait plus d'horreur que la mort, parce que la mort peut être soufferte par un principe de courage & de grandeur: mais n'être plus compté pour rien comme les enfans, & ne pouvoir plus se compter soi-même; retomber dans l'enfance comme certains vieillards décrépits, dont les enfans dénaturés se jouent; & voir d'une vûe claire & pénétrante toute la dérision de cet état, c'est le plus insupportable supplice pour une ame grande & courageuse qui se consoleroit de tout le reste par son courage & par sa sagesse. O sagesse, ô courage, ô raison, ô vertu propre! Vous êtes la derniére chose, dont l'ame mourante à elle-même a plus de peine à se dépouiller. Tout le reste qu'on quitte, ne tient presque point. Ce sont des habits qui se lévent du bout du doigt, & qui ne tiennent point à nous. Mais, nous ôter cette sagesse propre qui fait la vie la plus intime de l'ame,

c'eſt arracher la peau, c'eſt nous écorcher tout vifs, c'eſt nous déchirer juſques dans la moëlle des os. Hélas! J'entens ma raiſon qui me dit : Quoi donc? Faut-il ceſſer d'être raiſonnable? Faut-il devenir comme les fous, qu'on eſt contraint de renfermer? Dieu n'eſt-il pas la ſageſſe même? La nôtre ne vient elle pas de la ſienne; & par conſéquent, ne faut-il pas que nous la ſuivions? Mais, il y a une extrême différence entre être raiſonnans & être raiſonnables. Nous ne ſerons jamais ſi raiſonnables, que quand nous ceſſerons d'être ſi raiſonnans. En nous livrant à la pure raiſon de Dieu, que la nôtre foible & vaine ne peut comprendre, nous ſerons délivrés de notre ſageſſe égarée depuis le péché, incertaine, courte & préſomptueuſe; ou plutôt, nous ſerons délivrés de nos erreurs, de nos indiſcrétions, de nos entêtemens. Plus une perſonne eſt morte à elle-même par l'Eſprit de Dieu, plus elle eſt diſcréte ſans ſonger à l'être: car on ne tombe dans l'indiſcrétion, que par vivre encore à ſon propre eſprit, à ſes vûes & à ſes inclinations na-

turelles ; c'eſt qu'on veut, qu'on penſe, & qu'on parle encore à ſa mode. La mort totale de notre propre ſens, feroit en nous la vraie & la conſommée ſageſſe du Verbe de Dieu. Ce n'eſt point par un effort de raiſon au-dedans de nous, que nous nous éleverons au-deſſus de nous-mêmes ; c'eſt au contraire par l'anéantiſſement de notre propre être, & ſur-tout de notre propre raiſon, qui eſt la partie la plus eſſentielle de l'homme, que nous entrerons dans cet être nouveau, où, comme dit S. Paul, JESUS-CHRIST fait notre vie, notre juſtice & notre ſageſſe. Nous ne nous égarons, qu'à force de nous conduire par nous-mêmes. Donc, nous ne ſerons à l'abri de l'égarement, qu'à force de nous laiſſer conduire, d'être petits, ſimples, livrés à l'Eſprit de Dieu, ſouples & prêts à toute ſorte de mouvemens, n'ayant aucune conſiſtence propre, ne réſiſtant à rien, n'ayant plus de volonté, plus de jugement ; diſant naïvement ce qui nous vient, & n'aimant qu'à céder après l'avoir dit. C'eſt ainſi qu'un petit enfant ſe laiſſe porter, reporter,

lever, coucher : il n'a rien de caché, rien de propre. Alors, nous ne ferons plus sages ; mais Dieu sera sage en nous & pour nous. JESUS-CHRIST parlera en nous, pendant que nous croirons bégayer. O JESUS Enfant, il n'y a que les enfans, qui puissent régner avec vous.

IV.

Pour le jour de S. Jean l'Evangéliste.

O JESUS, je désire me reposer avec Jean sur votre poitrine, & me nourrir d'amour, en mettant mon cœur sur le vôtre. Je veux être comme le disciple bien-aimé, instruit par votre amour. Il disoit, ce disciple, pour l'avoir éprouvé, que (*a*) *l'onction enseigne toutes choses.* Cette onction intérieure de votre Esprit instruit dans le silence. On aime, & on sait tout ce qu'il faut savoir : on goûte, & on n'a besoin de rien entendre. Toute parole

(*a*) 1. Jean 2. v. 27.

humaine eſt à charge & ne fait que diſtraire, parce qu'on a au-dedans la parole ſubſtantielle qui nourrit le fond de l'ame. On trouve en elle toute vérité. On ne voit plus qu'une ſeule choſe, qui eſt la vérité ſimple & univerſelle. C'eſt Dieu, devant qui la créature, ce rien trompeur, diſparoît & ne laiſſe aucune trace de ſon menſonge.

O Amour, vrai docteur des ames, on ne veut point vous écouter. On écoute de beaux diſcours; on écoute ſa propre raiſon : mais le vrai Maître, qui enſeigne ſans raiſonnemens & ſans paroles n'eſt point écouté. On craint de lui ouvrir ſon cœur. On ne le lui offre qu'avec réſerve; on craint qu'il ne parle & ne demande trop. On voudroit bien le laiſſer dire, mais à condition de ne prendre ce qu'il diroit, que ſuivant la meſure réglée par notre ſageſſe : ainſi, ce ſeroit notre ſageſſe qui jugeroit celui qui la doit juger.

O Amour, vous voulez des ames livrées à vos tranſports; des ames qui ne craignent point, non plus que les Apôtres, d'être inſenſées aux yeux du monde. Il ne ſuffit pas, ô divin

Esprit, de se remplir de vous; il faut en être enivré. Que n'apprendroit-on point sans raisonnement, sans science, si on ne consultoit plus que le pur amour, qui veut tout pour lui, qui ne laisse rien à la créature, & qui met seul la vérité du régne de Dieu dans le fond de l'ame? L'amour décide tous les cas, & ne s'y trompe point; car il ne donne rien à l'homme, & rapporte tout à Dieu seul. C'est un feu consumant, qui embrase tout, qui dévore tout, qui anéantit tout, qui fait de sa victime le parfait holocauste. O, qu'il fait bien connoître Dieu! Car il ne laisse plus voir que lui, mais d'une vûe bien différente de celle des hommes, qui ne le considérent que dans une froide & séche spéculation. Alors, on aime tout ce qu'on voit, & c'est l'amour qui donne des yeux perçans pour le voir. Un moment de paix & de silence fait voir plus de merveilles, que les profondes réflexions de tous les savans.

Hélas, combien de grands Docteurs qui ne voient goutte, croyant tout savoir! Ils ne veulent rien ignorer, ni sur la nature des divers êtres, ni sur

leurs propriétés, ni sur l'ordre de l'Univers, ni sur l'Histoire du genre humain, ni sur les ouvrages des hommes, ni sur les arts qu'ils ont inventés, ni sur leurs diverses langues, ni sur les régles de conduite qu'ils ont entr'eux. O qu'ils seroient dégoûtés de toutes ces recherches curieuses, s'ils connoissoient bien l'homme ! S'amuse-t-on à un ver de terre ? Et le néant même n'est-il pas encore plus indigne de nous occuper ? Hé, que peut-on apprendre de ce qui n'est rien ? Il n'y a qu'une seule vérité infinie, qui absorbe tout, & qui ne laisse aucune curiosité hors d'elle. Tout le reste n'est que néant, & par conséquent mensonge. Qu'on s'instruise pour le besoin des conditions ; c'est bien fait. Mais qu'on croye savoir quelque chose, quand on ne sait que ce *Rien*, qu'on espére en orner son esprit, qu'on cherche à le nourrir & à le satisfaire, en l'occupant de la créature vaine & creuse ; O folie ! O ignorance de ceux qui veulent tout savoir !

O Jesus, je n'ai plus d'autre Docteur que vous, plus d'autre livre que votre poitrine. Là, j'apprens tout en

ignorant tout, & en m'anéantissant moi-même. Là, je vis de la même vie, dont vous vivez dans le sein de votre Pere. Je vis d'amour; l'amour fait tout en moi. Ce n'est que pour l'amour que je suis créé, & je ne fais ce que Dieu a prétendu que je fisse en me créant, qu'autant que j'aime. Je sai donc tout, & je ne veux plus savoir que vous. Taisez-vous, monde curieux & sage: J'ai trouvé sur la poitrine de JESUS l'ignorance & la folie de sa croix, en comparaison de laquelle tous vos talens ne sont qu'ordure. Méprisez-moi, autant que je vous méprise.



V.

Pour le jour de la Circoncision.

O JESUS! je vous adore sous le couteau de la Circoncision. Que je vous aime dans cette abjection & dans cette foiblesse! Je vous vois tout couvert de honte, mis au rang des pécheurs, assujetti à une loi humiliante, souffrant de vives douleurs, & répandant dès les premiers jours de votre enfance, les prémices de ce Sang, qui sera sur la Croix le prix du monde entier.

Vous n'entrez donc dans le monde que pour souffrir. Vous y prenez d'abord le nom de JESUS, qui signifie SAUVEUR; & c'est pour sauver les pécheurs, que vous vous mettez au rang des pécheurs souffrans. C'est ici le commencement du Mystére de douleur & d'ignominie. O précieuse Victime! Vous croîtrez; mais vous ne croîtrez, que pour faire croître avec vous les marques de votre Amour,

Vous ne retardez votre Sacrifice, que pour le rendre plus grand & plus rigoureux. La nature vaine & lâche frémit, à la vûe de son Sauveur qui est anéanti & souffrant; elle se sent écrasée par l'autorité de cet exemple, elle demeure sans excuse. Il faut donc préparer son cœur à la confusion & à l'amertume. Oui, je le veux, ô JESUS! Je prens la Croix pour marcher après vous. Qu'on me méprise; on aura raison. Le mépris que j'ai pour moi n'est sincére, qu'autant qu'il me fait consentir à être méprisé par les autres. Quelle injustice, de vouloir que ce qui nous paroît méprisable, éblouisse notre prochain! Je me livre donc, ô JESUS, à tout opprobre que vous m'enverrez, je n'en refuse aucun: & il n'y en a aucun que je ne mérite. O ver de terre, est-ce à toi que l'honneur est dû? O ame pécheresse, qu'as-tu mérité, sinon d'être la balayeure du monde? Puis-je jamais être mis trop bas, moi qui ne suis par ma nature que néant, & par ma propre volonté que péché? Ame vaine, & ingrate à ton Dieu, porte donc sans murmurer la confusion

confusion qui est ton partage. Plus d'honneur, plus de bienséance, plus de réputation. Tous ces beaux noms doivent être sacrifiés à un Sauveur rassasié d'opprobres. Qu'as-tu en toi, qui ne demande l'humiliation? Est-ce ton orgueil? Hé, c'est ton orgueil même, qui te rend encore plus misérable & plus indigne de tout honneur.

Mais hélas, ô JESUS, qu'il y a loin entre les sentimens généraux d'humiliation, & la pratique! On salue la Croix de loin; mais de près on en a horreur. Je vous promets maintenant de marcher sur les traces sanglantes que vous me laissez: mais quand l'opprobre & la douleur de la croix paroîtront, tout mon courage m'abandonnera. Alors, quels vains prétextes de bienséance! Quelles délicatesses honteuses! Quelles jalousies diaboliques! Mon Dieu, je parle magnifiquement de la Croix, & je n'en veux connoître que le nom! Je la crains, je la fuis, sa vûe seule me désole. Qu'avez-vous, ô mon ame? D'où vient que vous murmurez, que vous tombez dans le découragement, que vous allez mendier chez

tous vos amis un peu de consolation? Ah! C'est que Dieu m'humilie & me charge de croix. Hé, n'est-ce pas ce que vous lui avez promis d'aimer? Qu'avez-vous donc? Qu'est-ce qui vous trouble? Le Chrétien doit-il être hors de lui, quand il a ce qu'il a voulu, & qu'il est fait semblable à Jesus souffrant? O Jesus Enfant! Donnez-moi la simplicité de votre enfance dans la douleur. Si je pleure, si je gémis, qu'au moins je ne résiste jamais à votre main crucifiante. Coupez jusqu'au vif, brûlez, brûlez: Plus je crains de souffrir, plus j'en ai besoin.

VI.

Pour le jour des Rois.

Mon Dieu, je viens à vous, & je ne me lasse point d'y venir. Je n'ai rien en moi, & je trouve tout en vous seul. O que je suis pauvre. O que vous êtes riche! Mais qu'ai-je besoin d'être riche puisque vous l'êtes pour

moi ? J'adore vos richesses éternelles. J'aime ma pauvreté : je me complais à à n'être rien devant vous. Donnez-moi aujourd'hui votre Esprit, pour contempler votre Saint Fils JESUS adoré par les Mages. Je l'adore avec eux.

Ces Mages suivent l'étoile sans raisonner, eux qui sont si sages ; ils cessent de l'être pour se soumettre à une lumiére qui surpasse la leur. Ils comptent pour rien leurs commodités, leurs affaires, les discours du peuple. Que peut-on penser d'eux ? Ils vont sans savoir où. Qu'est devenue la sagesse de ces hommes qui gouvernoient les autres ? Quelle crédulité ! Quelle indiscrétion ! Quel zéle aveugle & fanatique ! C'est ainsi qu'on devroit parler contr'eux en les voyant partir. Mais ils ne comptent pour rien, ni le mépris des hommes, ni leur réputation foulée aux pieds, ni même le témoignage de leur propre sagesse, qui leur échape. Ils veulent bien passer pour fous, & n'avoir pas même à leurs propres yeux, de quoi se justifier. Ils entreprennent un long & pénible voya-

ge, ſans ſavoir ce qu'ils trouveront. Il eſt vrai qu'ils voyent une étoile extraordinaire ; mais combien y a-t-il d'autres hommes inſtruits du cours des aſtres, à qui cette étoile ne paroît avoir rien de ſurnaturel ? Eux ſeuls ſont éclairés & touchés par le fond du cœur. Une lumiére intérieure de pure foi, les méne plus ſurement que celle de l'étoile. Après cela, il ne faut plus s'étonner, s'ils adorent ſans peine un pauvre enfant dans une créche. O qu'ils ſont devenus petits, ces Grands de la terre ! Que leur ſageſſe eſt confondue & anéantie ! Eſt-ce donc là, ô Mages, ce que vous êtes venu adorer du fond de l'Orient ? Quoi ! Un enfant qui tette & qui pleure ! Il me ſemble que je les entens répondre : C'eſt la Sageſſe de Dieu qui aveugle la nôtre. Plus l'objet ſemble mépriſable, plus il eſt digne de Dieu de nous abaiſſer juſqu'à l'adorer. O Mages, il faut que vous ſoyez devenus vous-mêmes bien enfans, pour trouver le vrai Dieu dans l'Enfant JESUS !

Mais, qui me donnera cette ſainte enfance, cette divine folie des Mages ?

Loin de moi la sagesse impie & maudite d'Hérode & de la ville de Jérusalem. On raisonne, on se complaît dans sa sagesse, on se rend juge des conseils de Dieu, on craint même de voir ce qu'on ne peut pas connoître. O sagesse hautaine & profane, je te crains, je t'abhorre; je ne veux plus t'écouter. Il n'y a plus que l'Enfance de Jesus que je prétens suivre. Que le monde insensé en dise tout ce qu'il voudra; qu'il s'en scandalise même. Malheur au monde à cause de ses scandales! C'est l'opprobre & la folie du Sauveur, que j'aime. Je ne tiens plus à rien. Nul respect humain, nulle crainte des railleries & de la censure des faux sages; les gens de bien même qui sont encore trop enfoncés par sagesse en eux-mêmes, ne m'arrêteront pas. Quand je verrai l'étoile, je leur dirai, comme S. Paul aux fidéles encore trop attachés aux bienséances mondaines & à leur raison: (*a*) *Vous êtes sages en J.C. & nous, nous sommes insensés en lui.*

Heureux dessein! Mais comment l'accomplir? Vous, Seigneur, qui

(*a*) I. Cor. 4. v. 10.

l'inſpirez, faites que je le ſuive. Vous qui m'en donnez le déſir, donnez-moi auſſi le courage de l'exécuter. Plus d'autre lumiére que celle d'enhaut. Plus d'autre raiſon que celle de ſacrifier tous mes raiſonnemens. Tais-toi, raiſon préſomptueuſe : je ne te puis ſouffrir. O Dieu, vérité éternelle, ſouveraine & pure raiſon, venez être l'unique raiſon qui m'éclaire dans les ténébres de la foi.

VII.

Sur la converſion de S. Paul.

JE viens à vos pieds, ô Seigneur JESUS, abattu comme Saul le fut aux portes de Damas. C'eſt votre main qui me renverſe ; j'adore cette main, c'eſt elle qui fait tout. O toute-puiſſante main, ma joie eſt de me voir à votre diſcrétion. Frappez, renverſez, écraſez. Je viens, ô mon Dieu, ſous cette main terrible & miſéricordieuſe,

En me renversant, éclairez-moi, touchez-moi, convertissez-moi, comme Saul. Mon premier cri dans cette chûte, c'est de dire : (a) *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* ? O que j'aime ce cri ! Il comprend tout ; il renferme lui seul toutes les plus parfaites priéres, & les plus hautes vertus. Avec le Maître, point de conditions ni de bornes : *Que voulez-vous que je fasse* ? Je suis prêt à tout faire & à ne faire rien, à ne vouloir rien & à vouloir tout, à souffrir sans consolations & à goûter les consolations les plus douces. Je ne vous dis point, ô mon Dieu : je ferai de grandes austérités, des renoncemens difficiles, des changemens étonnans dans ma conduite. Ce n'est point à moi à décider ce que je ferai. Ce que je ferai, c'est de vous écouter, & d'attendre la loi de vous. Il n'est plus question de ma volonté ; elle est perdue dans la vôtre. Dites seulement ce que vous voulez ; car je veux tout ce qu'il vous plaît de vouloir. Tout est entre vos mains. Donnez, ôtez, qu'importe ? Faites,

(a) Act. 9. v. 6.

Seigneur, & ne me consultez jamais. Ne me montrez que vos ordres, & ne me laissez qu'obéir.

En quelque épreuve amére & douloureuse où vous me mettiez, il ne me reste que cette seule parole : *Que voulez-vous ?* Renversez-moi, comme Saul, dans la poussiére, à la vue de tout le genre humain : mais renversez-moi, ensorte que je ne puisse me relever. Aveuglez-moi, comme lui ; reprochez-moi mes infidélités ; je veux bien qu'on les sache, & je dirai volontiers, comme Saul à la face de toutes les Eglises : J'ai été infidéle, impie, blasphémateur, persécuteur de JESUS-CHRIST. Il m'a converti, pour ranimer l'espérance des pécheurs les plus endurcis, & pour donner un exemple touchant de la patience, avec laquelle il attend les ames les plus égarées. Venez donc me voir, ô vous tous qui oubliez Dieu, qui violez sa loi, qui insultez à la vertu ; venez, & voyez cette main charitable, qui m'aveugle pour m'éclairer, & qui me renverse pour me relever. Venez admirer avec moi cette miséricorde, qui se plaît à éclater

éclater dans l'abyme de mes miséres. Seigneur, loin de murmurer dans ma chûte, je baise & j'adore la main qui me frappe. Voulez-vous me faire tomber encore plus bas? Je le veux, si vous le voulez; *que voulez-vous que je fasse?*

Je sens, ô mon Dieu, la vérité & la force de cette parole: *Il est dur de regimber contre l'aiguillon.* O qu'il est dur de résister à l'attrait intérieur de votre grace! (*a*) *Qui est-ce qui vous a jamais résisté, & qui a pû trouver la paix dans cette résistance?* Non seulement l'impie & l'homme livré au monde ne goûtent aucune paix, jusqu'à ce qu'ils se tournent vers vous; mais l'ame que vous avez délivrée des liens du péché, ne peut jouir de la paix, si elle résiste encore par quelque réserve ou quelque retardement, à cet aiguillon perçant de votre Esprit, qui la pousse au dépouillement, à l'enfance, à la mort intérieure. La prudence résiste, elle assemble mille raisons; elle regarde comme un égarement, la bienheureuse folie de la croix. Elle aimeroit mieux les plus affreuses austérités, que cette sim-

(*a*) Job 9. v. 4.

plicité & cette petitesse des Enfans de Dieu, qui aiment mieux être enfans dans son sein, que grands & sages en eux-mêmes. O que ce combat est rude ! Qu'il agite l'ame ! Qu'il lui en coute pour sacrifier sa raison & tous ses beaux prétextes ! Mais sans ce sacrifice, nulle paix, nul avancement : il ne reste que le trouble d'une ame que Dieu presse, & qui craint de voir jusqu'où Dieu la veut mener, pour lui arracher tout appui d'amour propre. O Dieu, je ne veux plus vous résister. Je n'hésiterai plus, je craindrai toujours plus de ne faire pas assez, que de faire trop. Je veux être Saul converti. Après ce que vous avez fait pour ce persécuteur, il n'y a rien que vous ne puissiez faire d'une ame pécheresse. C'est parce que je suis indigne de tout, que vous prendrez plaisir à faire en moi les plus grandes choses. Mais, grandes ou petites, tout m'est égal, pourvû que je remplisse vos desseins. Je suis souple à tout, entre les mains de votre providence. Je finis par où j'ai commencé : *Que voulez-vous que je fasse ?* Point d'autre volonté.

VIII.

Sur la même Fête de la Converſion de S. Paul.

MOn Dieu, je vous rends graces, d'avoir mis devant mes yeux, Saul perſécuteur que vous convertiſſez, & qui devient l'Apôtre des Nations. C'eſt pour la gloire de votre grace que vous l'avez fait. Vous vous devez à vous-même un ſi grand exemple pour conſoler tous les pécheurs. Hélas, quels châtimens n'ai-je point mérités de votre juſtice? Je vous ai oublié, ô vous qui m'avez fait, & à qui je dois tout ce que je ſuis: à l'ingratitude j'ai joint l'endurciſſement; j'ai mépriſé vos graces; j'ai été inſenſible à vos promeſſes; j'ai abuſé de vos miſéricordes; j'ai contriſté votre Eſprit Saint; j'ai réſiſté à ſes mouvemens ſalutaires; j'ai dit dans mon cœur rebelle: Non, je ne porterai point le joug du Seigneur. J'ai fui, quand vous

me poursuiviez : j'ai cherché des prétextes pour m'éloigner de vous. J'ai craint de voir trop clair & de connoître certaines vérités que je ne voulois pas suivre. Je me suis irrité contre les croix qui servent à me détacher de la vie. J'ai critiqué la vertu, la supportant impatiemment comme étant ma condamnation. J'ai eu honte de la suivre, & j'ai fait gloire d'être ingrat. J'ai marché dans mes propres voies, au gré de mes passions & de mon orgueil.

O mon Dieu, que me resteroit-il à la vûe de tant d'infidélités, sinon d'être saisi d'horreur pour moi-même ? Non, je ne pourrois plus me souffrir, si je ne voyois Saul incrédule, blasphémateur, persécutant vos Saints, dont vous faites un vase d'élection. Il tombe persécuteur, & il se reléve l'homme de Dieu. O Pere des miséricordes, que vous êtes bon ! La malice de l'homme ne peut égaler votre bonté paternelle. Il est donc vrai que vous avez encore des trésors de graces & de patience pour moi, pauvre pécheur, qui ai tant de fois foulé aux pieds le sang de votre Fils. Vous n'êtes pas encore

laſſé de m'attendre, ô Dieu patient, ô Dieu qui craignez de punir trop tôt, ô Dieu qui ne pouvez vous réſoudre à frapper ce vaſe d'argile, formé de vos mains. Cette patience, qui flatoit ma lâcheté, m'attendrit. Hélas! Serai-je donc toujours méchant, parce que vous êtes bon? Eſt-ce à cauſe que vous m'aimez tant, que je me croirois diſpenſé de vous aimer? Non, non, Seigneur, la vûe de votre patience m'anime : je ne puis plus me voir un ſeul moment contraire à celui qui me rend le bien pour le mal : je déteſte juſqu'aux moindres réſiſtances : je n'en réſerve rien : périſſe tout ce qui retarde mon ſacrifice. Ce n'eſt plus ce *demain* d'une ame lâche; qui fuit toujours ſa converſion : *Aujourd'hui, aujourd'hui* : ce qui me reſte de vie, n'eſt pas trop long, pour pleurer tant d'années perdues; je dis comme Saul : *Seigneur, que voulez-vous que je faſſe?*

Il me ſemble que je vous entends me répondre : je veux que tu m'aimes : *Aime, & fais ce que tu voudras* : car en aimant véritablement, tu ne feras, que ce que le pur amour fait faire aux

ames détachées d'elles-mêmes : tu m'aimeras, tu me feras aimer, tu n'auras plus d'autre volonté que la mienne. Par-là, s'accomplira mon régne ; par-là, je ferai adoré en esprit & en vérité ; par-là, tu me sacrifieras & les délices de la chair corrompue, & l'orgueil de l'esprit agité par de vains fantômes : le monde entier ne sera plus rien pour toi ; tu voudras n'être plus rien, afin que je sois moi seul toutes choses en toi. Voilà ce que je veux que tu fasses. Mais comment le ferai-je, Seigneur ? Cet œuvre est au-dessus de l'homme. Ah ! Vous me répondez au fond de mon cœur : Homme *de peu de foi*, regarde Saul & ne doute de rien : il te dira ; (*a*) *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Lui qui ne respiroit que sang & carnage contre les Eglises, il ne respire plus que l'amour de JESUS-CHRIST : c'est JESUS-CHRIST qui vit triomphant dans son Apôtre mort à toutes choses. Le voilà tel que Dieu l'a fait ; la même main te fera tel que tu dois être.

(*a*) Phil. 4. v. 13.

I X.

Pour le jour de la Purification.

O Jesus, vous êtes offert aujourd'hui dans le Temple; & la régle qui n'est faite que pour les enfans des hommes, est accomplie par le Fils de Dieu.

O Divin Enfant, souffrez que je me présente avec vous. Je veux être, comme vous, dans les mains pures de Marie & de Joseph; je ne veux plus être qu'un même enfant avec vous, qu'une même victime. Mais que vois-je? On vous rachéte comme on rachetoit les enfans des pauvres; deux colombes sont le prix de Jesus. O Roi immortel de tous les siécles! Bientôt vous n'aurez pas même de lieu, où vous puissiez reposer votre tête. Vous enrichirez le monde de votre pauvreté, & déja vous paroissez au Temple en qualité de pauvre. Heureux quiconque se fait pauvre avec vous! Heureux qui

n'a plus rien & qui ne veut plus rien avoir. Heureux qui a perdu en vous & aux pieds de votre croix toute possession, qui ne posséde plus même son propre cœur, qui n'a plus de volonté propre; qui loin d'avoir quelque chose, n'est plus à soi-même! O riche & bienheureuse pauvreté! O trésor inconnu aux faux sages! O nudité qui est au-dessus de tous les biens les plus éblouissans! Enfant JESUS, je veux tout perdre, jusqu'à mon propre cœur, jusqu'au moindre désir propre, jusqu'aux derniers restes de ma volonté. Je cours après vous, nud & enfant, comme vous l'êtes vous-même.

O qui le comprendra! Mais il est pourtant vrai, qu'on n'est digne de Dieu, qu'autant qu'on est hors de soi, & perdu en lui. Arrachez-moi donc à moi-même. Plus de retours d'amour propre, plus de désirs inquiets. Le *moi*, à qui je rapportois tout autrefois, doit être anéanti pour jamais. Qu'on me mette haut, qu'on me mette bas; qu'on se souvienne de moi, qu'on m'oublie; qu'on me loue, qu'on me blâme; qu'on se fie à moi, ou qu'on me soup-

çonne, même injuſtement; qu'on me laiſſe en paix, ou qu'on me traverſe, qu'importe? ce n'eſt plus mon affaire. Je ne ſuis plus à moi, pour m'intéreſſer à tout ce qu'on me fait. Je ſuis à celui qui fait faire toutes ces choſes ſelon ſon plaiſir : ſa volonté s'accomplit, & c'eſt aſſez. S'il y avoit encore un reſte du *moi*, pour ſe plaindre & pour murmurer, mon ſacrifice ſeroit imparfait. Cette deſtruction de la victime, qui doit anéantir tout être propre, répond à toutes les révoltes de la nature.

Mais, ce traitement qu'on me fait eſt injuſte; mais, cette accuſation eſt fauſſe & maligne; mais, cet ami eſt infidéle & ingrat; mais, cette perte de biens m'accable; mais, cette privation de toute conſolation ſenſible eſt trop amére; mais, cette épreuve où Dieu me met eſt trop violente; mais, les gens de bien de qui j'attendois du ſecours, n'ont pour moi que de la ſéchereſſe, & de l'indifférence; mais, Dieu lui-même me rejette, & ſe retire de moi. Hé bien, ame foible, ame lâche, ame de peu de foi, ne veux-tu pas tout ce

que Dieu veut? Es-tu à lui, ou à toi? Si tu es encore à toi? tu as raison de te plaindre, & de chercher ce qui te convient. Mais si tu ne veux plus être à toi, pourquoi donc t'écouter encore toi-même? Que te reste-t-il à dire en faveur de ce malheureux *moi*, auquel tu as renoncé sans réserve & pour toujours? Qu'il périsse; que toute ressource lui soit arrachée, tant mieux; c'est là le sacrifice de vérité, tout le reste n'en est que l'ombre. C'est par-là que la victime est consommée, & Dieu dignement adoré. O JESUS avec qui je m'offre, donnez-moi le courage de ne me plus compter pour rien, & de ne laisser en moi rien de moi-même.

Vous futes racheté par deux colombes; mais ce rachat ne vous délivroit pas du sacrifice de la Croix, où vous deviez mourir : votre Présentation au Temple n'étoit que le commencement & les prémices de votre offrande au Calvaire. Ainsi, Seigneur, toutes les choses extérieures que je vous donne, ne peuvent me racheter; il faut que je me donne

moi-même tout entier, & que je meure sur la croix. Perdre le repos, la réputation, les biens, la vie, ce n'est encore rien ; il faut se perdre soi-même, ne se plus aimer, se livrer sans pitié à votre justice, devenir étranger à soi-même, & n'avoir plus d'autre intérêt que celui de Dieu, à qui on appartient.

X.

Pour le Carême.

ME voici, mon Dieu, en un tems de privation & d'abstinence : mais, ce n'est rien que de jeûner des viandes grossiéres, qui nourrissent le corps, si on ne jeûne aussi de tout ce qui sert d'aliment à l'amour propre. Donnez-moi donc, ô Epoux des ames, cette virginité intérieure, cette pureté de cœur, cette séparation de toute créature, cette sobriété dont parle votre Apôtre, par laquelle on n'use d'aucune créature que pour le seul besoin, comme

les perſonnes ſobres uſent des viandes pour la néceſſité. O bienheureux jeûne, où l'ame tient tous les ſens dans la privation du ſuperflu ! O ſainte abſtinence, où l'ame raſſaſiée de la volonté de Dieu, ne ſe nourrit jamais de ſa volonté propre ! Elle a comme JESUS-CHRIST, une autre viande dont elle ſe nourrit. Donnez-le moi, Seigneur, ce pain qui eſt au-deſſus de toute ſubſtance, ce pain qui appaiſera à jamais la faim de mon cœur, ce pain qui éteint tous les déſirs, ce pain qui eſt la vraie manne, & qui tient lieu de tout.

O mon Dieu, que les créatures ſe taiſent donc pour moi, & que je me taiſe pour elles en ce ſaint tems. Que mon ame ſe nourriſſe dans le ſilence, en jeûnant de tous les vains diſcours. Que je me nourriſſe de vous ſeul, & de la Croix de votre Fils JESUS.

Mais quoi ! Faudra-t-il que je ſois dans une crainte continuelle de rompre ce jeûne intérieur, par les conſolations que je pourrois goûter au dehors ? Non, non, mon Dieu, vous

ne voulez point cette gêne & cette inquiétude. Votre esprit est un esprit d'amour & de liberté, & non un esprit de crainte & de servitude. Je renoncerai donc à tout ce qui n'est point de votre ordre pour mon état, à tout ce que j'éprouve qui me dissipe trop, à tout ce que les personnes qui me conduisent à vous, jugent que je dois retrancher ; enfin à tout ce que vous retrancherez vous-même par les événemens de votre providence. Je porterai paisiblement toutes ces privations, & voici ce que j'ajouterai encore : c'est que dans les conversations innocentes & nécessaires, je retrancherai ce que vous me ferez sentir intérieurement, n'être qu'une recherche de moi-même. Quand je me sentirai porté à faire là-dessus quelque sacrifice, je le ferai gaiement. Mais d'ailleurs, ô mon Dieu, je sai que vous voulez qu'un cœur qui vous aime, soit au large. J'agirai avec confiance, comme un enfant qui joue entre les bras de sa mere ; je me réjouirai devant le Seigneur, je tâcherai de réjouir les autres,

j'épancherai mon cœur sans crainte dans l'assemblée des Enfans de Dieu. Je ne veux que candeur, innocence, joie du Saint Esprit. Loin de moi donc, ô mon Dieu, cette sagesse triste & craintive, qui se ronge toujours elle-même, qui tient toujours la balance en main pour peser des atômes, de peur de rompre ce jeûne intérieur. C'est vous faire injure que de n'agir pas avec vous simplement & en enfant; cette rigueur est indigne de vos entrailles. Vous voulez qu'on vous aime uniquement; voilà sur quoi tombe votre jalousie : mais quand on vous aime, vous laissez agir librement l'amour & vous voyez bien ce qui vient véritablement de lui.

Je jeûnerai donc, ô mon Dieu, de toute volonté qui n'est point la vôtre, mais je jeûnerai par amour dans la liberté & dans l'abondance de mon cœur. Malheur à l'ame retrécie & desséchée en elle-même, qui craint tout, & qui, à force de craindre, n'a pas le tems d'aimer, & de courir généreusement après l'Epoux !

O que le jeûne que vous faites

faire à l'ame sans cette gêne, est un jeûne exact ! Il ne reste rien au cœur que le Bien-aimé, & souvent encore il cache à l'ame ce Bien-aimé, pour la laisser comme défaillante, & prête à expirer. Voilà le grand jeûne, où l'homme voit sa pauvreté toute nue ; car on lui arrache jusqu'au moindre reste de vie en lui-même. O grand jeûne de la pure foi, qui vous comprendra ! Où est l'ame assez courageuse pour vous accomplir ? O privation universelle ! O renoncement à soi-même, comme aux choses les plus vaines au-dehors ! O fidélité d'une ame qui se délaisse elle même, pour vous suivre sans relâche par l'amour jaloux, & qui souffre que tout lui soit ôté ! Voilà, Seigneur, le Sacrifice de ceux qui vous adorent en esprit & en vérité ; c'est par ces épreuves qu'on devient digne de vous. Faites, Seigneur ; rendez mon ame vuide, affamée, & défaillante ; faites selon votre bon plaisir. Je me tais ; j'adore ; je dis sans cesse ; (*a*) *Que votre*

(*a*) Luc 22. v. 42.

volonté se fasse & non la mienne ; je ne veux que vous seul, ô mon Dieu !

X I.

Pour le Jeudi Saint.

JESUS, Sagesse Eternelle, vous êtes caché dans ce Sacrement, & c'est là que je vous adore aujourd'hui. O que j'aime ce jour, où vous vous donnâtes vous-même tout entier aux Apôtres ! Que dis-je, aux Apôtres ? Vous ne vous êtes pas moins donné à nous qu'à eux. Précieux don, qui se renouvelle tous les jours depuis tant de siécles, & qui durera sans interruption, autant que le monde ! O gage des bontés du Pere des miséricordes ! O Sacrement de l'amour ! O pain au-dessus de toute substance ! Comme mon corps se nourrit de pain grossier & corruptible, ainsi mon ame doit se nourrir chaque jour de l'éternelle

nelle vérité, qui s'est faite, non-seulement chair pour être vie, mais encore pain pour être mangé, & pour nourrir les Enfans de Dieu.

Hélas ! Où êtes-vous donc, ô Sagesse profonde, qui avez formé l'Univers ? Qui pourroit croire que vous fussiez sous cette vile apparence ? On ne voit qu'un peu de pain, & on reçoit, avec la chair vivifiante du Sauveur, tous les trésors de la Divinité. O Sagesse, ô Amour infini ! Pour qui faites-vous de si grandes choses ? Pour des hommes ingrats, grossiers ; aveugles, stupides, insensibles, incapables de goûter votre don. Où sont les ames, qui se nourrissent de votre pure vérité, qui vivent de vous seul, qui vous laissent vivre en elles, & qui se transforment en vous ? Je le comprens, vous voulez que par ce Sacrement, nous n'ayons plus d'autre sagesse que la vôtre, ni d'autre volonté que votre volonté même, qui doit vouloir en nous. Cette Sagesse divine doit être cachée en nous, comme elle l'est sous les voiles du Sacrement. Le dehors

doit être ſimple, foible, mépriſable à l'orgueilleuſe ſageſſe des hommes ; le dedans doit être tout mort à ſoi, tout transformé, tout divin.

Juſqu'ici, ô mon Sauveur, je ne me ſuis point nourri de votre vérité ; je me ſuis nourri des cérémonies de la Religion, de l'éclat de certaines vertus qui élévent le courage : de la bienſéance de la régularité des actions extérieures, de la victoire que j'avois beſoin de remporter ſur mon humeur, pour ne montrer rien qui ne fût parfait. Voilà le voile groſſier du Sacrement. Mais le fond du Sacrement même, mais cette vérité ſubſtantielle, & au-deſſus de toute ſubſtance bornée & compriſe, où eſt-elle ? Hélas ! Je ne l'ai point cherchée. J'ai ſongé à régler le dehors, ſans changer le dedans. Cette adoration en eſprit & en vérité, qui conſiſte en la deſtruction de toute volonté propre, pour laiſſer régner en moi celle de Dieu ſeul, m'eſt encore preſqu'inconnue. Ma bouche a mangé ce qui eſt extérieur & ſenſible dans le Sacrement, & mon cœur n'a point été

nourri de cette vérité ſubſtantielle. Je vous ſers, mon Dieu; mais à ma mode, & ſelon les vûes de ma ſageſſe, qui eſt une vraie folie. Je vous aime; mais pour mon bien, plus que pour votre gloire. Je déſire vous glorifier; mais avec un zéle, qui n'eſt point abandonné ſans réſerve à toute l'étendûe de vos deſſeins. Je veux vivre pour vous, mais renfermé en moi, & je crains de mourir à moi-même. Quelquefois je crois être prêt, à tous les plus grands ſacrifices; & la moindre perte que vous exigez de moi un moment après, me trouble, me décourage.

O Amour! Que ma miſére & mon indignité ne vous rebutent point! C'eſt ſous ce voile mépriſable, que vous voulez cacher la vertu & la grandeur de votre Myſtére. Vous voulez faire de moi, un Sacrement qui exerce la foi des autres, & la mienne même. En cet état de foibleſſe, je me livre à vous, je ne puis rien, mais vous pouvez tout, & je ne crains point ma foibleſſe, ſentant ſi près de moi votre toute-puiſſance. Verbe de Dieu,

ſoyez ſous cette foible créature, comme vous êtes ſous l'eſpéce du pain. O parole ſouveraine & vivifiante ! Parlez dans le ſilence de mon ame : faites taire ce qui n'eſt point vous ; faites taire mon ame même, & qu'elle ne ſe parle plus intérieurement, pour n'écouter que vous. O Pain de vie ! Je ne me veux plus nourrir que de vous ſeul : tout autre aliment me feroit vivre à moi-même, me donneroit une force propre, & me rempliroit au-dehors.

Que mon ame meure de la mort des juſtes, de cette bienheureuſe mort, qui doit prévenir la mort corporelle ; de cette mort intérieure, qui diviſe l'ame d'avec elle-même, qui fait qu'elle ne ſe trouve, ni ne ſe poſſéde plus ; qui éteint toute ardeur, qui détruit tout intérêt, qui anéantit tout retour ſur ſoi. O Amour ! Vous tourmentez merveilleuſement. Le même pain du Ciel fait mourir & fait vivre ; il arrache l'ame à elle-même, & il la met en paix ; il lui ôte tout, & il lui donne tout ; il lui ôte tout en elle, & lui donne tout en Dieu ; en qui ſeul les cho-

ses sont pures. O mon Amour, ô ma vie, ô mon tout! Je n'ai plus que vous. O divin pain! Je vous mangerai tous les jours, & je ne craindrai rien tant, que d'être privé de cette céleste nourriture.

XII.

Pour le Vendredi Saint.

LE mystére de la Passion de JESUS-CHRIST est incompréhensible aux hommes. Il a paru (*a*) *un scandale aux Juifs, & une folie aux Gentils.* Les Juifs étoient zélés pour la gloire de leur Religion; ils ne pouvoient souffrir l'opprobre de JESUS-CHRIST. Les Gentils, pleins de leur philosophie, étoient sages, & leur sagesse se révoltoit à la vûe d'un Dieu crucifié: c'étoit renverser la raison humaine, que de prêcher ce Dieu sur la Croix.

(*b*) I. Cor. 1. v. 23.

Cependant cette Croix prêchée dans tout l'Univers, surmonte le zéle superbe des Juifs, & la sagesse hautaine des Gentils. Voilà donc à quoi aboutit le mystére de la Passion de Jesus-Christ; à confondre, non-seulement la sagesse profane des gens monde, qui, comme les Gentils, regardent la piété comme une folie, & qui ne connoissent de vertu, que celle qui est revêtue d'un certain éclat; mais encore le zéle superbe de certaines personnes pieuses, qui ne veulent rien voir dans la religion, qui ne soit conforme à leurs fausses idées.

O mon Dieu, je suis du nombre de ces Juifs scandalisés. Il est vrai, ô Jesus, que je vous adore sur la Croix; mais cette adoration n'est qu'en cérémonie; elle n'est point en vérité.

La véritable adoration de Jesus-Christ crucifié, consiste à se sacrifier avec lui; à perdre sa raison dans la folie de la Croix; à en avaler tout l'opprobre; à vouloir être, si Dieu le veut, un spectacle de dérision à tous les Sages de la terre; à consentir de passer pour insensé, comme Jesus-Christ.

Voilà ce qu'on dit volontiers de bouche ; mais voilà ce que le cœur ne dit point. On s'excuse par de vains prétextes ; on frémit ; on recule lâchement, dès qu'il faut paroître nud & rassasié d'opprobres avec l'homme de douleurs. O mon Dieu, mon amour, on vous aime pour se consoler ; mais on ne vous aime point, pour vous suivre jusqu'à la mort de la Croix. Tous vous fuient ; tous vous abandonnent ; tous vous méconnoissent ; tous vous renient. Tant que la raison trouve son compte & son bonheur à vous suivre, on court avec empressement, & l'on se vante, comme S. Pierre : mais il ne faut qu'une question d'une servante, pour tout renverser. On veut borner la Religion à la courte mesure de son esprit ; dès qu'elle surpasse notre foible raison, elle se tourne en scandale.

Cependant, la Religion doit être dans la pratique, ce qu'elle est dans la spéculation, c'est-à-dire, qu'il faut qu'elle aille réellement jusqu'à faire perdre pied à notre raison, & à nous livrer à la folie du Sauveur crucifié. O qu'il est aisé d'être Chrétien, à con-

dition d'être sage, maître de soi, courageux, grand, régulier, & merveilleux en tout ! Mais être Chrétien pour être petit, foible, méprisable, & insensé aux yeux des hommes, c'est ce qu'on ne peut entendre, sans en avoir horreur. Aussi, l'on n'est Chrétien qu'à demi. Non-seulement on s'abandonne à son vain raisonnement, comme les Gentils ; mais encore on se fait un honneur de suivre son zéle, comme les Juifs. C'est avilir la Religion, dit-on, c'est la tourner en petitesse d'esprit : il faut montrer, combien elle est grande. Hélas ! Elle ne le sera en nous, qu'autant qu'elle nous rendra humbles, dociles, petits, & détachés de nous-mêmes.

On voudroit un Sauveur, qui vînt pour nous rendre parfaits, pour nous remplir de notre propre excellence, & pour remplir toutes les vûes les plus flatteuses de notre sagesse ; au contraire, Dieu nous a donné un Sauveur qui renverse notre sagesse, qui nous met avec lui, nud sur une infame Croix. O JESUS, c'est-là que tout le monde vous abandonne. Il ne faut

pas

pas, dit-on, pousser les choses si loin: c'est outrer les vérités chrétiennes, & les rendre odieuses aux yeux du monde. Hé quoi, ne savons-nous pas que les profanes seront scandalisés, puisque quelques gens de bien même le sont?

Comment le mystére de la Croix ne paroîtroit-il pas excessif à ces sages Gentils, puisqu'il scandalise les Juifs pieux & zélés? O Sauveur, boive qui voudra votre Calice d'amertume; pour moi, je le veux boire jusqu'à la lie la plus amére. Je suis prêt à souffrir la douleur, l'ignominie, la dérision, l'insulte des hommes au-dehors; & au-dedans, la tentation, & le délaissement du Pere céleste: je dirai comme vous l'avez dit pour mon instruction: (*a*) *Que ce Calice passe & s'éloigne de moi; mais*, malgré l'horreur de la nature, *que votre volonté se fasse, & non la mienne*. Ces vérités sont trop fortes pour ceux, qui ne vous connoissent qu'à demi, & qui ne peuvent vous suivre que dans les consolations du Tabor. Pour moi, je manquerois à l'attrait de

(*a*) Luc. 22. v. 42.

votre amour, si je reculois. Allons à JESUS; allons au Calvaire: mon ame est triste jusqu'à la mort, mais qu'importe, pourvû que je meure percé des mêmes cloux, & sur la même Croix que vous, ô mon Sauveur.

XIII.

Pour le Samedi Saint.

CE qui se présente à moi aujourd'hui, c'est JESUS entre la mort qu'il a soufferte, & la vie qu'il va reprendre. Sa Résurrection ne sera pas moins réelle que sa mort, & sa mort n'est qu'un passage de la misérable vie, à la vie bienheureuse. O Sauveur, je vous adore, je vous aime dans le tombeau, je m'y renferme avec vous; je ne veux plus que le monde me voye, je ne veux plus me voir moi-même, je descends dans les ténébres & la poussiére, je ne suis plus du nombre des vivans. O hommes, oubliez-

moi, foulez-moi aux pieds; je suis mort, & la vie qui m'est préparée, sera cachée avec JESUS-CHRIST en Dieu.

Ces vérités étonnent : à peine les gens de bien peuvent-ils les supporter. Que signifie donc *le Batême*, par lequel, comme l'Apôtre nous l'assure, (*a*) *nous avons été tous ensevelis avec* JESUS-CHRIST *par sa mort?* Où est-elle, cette mort, que le caractére de Chrétien doit opérer en nous? Où est-elle cette sépulture? Hélas! Je veux paroître, être approuvé, aimé, distingué; je veux occuper mon prochain, posséder son cœur, me faire une idole de la réputation & de l'amitié. Dérober à Dieu l'encens grossier qui brûle sur ses Autels, n'est rien en comparaison du larcin sacrilége d'une ame, qui veut enlever ce qui est dû à Dieu, & se faire l'idole des autres créatures.

Mon Dieu, quand cesserai-je de m'aimer, jusqu'à vouloir qu'on ne m'aime & qu'on ne m'estime plus? A vous seul la gloire, à vous seul l'a-

(*a*) Rom. 6. v. 4.

mour. Je ne dois plus rien aimer qu'en vous, pour vous, & de votre pur amour : je ne dois plus m'aimer moi-même que par charité, comme un étranger. Ne devrois-je donc pas avoir honte de vouloir qu'on m'aime ? Ma vaine délicatesse ne se contente pas d'un amour de charité ; elle est blessée de n'avoir que ce qu'on lui accorde à cause de vous ; O injustice ! O révolte ! O aveugle & détestable orgueil ! Punissez-le, mon Dieu. Je suis pour vous contre moi ; j'entre dans les intérêts de votre gloire, & de votre justice contre ma vanité. O folle créature, idolâtre de toi-même ! Qu'as-tu donc indépendemment de Dieu, qui mérite cette tendresse, cet attachement, cet amour indépendant de la charité ? O qu'il faut de charité pour te supporter dans cette injustice ! Vouloir que les autres fassent pour nous, ce que Dieu nous défend de faire pour nous-mêmes ! Amour que Dieu imprime dans le fond de ses créatures, est-ce là l'usage qu'il en veut tirer ? Ne nous a-t-il fait capables de l'aimer, qu'afin que nous nous détournassions les uns

les autres, de l'unique terme du pur amour? Non, mon Dieu, je ne veux plus qu'on m'aime : à peine faut-il qu'on me ſouffre pour l'amour de vous; plus je ſuis délicat & ſenſible ſur cet amour des autres, plus j'en ſuis indigne,& dans le beſoin d'en être privé.

Il en eſt, ô Seigneur, de la réputation comme de l'amitié : donnez, ôtez, ſelon vos deſſeins : que cette réputation plus chére que la vie, devienne comme un linge ſali : ſi vous y trouvez votre gloire, qu'on paſſe, qu'on repaſſe ſur moi, comme ſur les morts qui ſont dans le tombeau; qu'on ne me compte pour rien; qu'on ait horreur de moi; qu'on ne m'épargne en rien, tout eſt bon : s'il me reſte encore quelque ſenſibilité volontaire, quelque vûe ſecrette ſur la réputation, je ne ſuis point mort avec JESUS-CHRIST, & je ne ſuis point en état d'entrer dans ſa vie reſſuſcitée.

Ce n'eſt qu'après l'extirpation de la vie maligne & corrompue du vieil homme, que nous paſſons dans la vie de l'homme nouveau. Il faut que tout

meure, douceurs, consolations, repos, tendres amitiés, honneurs, réputation : tout nous sera rendu au centuple ; mais il faut que tout meure, que tout soit sacrifié. Quand nous aurons tout perdu en nous, nous retrouverons tout en Dieu. Ce que nous avions en nous avec l'impureté du vieil homme, nous sera rendu avec la pureté de l'homme renouvellé, comme les métaux mis au feu ne perdent point leur pure substance, mais sont purifiés de ce qu'ils ont de grossier. Alors, mon Dieu, le même esprit, qui gémit & qui prie en nous, aimera en nous plus parfaitement. Combien nos cœurs seront-ils plus grands, plus tendres, & plus généreux ! Nous n'aimerons plus en foibles créatures, & d'un cœur resserré dans d'étroites bornes. L'Amour infini aimera en nous, notre amour portera le caractère de Dieu-même.

Ne songeons donc qu'à suivre JESUS-CHRIST, dans son agonie, dans sa mort, & dans son tombeau ; ensevelissons-nous dans les ténébres de la pure foi ; livrons-nous à toutes les

horreurs de la mort. Non, je ne veux plus me regarder comme étant de ce monde. O Monde, oubliez-moi, comme je vous oublie, & comme je veux m'oublier moi-même. Seigneur JESUS, vous n'êtes mort que pour me faire mourir; arrachez-moi la vie; ne me laissez plus respirer; ne souffrez aucunes réserves; poussez mon cœur à bout; je ne mets point de bornes à mon sacrifice.

XIV.

Pour le jour de l'Ascension.

IL me semble que j'accompagne, avec les Disciples, JESUS-CHRIST jusqu'à Béthanie. Là, il monte au Ciel à mes yeux, je l'adore, je ne puis me lasser de le regarder, de le suivre d'affection, & de goûter au fond de mon cœur les paroles de vie, qui sont sorties les derniéres de sa bouche sacrée, quand il a quitté la ter-

re. O Sauveur ! Vous ne cessez point d'être avec moi & de me parler. Je sens la vérité de cette promesse : *Voilà (a) que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siécle.* Vous êtes avec nous, non-seulement sur cet Autel sensible, où vous appellez tous vos enfans à manger le pain descendu du Ciel ; mais vous êtes encore au-dedans de nous, sur cet Autel invisible, dans cette Eglise & ce sanctuaire inaccessible de nos ames, où se fait l'adoration en esprit & en vérité. Là vous sont offertes les pures victimes ; là, sont égorgés tous les désirs propres, tous les retours intéressés sur nous-mêmes, & tous les goûts de l'amour propre. Là, nous mangeons le véritable pain de vie, dont votre chair adorable même n'est que la superficie sensible ; là, nous sommes nourris de la pure substance de l'éternelle vérité ; là, le Verbe fait chair se donne à nous, comme notre verbe intérieur, comme notre parole, notre sagesse, notre vie, notre être, no-

(a) Matth. 28. v. 20.

tre tout. Si nous l'avons connu selon la chair & par les sens, pour y rechercher un goût sensible, nous ne le connoissons plus de même; c'est la pure foi & le pur amour qui se nourrissent de la pure vérité de Dieu, fait une même chose avec nous. O Régne de mon Dieu ! C'est ainsi que vous venez à nous, dès cette vie misérable. O volonté du Pére ! Vous êtes par-là accomplie sur la terre comme dans le Ciel. O Ciel ! Pendant qu'il plaît à Dieu de me tenir hors de vous dans ce lieu d'exil, je ne vais point vous chercher plus loin, & je vous trouve sur la terre. Je ne connois, ni ne veux d'autre Ciel que mon Dieu ; & mon Dieu est avec moi au milieu de cette vallée de larmes. Je le porte, je le glorifie en mon cœur, il vit en moi. Ce n'est pas moi qui vis, c'est lui qui vit, triomphant dans sa créature de boue, & qui la fait vivre en lui seul. O bienheureuse & éternelle Sion, où JESUS régne avec tous les Saints ! Que de choses glorieuses sont dites de vous ! Que j'aime ce régne de gloire, qui n'aura point de fin ! A vous seul,

Seigneur, l'empire, la majesté, la force, la toute-puissance, aux siécles des siécles.

Seigneur JESUS, bien loin de m'affliger pour nous, de ce que vous n'êtes plus visible sur la terre, je me réjouis de votre triomphe ; c'est votre seule gloire qui m'occupe. Je joins ici bas ma foible voix avec celle de tous les bienheureux, pour chanter le cantique de l'Agneau vainqueur : trop heureux, ô JESUS, de souffrir dans cet exil, pour vous glorifier ! Votre présence sensible, il est vrai, est le plus doux de tous les parfums ; mais ce n'est pas pour moi que je vous cherche, c'est pour vous. O si je me regardois moi-même, qu'est-ce qui pourroit me consoler dans cette misérable vie, de ne vous avoir point, de vous déplaire par tant de fautes, & de me voir sans cesse en risque de vous perdre éternellement ? Qu'est-ce qui seroit capable d'adoucir mes peines, & de me faire supporter la vie ? Mais, j'aime mieux votre volonté que ma sûreté propre.

Je vis donc, puisque vous voulez que je vive. Cette vie, qui n'est qu'u-

ne mort, durera autant que vous voudrez. Vous le ſavez, ô Dieu de mon cœur, que je n'y veux tenir à rien qu'à votre ordre. Je ne ſuis dans cette terre étrangère, qu'à cauſe que vous m'y tenez. Je vous aime mieux que mon bonheur & que ma gloire. Il vaut mieux vous obéir que jouir de vous; il vaut mieux ſouffrir ſelon vos deſſeins, que goûter vos délices & voir la lumiére de votre viſage. En me privant de vous, privez-moi de tout; dépouillez, arrachez ſans pitié; ne laiſſez rien à mon ame, ne la laiſſez pas elle-même à elle-même.

Si la préſence du Sauveur a dû nous être ôtée, que doit-il nous reſter? Si Dieu a été jaloux d'une ſi ſainte conſolation pour les Apôtres, avec quelle indignation détruira-t-il en nous tant d'amuſemens, qui nous conſervent certains reſtes ſecrets d'une vie propre? Quelle conſolation ſera auſſi pure que celle de voir JESUS? Et par conſéquent, en reſte-t-il quelqu'une dont nous oſions encore refuſer le ſacrifice? O Dieu, n'écoutez plus ma lâcheté; dépouillez, écorchez, s'il le faut,

coupez jusqu'au vif. Quand tout sera ôté, ce sera alors que vous resterez seul dans l'ame.

XV.

Pour le jour de la Pentecôte.

VOus avez commencé, Seigneur, par ôter à vos Apôtres, ce qui paroissoit le plus propre à les soutenir; je veux dire, la présence sensible de JESUS votre Fils : mais vous avez tout détruit pour tout établir : vous avez ôté tout, pour rendre tout avec usure. Telle est votre méthode. Vous vous plaisez à renverser l'ordre du sens humain.

Après avoir ôté cette possession sensible de JESUS-CHRIST, vous avez donné votre S. Esprit. O privation, que vous êtes précieuse & pleine de vertu, puisque vous opérez plus que la possession du Fils de Dieu même! O ames lâches, pourquoi vous croyez-vous si pauvres dans la privation, puis-

qu'elle enrichit plus que la possession du plus grand trésor ? Bienheureux ceux qui manquent de tout, & qui manquent de Dieu même, c'est-à-dire, de Dieu goûté & apperçu ! Heureux ceux, pour qui JESUS se cache & se retire ! L'Esprit Consolateur viendra sur eux : il appaisera leur douleur, & aura soin d'essuyer leurs larmes. Malheur à ceux, qui ont leur consolation sur la terre, qui mettent hors de Dieu le repos, l'appui, & l'attachement de leur volonté ! Ce bon Esprit promis à tous ceux qui le demandent, n'est point envoyé sur eux. Le Consolateur envoyé du ciel, n'est que pour les ames qui ne tiennent, ni au monde, ni à elles-mêmes.

Hélas, Seigneur ! Où est-il donc cet Esprit qui doit être ma vie ? Il sera l'ame de mon ame. Mais où est il ? Je ne le sens, je ne le trouve point. Je n'éprouve dans mes sens que fragilité, dans mon esprit que dissipation & mensonge, dans ma volonté qu'inconstance & que partage entre votre amour & mille vains amusemens. Où est-il donc votre Esprit ? Que ne vient-il

créer en moi un cœur nouveau, selon le vôtre? O mon Dieu, je comprens que c'est dans cette ame appauvrie, que votre Esprit daignera habiter, pourvû qu'elle s'ouvre à lui sans mesure. C'est cette absence sensible du Sauveur & de tous ses dons, qui attire l'Esprit Saint. Venez donc, ô Esprit; vous ne pouvez rien trouver de plus pauvre, de plus dépouillé, de plus nud, de plus abandonné, de plus foible que mon cœur. Venez, apportez-y la paix. Non cette paix d'abondance, qui coule comme un fleuve; mais cette paix séche, cette paix de patience & de sacrifice; cette paix amére, mais paix véritable pourtant, & d'autant plus pure, plus intime, plus profonde, plus intarissable, qu'elle n'est fondée que sur le renoncement sans réserve.

O Esprit! O Amour! O Vérité de mon Dieu! O Amour lumiére! O Amour qui enseignez l'ame sans parler, qui faites tout entendre sans rien dire, qui ne demandez rien à l'ame & qui l'entraînez par le silence à tout sacrifice! O Amour, qui dégoûtez de tout autre amour, qui faites qu'on se hait, qu'on

s'oublie & qu'on s'abandonne. O Amour, qui coulez au travers du cœur, comme la fontaine de vie, qui pourra vous connoître, ſinon celui en qui vous ſerez ? Taiſez-vous, hommes aveugles ; l'amour n'eſt point en vous. Vous ne ſavez ce que vous dites : Vous ne voyez rien, vous n'entendez rien. Le vrai Docteur ne vous a jamais enſeignés.

C'eſt lui qui raſſaſie l'ame de vérité, ſans aucune ſcience diſtincte. C'eſt lui qui fait naître au fond de l'ame, les vérités que la parole ſenſible de JESUS-CHRIST n'avoit expoſées qu'aux yeux de l'eſprit. On goûte, on ſe nourrit, on ſe fait une même choſe avec la vérité. Ce n'eſt plus elle qu'on voit comme un objet hors de ſoi : c'eſt elle qui devient nous-mêmes, & que nous ſentons intimement, comme l'ame ſe ſent elle-même. O quelle puiſſante conſolation, ſans chercher à ſe conſoler ! On a tout ſans rien avoir. Là, on trouve en unité le Pere, le Fils & le S. Eſprit : le Pere Créateur, qui crée en nous tout ce qu'il veut y faire, pour nous rendre des enfans ſemblables à lui : le Fils Verbe de Dieu, qui devient le

Verbe & la Parole intime de l'ame ; qui se tait à tout pour ne laisser plus parler que Dieu : enfin l'Esprit qui souffle où il veut, qui aime le Pere & le Fils en nous. O mon Amour, qui êtes mon Dieu, aimez-vous, glorifiez-vous vous-même en moi. Ma paix, ma joie, ma vie sont en vous, qui êtes mon tout, & je ne suis plus rien.

XVI.

Pour la Fête du Saint Sacrement.

J'Adore JESUS-CHRIST au Saint Sacrement, où il cache tous les trésors de son amour. O Octave trop courte, pour célébrer tant de mystéres de JESUS anéanti ! Je n'y vois qu'amour, que bonté, & que miséricorde. Hélas, Seigneur, que voulez-vous ? Pourquoi cacher votre Majesté éternelle ? Pourquoi l'exposer à l'ingratitude des ames insensibles, à l'irrévérence des hommes ? Ah ! C'est que vous nous aimez, vous nous cherchez, vous

vous

vous donnez tout entier à nous. Mais encore de quelle maniére faites-vous ce don ? Sous la figure de l'aliment le plus familier. O mon pain, ô ma vie, ô chair de mon Sauveur, venez exciter ma faim : je ne veux plus me nourrir que de vous.

O Verbe, ô Sageſſe, ô Parole, ô Vérité Eternelle, vous êtes caché ſous cette chair, & cette chair ſacrée ſe cache ſous cette apparence groſſiére du pain. O Dieu caché, je veux vivre caché avec vous pour vivre de votre vie divine. Sous toutes mes miſéres, mes foibleſſes, mes indignités, je cacherai JESUS : je deviendrai le Sacrement de ſon amour : on ne verra que le voile groſſier du Sacrement, la créature imparfaite & fragile ; mais au-dedans, vivra le vrai Dieu de gloire.

Hélas ! O Dieu d'amour, quand viendrez-vous donc ? Quand eſt-ce que je vous aimerai ? Quand eſt-ce que vous ſerez le ſeul aliment de mon cœur, & mon pain au-deſſus de toute ſubſtance ? Le pain extérieur, cette créature fragile, ſera briſé & expoſé à toutes ſortes d'accidens ; mais, JE-

sus immortel & impassible, sera en elle sans division & sans changement. Vivant de lui, je ne vivrai plus que pour lui ; & il vivra tout seul en moi.

Verbe divin, vous parlerez, & mon ame se taira pour vous entendre ; cette simple parole qui a fait le monde, se fera entendre de sa créature, & elle fera en elle tout ce qu'elle exprimera ; elle formera sa nouvelle créature, comme elle forma l'Univers. Taisez-vous donc, mon Ame : n'écoutez plus rien ici bas ; ne vous écoutez plus vous-même dans ce silence, qui est l'anéantissement de l'esprit. Laissez parler le Verbe fait chair ; ô qu'il dira de choses ! Il est lui seul toute vérité. Quelle différence, entre la créature, qui dit en passant quelque vérité, & qui dit ce qui n'est point à elle, mais ce qui est comme emprunté de Dieu ; & le Fils de Dieu, qui est la Vérité même ! Il est ce qu'il dit : il est la vérité en substance : aussi ne la dit-il point comme nous la disons ; il ne la fait point passer devant les yeux de notre esprit, successivement & par pensées détachées ; il la porte elle-même toute entiére dans le

fond de notre être ; il l'incorpore en nous, & nous en elle : nous sommes faits vérité de Dieu. Alors, ce n'est point par force de raisonnemens & de science, c'est par simplicité d'amour qu'on est dans la vérité ; tout le reste n'est plus qu'ombre & mensonge. On n'a plus besoin de discourir & de se convaincre en détail : c'est l'amour qui imprime toute vérité. D'une seule vûe, on est saisi du néant de la créature & du tout de Dieu. Cette vûe décide tout, elle entraîne tout, elle ne laisse plus rien à l'esprit : on ne voit qu'une seule vérité, & tout le reste disparoît.

O monde insensé & scandaleux, on ne peut plus vous voir ni vous entendre. O amour propre, vous faites horreur ; on se supporte patiemment, comme Jesus-Christ supportoit Judas. Tout passe de devant mes yeux ; mais rien ne m'importe, rien n'est mon affaire, sinon l'affaire unique de faire la volonté de Dieu dans le moment présent, & de vouloir sa volonté sur la terre, comme on la veut dans le Ciel.

O Jesus, voilà le vrai culte que vous attendez. Qu'il est aisé de vous

adorer par des cérémonies & des louanges ; mais qu'il y a peu d'ames qui vous rendent ce culte intérieur ! Hélas ! On ne voit par-tout qu'une Religion en figure, qu'une Religion Judaïque. On voudroit par l'esprit posséder votre vérité, mais on ne veut point se laisser posséder par elle : on veut participer à votre sacrifice, & jamais se sacrifier avec vous. A moins qu'on ne se perde en vous, jamais on ne sera fait une même chose avec vous. O Dieu caché, que vous êtes inconnu aux hommes ! O Amour, on ne sait ce que c'est que d'aimer. Enseignez-le moi ; & ce sera m'enseigner toutes les vérités en une seule.



XVII.

Pour la Fête de Sainte Magdeleine.

JE voudrois, mon Sauveur, comme ſainte Magdeleine, vous ſuivre par amour juſques dans la pouſſiére du tombeau. C'étoit d'elle, Seigneur, que vous fîtes ſortir ſept Démons. Que j'aime à voir que les Saints que vous avez tirés de l'état le plus affreux, ſont ceux qui vous cherchent avec plus de courage & de tendreſſe ! Tous vos Diſciples, Seigneur, s'enfuient; Magdeleine ſeule, qui a été la proie de tant de Démons, arroſe votre tombeau de ſes larmes; elle eſt inconſolable de ne plus trouver votre Corps : elle le demande à tout ce qu'elle trouve : dans le tranſport de ſa douleur, elle ne meſure point ce qu'elle dit; elle ne ſait pas même les paroles qu'elle prononce. Quand l'amour parle, il ne conſulte point la raiſon.

Je cours, ô mon Dieu, avec Magde-

leine vers votre tombeau ; je cours ſans m'arrêter ; je deſcends juſques dans la pouſſiére, je m'enfonce dans les ténébres, & dans l'horreur de ce tombeau. Je ne trouve plus, ô Sauveur, aucun reſte ſenſible de votre preſence, aucune trace de vos dons. L'Epoux s'eſt enfui, tout eſt perdu, il ne reſte ni Epoux, ni amour, ni lumiére, JESUS eſt enlevé, ô douleur, ô tentation, ô déſeſpoir ! Perdre juſqu'à mon amour même ! JESUS caché & enſeveli au fond de mon cœur, ne s'y trouve plus. Où eſt-il ? Qu'eſt-il devenu ? Je le demande à toute la nature ; & toute la nature eſt muette : il ne me reſte de mon amour que le trouble de l'avoir perdu. Où eſt-il ? Donnez-le moi, ôtez-moi tout le reſte, je l'emporterai. Pauvre Ame, qui ne fais rien de ce que tu dis, mais trop heureuſe puiſque tu aimes, ſans ſavoir que c'eſt l'amour qui te fait parler !

O Amour, vous voulez des ames qui oſent tout en vous, & qui ne ſe promettent rien d'elles-mêmes, qui ne diſent jamais ; Je le puis, ou je ne le puis pas. On peut tout en vous ; on

ne peut rien sans vous; quiconque aime parfaitement, ne se mesure plus sur soi; il est prêt à tout, & ne tient plus à rien.

XVIII.

Pour le jour de l'Assomption.

O Mon Dieu, je me présente aujourd'hui à vous avec Marie, Mere de votre Fils. Donnez-moi des pensées, donnez-moi un cœur, qui répondent aux pensées & au cœur de Marie. O JESUS, voilà votre Mere, qui quitte la terre pour se réunir à jamais à vous. Je la quitte avec elle; avec elle mon cœur s'éléve vers le Ciel, pour n'aimer que vous. O Esprit, qui descendîtes sur cette Vierge pour la rendre féconde, descendez sur moi pour me purifier.

Que vois-je dans Marie, pendant les derniers tems de sa vie? Elle *persévéroit*, dit (*a*) S. Luc, *dans la priére avec*

(*a*) Act. 1. v. 14.

les autres femmes : c'eſt-à-dire, qu'elle ne faiſoit au-dehors, que ce que les autres faiſoient. La perfection, qui étoit ſans doute dans la Mere du Fils de Dieu, ne conſiſte donc pas dans des actions extraordinaires & éclatantes. Nous ne voyons, ni prophétie, ni miracles, ni inſtruction des peuples, ni extaſes. Rien que de ſimple & de commun. Sa vie étoit toute intérieure : elle *prioit* avec *perſevérance*. Voilà ſon occupation ; elle prioit avec les autres femmes. O combien ſa priére devoit-elle être plus pure & plus divine ! Mais ces tréſors demeuroient cachés. Au-dehors, on ne voyoit que recueillement, ſimplicité, vie commune.

Adoration en eſprit & en vérité, dont Marie eſt le modéle, quand eſt-ce que les hommes vous connoîtront ? Ils vous cherchent où vous n'êtes pas ; dans les grands projets, dans les conduites pleines d'auſtérité. Toutes ces choſes ont leur tems, & Dieu y appelle, quand il lui plaît. Mais le vrai culte, le pur amour, ne dépend point de toutes ces choſes. Aimer en ſilence, ne vouloir que Dieu ſeul, ne tenir à rien,

pas même à ses dons, pour se les approprier avec complaisance ; souffrir tout en esprit d'amour ; souffrir la vie, comme les maux dont elle est pleine, par abandon à Dieu, & dans le dépouillement intérieur, comme Marie vivoit dans cette amére séparation d'avec son Fils ; ne se compter plus pour rien, dans toutes les choses qu'on a à faire ou à souffrir ; ne se croire, ni capable, ni incapable d'aucune chose, mais se laisser mener comme un petit enfant, ou comme Marie se laisse donner par son Fils à Jean ; n'avoir plus rien à soi, & n'être plus à soi-même ; vivre, mourir, avec un cœur égal, ou plutôt, n'avoir ni cœur ni volonté, mais laisser Dieu uniquement vouloir & s'aimer soi-même sans mesure au-dedans de nous ; ô vous voilà, Adoration pure, simple & parfaite ! C'est de tels adorateurs que le Pere cherche.

Mais hélas ! Où les trouvera-t-il ? On craint toujours d'aller trop loin, & de se perdre en se donnant à Dieu. La pure foi ne suffit point aux ames timides & intéressées. Elles veulent voir & posséder des dons sensibles ; s'appuyer,

comme dit l'Ecriture, ſur un bras de chair, ou ſur la force de leur ſageſſe. Marcher, comme Abraham, ſans ſavoir où l'on va, eſt une choſe qui révolte les ſens & la raiſon défiante. Hélas! On veut ſervir Dieu, mais à condition de régler tous ſes pas, d'arranger ſes affaires, de ſe faire un genre de vie doux & commode. On ne veut rien, dit-on. Hé! Ne veut-on pas les commodités de la vie, la conſolation de l'amitié, le ſuccès des choſes qu'on croit bonnes, la conſervation d'une réputation avantageuſe? O Dieu de vérité, faites luire vos plus purs rayons de grace, dans ces ames timides & mercenaires. Montrez-leur qu'elles veulent tout, quoiqu'elles ne croyent rien vouloir. Pouſſez-les ſans relâche de ſacrifice en ſacrifice. Elles reconnoîtront à chaque choſe qu'il faudra ſacrifier, qu'il n'y en avoit aucune, à laquelle elles ne tinſſent fortement. Quelles agonies, quand Dieu nous prend au mot, & ne fait que prendre ce que nous lui avons tant de fois abandonné! O abandon, on parle de vous, ſans vous connoître! O ſacrifi-

ce de vérité, vous êtes dans la bouche, & point dans le cœur ! O mon Ame, je ne me fie plus à vous ! Je ne me fie qu'à Dieu ſeul, qui m'arrachera à moi-même. O Marie, Mere de JESUS, je veux vivre & mourir avec vous dans le pur amour !

XIX.

Pour le jour de Saint Auguſtin.

QUe vois-je, Seigneur, en ſaint Auguſtin? le comble de la miſére; & puis, une miſéricorde qui la ſurpaſſe. O qu'une ame foible & miſérable eſt conſolée, à la vûe d'un tel exemple ! C'eſt ainſi, ô mon Dieu, que vous aimez à ſauver ce qui étoit perdu, à redreſſer ce qui étoit égaré, à remettre dans votre ſein tendre & paternel, ce qui étoit loin de vous & livré à ſes paſſions. O aimable Saint, vous m'êtes mis devant les yeux, pour m'apprendre, dans l'abyme de mes ténébres, à eſpérer & à ne me dé-

courager jamais, puisque la source des miséricordes ne tarit point pour les cœurs pénitens; enfin à me supporter moi-même, en tout ce que je vois en moi de plus humiliant.

O amour de Dieu, que n'avez-vous pas fait dans le cœur d'Augustin! En lui, on avoit vû l'amour aveugle, l'amour égaré, l'amour insensé: mais, ô amour, vous êtes retourné à votre centre, vers la vérité & la beauté éternelle: cet amour qui avoit si long-tems couru après le mensonge, est devenu amour parfait: c'est l'amour humble, c'est l'amour qui s'anéantit pour mieux aimer. Augustin ne s'aime plus lui-même, tant il aime Dieu; il ne voit plus rien par son propre esprit; il est abattu, ce grand génie, si fécond, si vif, si étendu, si élevé, si hardi pour contempler les plus hautes vérités. Qu'est-il donc devenu cet homme, qui perçoit les plus grandes difficultés, qui raisonnoit si subtilement, qui parloit, qui décidoit avec tant d'assurance? Qu'en reste-t-il? Hélas! je ne vois plus que la simplicité d'un enfant: il suit sans voir,

il croit ſans comprendre, l'amour ſimple & anéanti eſt devenu ſon unique lumiére : il ne cherche plus à connoître par ſes propres lumiéres; mais l'onction de l'amour lui apprend toute vérité : il la trouve renfermée dans le mépris de tout lui-même, & dans l'amour de Dieu, qui eſt l'unique bien. Qui ſuis-je, s'écrie-t-il? Rien, qu'une voix qui crie : Dieu eſt tout, & il n'y a que lui.

O profonde doctrine ! La lumiére la plus précieuſe eſt cette lumiére éternelle, qui anéantit les lumiéres humaines : c'eſt cet état d'obſcurité, où ſans rien voir en homme, l'amour parfait voit tout d'une maniére divine : c'eſt ce goût intime de la vérité, qui ne la met plus devant des yeux de la chair & du ſang, mais qui la fait habiter au fond de nous-mêmes. O chére ſcience de JESUS, en comparaiſon de laquelle tout n'eſt rien, qui vous donnera à moi ? Qui me donnera à vous ? Enſeignez-moi, Seigneur, à aimer ; & je ſaurai toutes vos Ecritures. Toutes leurs pages m'enſeignent, que l'ame qui aime, fait tout ce que

vous voulez qu'on ſache. O Amour, inſtruiſez-moi par le cœur, & non par l'eſprit. Déſabuſez-moi de ma vaine raiſon, de ma prudence aveugle, de tous déſirs indignes d'une ame qui vous aime. Que je meure, comme Auguſtin, à tout ce qui n'eſt pas vous.



XX.

Sur la Fête de tous les Saints.

L'Intention de l'Eglise est d'honorer aujourd'hui tous les Saints ensemble ; je les aime, je les invoque, je m'unis à eux, je joins ma voix aux leurs, pour louer celui qui les a faits Saints ; que volontiers je m'écrie avec cette Eglise céleste : Saint, Saint, Saint, à Dieu seul la gloire, que tout s'anéantisse devant lui !

Je vois des Saints de tous les âges, de tous les tempéramens, de toutes les conditions ; il n'y a donc ni âge, ni tempérament, ni condition qui exclue de la sainteté. Ils ont eu au-dehors les mêmes obstacles, les mêmes combats que nous ; ils ont eu au-dedans les mêmes répugnances, les mêmes sensibilités, les mêmes tentations, les mêmes révoltes de la nature corrompue ; ils ont eu des habitudes tyranniques à détruire, des rechutes à réparer, des il-

lusions à craindre, des relâchemens flatteurs à rejetter, des prétextes plausibles à surmonter, des amis à craindre, des ennemis à aimer, un orgueil à sapper par le fondement, une humeur à réprimer, un amour propre à poursuivre sans relâche, jusques dans les derniers replis du cœur.

Ah, que j'aime à voir les Saints foibles comme moi, toujours aux prises avec eux-mêmes, n'ayant jamais un seul moment d'assuré ! J'en vois dans la retraite, livrés aux plus cruelles tentations; j'en vois dans les prospérités les plus redoutables, & dans le commerce du siécle le plus empesté. O grace du Sauveur, vous éclatez par-tout, pour mieux montrer votre puissance, & pour ôter toute excuse à ceux qui vous résistent ! Il n'y a ni habitude enracinée, ni tempérament ou violent, ou fragile, ni croix accablante, ni prospérités empoisonnées, qui puissent nous excuser, si nous ne pratiquons pas l'Evangile. Cette foule d'exemples décide : la grace prend toutes les formes les plus diverses, suivant les divers besoins : elle fait aussi aisément des Rois humbles, que

des Solitaires pénitens & recueillis : tout lui eſt facile quand nous ne réſiſtons pas à ſon attrait. J'entens la voix du Sauveur, qui dit, que Dieu fait changer les pierres mêmes, en enfans d'Abraham. O JESUS, ô Parole du Pere, mais Parole d'éternelle vérité ! Accompliſſez donc cette parole en moi, moi, pierre dure & inſenſible ; moi, qui ne puis être taillé, que ſous les coups redoublés du marteau ; moi, rebelle, indocile & incapable de tout bien : ô Seigneur, prenez cette pierre ; glorifiez-vous, amolliſſez mon cœur ; animez-le de votre Eſprit, rendez-le ſenſible à vos vérités éternelles ; formez en moi un enfant d'Abraham, qui marche ſur les veſtiges de ſa foi.

Dirai-je avec le monde inſenſé : Je veux bien me ſauver, mais je ne prétends pas être un Saint ? Ah ! Qui peut eſpérer ſon ſalut, ſans la ſainteté ! Rien d'impur n'entrera au Royaume des Cieux ; aucune tache n'y peut entrer ; ſi légére qu'elle puiſſe être, il faut qu'elle ſoit effacée, & que tout ſoit purifié juſques dans le fond par le feu vengeur de la juſtice divine, ou

en ce monde ou en l'autre ; tout ce qui n'eſt pas dans l'entier renoncement à ſoi, & dans le pur amour qui rapporte tout à Dieu ſans retour, eſt encore ſouillé. O Sainteté de mon Dieu, aux yeux duquel les aſtres mêmes ne ſont pas aſſez purs ! O Dieu juſte, qui jugerez toutes nos imparfaites juſtices ! mettez la vôtre au-dedans de mes entrailles pour me renouveller ; ne laiſſez rien en moi de moi-même.



XXI.

Sur la Commémoration des Morts.

MOn Dieu, je regarde avec consolation cette cérémonie de votre Eglise, qui met la mort devant nos yeux. Hélas, faut-il que nous ayons besoin qu'on nous en rappelle le souvenir ! Tout n'est que mort ici-bas ; le genre humain tombe en ruine de tous côtés à nos yeux ; il s'est élevé un monde nouveau sur les ruines de celui qui nous a vû naître ; & ce nouveau monde, déja vieilli, est prêt à disparoître : chacun de nous meurt insensiblement tous les jours ; l'homme, comme l'herbe des champs, fleurit le matin ; le soir il languit, il se desséche, il est flétri, & il est foulé aux pieds. Le passé n'est qu'un songe ; le présent nous échape dans le clin d'œil, où nous voulons le voir ; l'avenir n'est point à nous, peut-être n'y sera-t-il jamais, & quand il y seroit ; qu'en faudroit-il croire ? Il

vient, il s'approche, le voilà, il n'eſt déja plus, il eſt tombé dans cet abyme du paſſé, où tout s'engouffre & s'anéantit.

O Dieu, il n'y a que vous; vous ſeul êtes l'ÊTRE véritable; tout le reſte n'eſt qu'une image trompeuſe de l'être, qu'une ombre qui s'enfuit. O Vérité; ô Tout! Je me réjouis de ce que je ne ſuis rien; à vous ſeul appartient d'être toujours: vous êtes le vivant au ſiécle des ſiécles. O hommes aveugles, qui croyez vivre, & qui ne faites que mourir!

Mais cette mort, qui fait frémir toute la nature, la craindrai-je lâchement? Non, non; pour les enfans de Dieu, elle eſt le paſſage à la vie, elle ne nous dépouille que de la vanité & de la corruption; c'eſt elle qui doit nous revêtir des dons éternels. O mort, ô bonne mort! Quand voudras-tu me réunir à ce que j'aime uniquement? Quand viendras-tu me donner le baiſer de l'Epoux? Quand eſt-ce que les liens de ma ſervitude ſeront rompus? O Amour éternel, ô Vérité qui ferez luire un jour ſans fin! O paix du Royaume de Dieu,

où Dieu lui-même ſera tout en tous. O céleſte patrie ! O aimable Sion, où mon cœur enivré ſe perdra en Dieu ! Qui ne vous déſire, que déſirera-t-il !

Mais, ô mon Dieu & mon amour, c'eſt votre gloire, & non mon bonheur, après quoi je ſoupire : j'aime mieux votre volonté que ma béatitude : je conſens donc pour l'amour de vous, à demeurer encore loin de vous dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes, autant que vous le voudrez. Vous ſavez que ce n'eſt point par attachement à la terre, ni à ce corps de boue, ce miſérable corps de péché ; mais par un ſacrifice de tout moi-même à votre bon plaiſir, que je conſens à languir encore ici bas. Mais, faites que je meure à tout, avant que de mourir : éteignez en moi tout déſir ; déracinez toute volonté ; arrachez tout intérêt propre : alors je ſerai mort, & vous vivrez, vous, en moi : alors, je ne ſerai plus moi-même.

O précieuſe mort, qui doit précéder la naturelle ! O mort, qui eſt une mort divine & transformée en Jesus-

CHRIST ; en ſorte que notre vie eſt cachée avec lui dans le ſein du Pere céleſte ! O mort, après laquelle on eſt également prêt à mourir où à vivre ! O mort, qui commence ſur la terre le Royaume du Ciel. O germe de l'être nouveau ! Alors, mon Dieu, je ſerai dans le monde comme n'y étant pas ; j'y paroîtrai, comme ces morts ſortis du tombeau, que vous reſſuſciterez au dernier jour.



COURTES MÉDITATIONS SUR DIFFÉRENS SUJETS,

Tirés de l'Ecriture Sainte.

I. MEDITATION.

De la vraie connoiſſance de l'Evangile.

Seigneur, à qui irions-nous, ſinon à vous, qui avez les paroles de la vie éternelle? Jean VI. v. 69.



Ous ne connoiſſons point aſſez l'Evangile : & ce qui nous empêche de l'apprendre, c'eſt que nous croyons le ſavoir. Nous en ignorons les maxi-

mes, nous n'en pénétrons point l'esprit ; nous recherchons curieusement les pensées des hommes, & nous négligeons celles de Dieu. Une parole de l'Evangile est plus précieuse que tous les autres livres du monde ensemble. C'est la source de toute vérité. Avec quel amour, avec quelle foi, avec quelle adoration devrions-nous y écouter JESUS-CHRIST ? Disons-lui donc désormais avec Saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous* ? Un moment de recueillement, d'amour & de présence de Dieu, fait plus voir & entendre la vérité, que tous les raisonnemens des hommes.



II. MEDITATION.

Du Changement de la lumiére en ténébres.

Prenez donc garde que la lumiére qui est en vous, ne soit que ténébres.
Luc XI. v. 35.

IL n'est pas étonnant que nos défauts nous défigurent aux yeux de Dieu. Mais, que nos vertus même ne soient souvent que des imperfections, c'est ce qui doit nous faire trembler. Souvent notre sagesse n'est qu'une politique charnelle & mondaine ; notre modestie, qu'un extérieur composé & hypocrite, pour garder les bienséances & nous attirer des louanges ; notre zéle, qu'un effet de l'humeur ou de l'orgueil ; notre franchise, qu'une brusquerie ; ainsi du reste. Avec quelle lâcheté sont exécutés en détail les sacrifices que nous faisons à Dieu, & qui paroissent les plus éclatans ? Craignons que la lumiére se change en ténébres.

III. MEDITATION.

Des piéges & de la tyrannie du monde.

Malheur au monde, à cause de ses scandales. Matth. XVIII. v. 7.

QUe volontiers, Seigneur, je répéte cette terrible parole de JESUS-CHRIST votre Fils & mon Sauveur ! Elle est terrible pour le monde à jamais réprouvé ; mais elle est douce & consolante pour ceux qui vous aiment & qui le méprisent. Elle seroit pour moi un coup de foudre, si jamais je me rengageois contre vous dans la servitude du Siécle. Ah, monde aveugle & injuste ! Tyran, tu flattes pour trahir ; tu amuses pour donner le coup de la mort ; tu ris, tu fais rire, tu méprises ceux qui pleurent ; tu ne cherches qu'à enchanter les sens par une vaine joie qui se tourne en poison : mais tu pleureras éternellement, pendant que les Enfans de Dieu seront conso-

lés. O que je crains tes complaisances ! Que je méprise tes mépris insensés !

IV. MEDITATION.

Combien peu renoncent à l'amour du monde, qui est si digne de mépris.

N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. S. Jean I. Ch. II. v. 15.

QUe ces paroles ont d'étendue ! Le monde est cette multitude aveugle & corrompue que JESUS-CHRIST maudit dans l'Evangile, & pour lequel il ne veut pas même prier en mourant. Chacun parle contre le monde, & chacun a pourtant le monde dans son cœur. Le monde n'est que l'assemblage des gens qui s'aiment eux-mêmes, & qui aiment les créatures sans rapport à Dieu : nous sommes donc le monde nous-mêmes, puisqu'il ne faut pour cela que s'aimer, & que chercher dans les créatures ce qui n'est

qu'en Dieu. Avouons que nous appartenons au monde, & que nous n'avons point l'Esprit de JESUS-CHRIST. Quelle honte de renoncer en apparence au monde, & d'en conserver les sentimens! Jalousie pour l'autorité, amour pour la réputation qu'on ne mérite pas, dissipation dans les compagnies, recherche des commodités qui flattent la chair, lâcheté dans les exercices chrétiens, inapplication à étudier les vérités de l'Evangile; voilà le monde. Il vit en nous, & nous voulons vivre en lui, puisque nous désirons qu'on nous aime, & que nous craignons qu'on nous oublie. Heureux le Saint Apôtre, (*a*) *pour qui le monde étoit crucifié, & qui l'étoit aussi pour le monde!*

(*a*) Gal. 6. v. 14.



V. MEDITATION.

Sur la véritable Paix.

Je vous donne la paix, non comme le monde la donne. Jean XIV. v.27.

QUel bonheur, de savoir combien le monde est méprisable ! C'est sacrifier à Dieu peu de chose, que de lui sacrifier ce fantôme. Qu'on est foible, quand on ne le méprise pas autant qu'il le mérite ! Qu'on est à plaindre, quand on croit avoir beaucoup quitté en le quittant ! Tout Chrétien y a renoncé par son Baptême : les personnes Religieuses & retirées ne font donc que suivre cet engagement avec plus de précaution que les autres. C'est avoir cherché le port, en fuyant la tempête. Le monde promet la paix, il est vrai : mais il ne la donne jamais ; il cause quelque plaisir passager, mais ces plaisirs coûtent plus qu'ils ne valent. JESUS-CHRIST seul peut mettre l'homme

en paix ; il l'accorde avec lui-même ; il soumet ses passions ; il borne ses désirs ; il le console par son amour ; il lui donne la joie dans la peine même ; ainsi, cette joie ne peut lui être ôtée.

VI. MEDITATION.

Que Jesus-Christ a refusé de prier pour le monde.

Je ne prie point pour le monde.
Jean XVII. v. 9.

Jesus-Christ mourant prie pour ses bourreaux, & refuse de prier pour le monde. Que dois-je donc penser de ces hommes qu'on appelle honnêtes gens, & que j'ai appellés amis, puisque les persécuteurs & les meurtriers de Jesus-Christ lui sont moins odieux, que ces hommes auxquels j'avois livré mon cœur ? Que puis-je attendre de ma foiblesse dans les compagnies, où l'on se pique d'oublier Dieu, de traiter la piété de foi-

blesse, & de suivre tous ses désirs ? Puis-je croire que j'aime Dieu, & que je ne rougisse point de son Evangile, si j'aime tant la société de ses ennemis, & si je crains de leur déplaire, en témoignant que je crains Dieu ? O Seigneur ! Soutenez-moi contre les torrens du monde; rompez mes liens; éloignez-moi des tabernacles des pécheurs; unissez-moi avec ceux qui vous aiment.

VII. MEDITATION.

Sur la fuite du monde.

Malheur au monde, à cause de ses scandales. Matth. XVIII. v. 7.

LE monde porte déja sur son front la condamnation de Dieu, & il ose s'ériger en juge pour décider de tout. On veut aimer Dieu, & on craint lâchement de déplaire au monde, son irréconciliable ennemi. O ame adultére & infidéle à l'Epoux sacré ! Ne savez-vous pas que l'amitié du monde

rend ennemi de Dieu ? Malheur donc à ceux qui plaisent au monde, ce Juge aveugle & corrompu.

Mais, qu'est-ce que le monde ? Est-ce un fantôme ? Non ; c'est cette foule d'amis profanes, qui m'entretiennent tous les jours, qui passent pour honnêtes gens, qui ont de l'honneur, que j'aime & dont je suis aimé ; mais qui ne m'aiment point pour Dieu. Voilà mes plus dangereux ennemis. Un ennemi déclaré ne tueroit que mon corps ; ceux-ci ont tué mon ame. Voilà le monde que je dois fuir avec horreur, si je veux suivre JESUS-CHRIST.



VIII. MEDITATION.

Sur le même sujet.

Le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. Gal. VI. v. 14.

IL ne suffit pas, selon l'Apôtre, que le monde soit crucifié pour nous ; il faut que nous le soyons aussi pour lui. On croit être bien loin du monde, parce qu'on est dans une retraite ; mais, on parle le langage du monde, on en a les sentimens, les curiosités : on veut de la réputation, de l'amitié, de l'amusement : on a encore des idées de noblesse : on souffre avec répugnance les moindres humiliations. On veut bien, dit-on, oublier le monde, mais on ressent dans le fond de son cœur, qu'on ne veut pas être oublié par lui. En vain cherche-t-on un milieu entre Jesus-Christ & le monde.

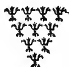
IX. MEDITATION.

Que dans la voie de la perfection, les premiers sont bien souvent atteints & devancés par les derniers.

Ceux qui étoient les premiers, seront les derniers; & les derniers, seront les premiers. Luc XIII. v. 30.

Combien d'ames, qui dans une vie commune auront atteint à la perfection, pendant que les Epouses du Seigneur, comblées de graces, appellées à goûter la manne céleste, auront langui dans une vie lâche & imparfaite? Combien de pécheurs, qui après avoir passé tant d'années dans l'égarement & dans l'ignorance de l'Evangile, laisseront tout d'un coup derriére eux, par la ferveur de leur pénitence, les ames qui avoient goûté, dès leur plus tendre jeunesse, les dons du Saint Esprit, & que Dieu avoit prévenues de ses plus douces bénédictions? Qu'il

sera beau aux derniers de remporter ainsi la couronne, & d'être par leur exemple la condamnation des autres! Mais, qu'il sera douloureux aux premiers de devenir les derniers, de se voir derriére ceux dont ils étoient autrefois le modéle, de perdre leurs couronnes, & de les perdre pour quelques amusemens qui les ont retardés! Je ne saurois voir le recueillement de certaines personnes qui vivent dans le monde, leur désintéressement, leur humilité, sans rougir de voir, combien nous, qui ne devrions être occupés que de Dieu, sommes dissipés, vains & attachés à nos commodités temporelles. Hâtons nous de courir, de peur d'être laissés derriére.



X. MEDITATION.

De l'amour du prochain.

Soyez attentifs à vous aimer les uns les autres, d'un amour fraternel.
I. Pierre I. v. 22.

CEt Apôtre veut par ces paroles; que notre charité soit toujours attentive pour ne blesser pas le prochain. Sans cette attention, la charité qui est si fragile en cette vie, se perd bientôt. Un mot dit avec hauteur ou avec chagrin, un air sec ou dédaigneux, peut altérer des esprits foibles. Il faut ménager des créatures si chéres à Dieu, des membres si précieux de Jesus-Christ. Si vous manquez de cette attention, vous manquez aussi de charité: car on ne peut aimer, sans s'appliquer à ce qu'on aime. Cette attention de charité doit remplir tout l'esprit & le cœur. *Paissez mes brebis.* Ces paroles de Jesus-Christ à S. Pierre, sont dans un sens pour chacun de nous,

une exhortation à la cordialité les uns envers les autres.

XI. MEDITATION.

Que nous sommes venus pour servir les autres.

Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir les autres. Marc. X. v. 45.

C'Est ce que doivent dire toutes les personnes, qui ont quelque autorité sur d'autres. C'est un pur ministére : il faut effectivement servir ceux à qui l'on paroît commander, souffrir leurs imperfections, les redresser doucement & avec patience, les attendre dans les voies de Dieu, se faire tout à tous, se croire fait pour eux, s'humilier pour leur adoucir les corrections les plus nécessaires, ne se rebuter jamais, demander à Dieu le changement de leur cœur, qu'on ne peut point obtenir soi-même. Examinez-vous par rapport aux personnes qui vous sont commises,

& dont vous êtes chargé devant Dieu.

XII. MEDITATION.

De la douceur & de l'humilité de cœur.

Apprenez de moi, que je suis doux & humble de cœur. Matth. XI. v. 29.

IL n'y avoit que le Fils de Dieu qui pût nous faire cette divine leçon ; lui, qui *étant égal à son Pere, s'est anéanti*, (*a*) comme dit S. Paul, *en prenant la forme & la condition d'un esclave.* Que n'a-t-il pas fait pour l'amour de nous ? Que n'a-t-il pas souffert de nous, & que ne souffre-t-il pas encore ? *Il a été mené*, (*b*) *comme une victime qu'on va égorger, & on ne l'a pas entendu se plaindre.* Et nous, nous nous plaignons des moindres maux ; nous sommes vains, délicats, sensibles.

Il n'y a point de douceur véritable & constante sans humilité. Tandis que nous serons pleins de nous-mêmes, tout

(*a*) I. Phil. 2. v. 6. 7.
(*b*) If. 53. v. 7.

nous choquera en autrui. Soyons persuadés que rien ne nous est dû, & alors rien ne nous aigrira. Pensons souvent à nos miséres, & nous deviendrons indulgens pour celles d'autrui. Nourrissons-nous de ces grandes & aimables paroles du Fils de Dieu : *Apprenez de moi, que je suis doux & humble de cœur.*

XIII. MEDITATION.

De la véritable grandeur.

Quiconque s'exalte, sera humilié ; & quiconque s'humilie, sera exalté.
Luc. XIV. v. 11.

PUisque nous aimons tant l'élévation, cherchons-la où elle est, cherchons celle qui durera toujours. O l'admirable ambition, que celle de régner éternellement avec le Fils de Dieu & d'être assis à jamais sur un même trône avec lui ! Mais quelle ambition, quelle jalousie d'enfant, que de s'empresser pour avoir des noms parmi les hommes, pour parvenir à une réputation encore moins solide que la fu-

mée, qui eſt le jouet du vent ? Faut-il ſe donner tant de peine, pour avoir quelques gens qui ſe diſent nos amis ſans l'être, & pour ſoutenir de vaines apparences ? Aſpirons à la véritable grandeur; elle ne ſe trouve, qu'en s'abaiſſant ſur la terre. Dieu confond le ſuperbe dès cette vie, il lui attire l'envie, la critique & la calomnie, il lui cauſe mille traverſes, & enfin il l'humiliera éternellement; & l'humble qui ſe cache, qui veut être oublié, qui craint d'être recherché du monde, ſera dès cette vie reſpecté, pour n'avoir pas voulu l'être; & une éternelle gloire ſera la récompenſe de ſon mépris pour la gloire fauſſe & mépriſable.



XIV. MEDITATION.

Sur quoi nous devons fonder notre joie.

Réjouissez-vous, je vous le dis encore, réjouissez-vous : que votre modestie soit connue de tous les hommes, car le Seigneur est proche. Phil. IV. v. 4. 5. *

C'Est le dégoût de nos passions & des vanités du monde, qui doit être la source de notre joie. Nous ne devons fonder notre joie que dans notre confiance en Dieu, & nous ne devons espérer de lui être agréables, qu'autant que le monde nous déplaît. Ce doit être l'attente de JESUS-CHRIST, qui va venir nous couronner, qui nous doit rendre modestes & constans ; il faut se tenir prêt à le recevoir, être bien-aise qu'il vienne : ce sera le Juge du monde & notre Consolateur. Qu'il est doux d'attendre JESUS-CHRIST en paix, tandis que les enfans du siécle

craignent qu'il arrive ! Ils trembleront, ils frémiront ; & nous, nous verrons venir avec joie & confiance notre aimable délivrance. Heureux état, état digne d'envie ! Que ceux qui n'y sont pas encore, y aspirent ! C'est notre lâcheté & nos amusemens, qui nous éloignent de cet état de confiance & de consolation.

XV. MEDITATION.

Des effets de l'Eucharistie en nous.

Celui qui me mange, doit vivre pour moi.
Jean VI. v. 55. 58.

C'Est la chair de Jesus-Christ que nous mangeons ; mais, c'est son esprit qui nous vivifie. La chair seule ne profite de rien, comme il le dit lui-même ; oui, la chair, quoiqu'unie au Verbe, ensorte que S. Jean ne craint point de dire que le Verbe est fait chair. Il ne l'a unie, que pour nous communiquer son esprit plus sensible-

ment, par cette société charnelle qu'il a faite avec nous : il ne nous la donne à manger, que pour nous incorporer à lui, & faire vivre nos ames de sa vie divine. Pourquoi donc vivans si souvent de lui, refuserons nous de vivre pour lui ? Que devient en nous ce pain céleste, cette chair toute divine ? A quoi servent nos Communions ? JESUS-CHRIST vit il en nous ? Ses sentimens, ses actions se manifestent-elles en notre chair mortelle ? Croissons-nous en JESUS-CHRIST, à force de le manger ? Toujours s'amuser, toujours murmurer contre les moindres croix, toujours ramper sur la terre, toujours chercher de misérables consolations, toujours cacher ses défauts sans les corriger, pendant qu'on ne fait qu'une même chair avec lui !



XVI. MEDITATION.

Sur le même ſujet.

Celui qui me mange, doit vivre pour moi. Jean VI. v. 55. 58.

JESUS-CHRIST eſt toute notre vie; c'eſt la vérité éternelle, dont nous devons être nourris; quel moyen de prendre un aliment ſi divin & de languir toujours! Ne croître point dans la vertu, n'avoir ni force, ni ſanté, ſe repaître de menſonge, fomenter dans ſon cœur des paſſions dangereuſes, être dégoûté des vrais biens, eſt-ce là la vie d'un Chrétien qui mange le pain du Ciel? JESUS-CHRIST ne veut s'unir & s'incorporer avec nous, que pour vivre dans le fond de nos cœurs; il faut qu'il ſe manifeſte dans notre chair mortelle, que JESUS-CHRIST paroiſſe en nous, puiſque nous ne faiſons qu'une même choſe avec lui. (*a*) *Je vis, mais*

(*a*) Gal. 2. v. 20.

ce n'est plus moi qui vit ; c'est Jesus-Christ qui vit dans sa créature, déja morte à toutes les choses humaines.

XVII. MEDITATION.

De la confiance en Dieu.

Je dors, & mon cœur veille. Cant. V. v. 2.

ON dort en paix dans le sein de Dieu, par l'abandon à sa providence, & par un doux sentiment de sa miséricorde. On ne cherche plus rien, & l'homme tout entier se repose en lui. Plus de raisonnemens incertains & inquiets, plus de désirs, plus d'impatience à changer sa place. La place où nous sommes, c'est le sein de Dieu : car c'est Dieu qui nous y a mis de ses propres mains, & qui nous y porte entre ses bras. Peut-on se trouver mal où il nous met, & où nous sommes comme un enfant, que sa mere tient & embrasse ? Laissons-le faire, reposons-nous sur lui & en lui. Ce re-

pos de confiance, qui éteint tous les mouvemens de la prudence charnelle, c'eſt la véritable vigilance du cœur. S'abandonner à Dieu ſans s'appuyer ſur rien autre que lui, c'eſt faire veiller ſon cœur, tandis qu'on dormira. Ainſi, l'amour aura toujours les yeux ouverts avec jalouſie, pour ne tendre qu'à ſon Bien-aimé; & nous ne nous endormirons point dans la mort!

XVIII. MEDITATION.

Qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe apprendre à prier.

Enſeignez nous à prier. Luc. XI. v. 1.

SEigneur, je ne ſai ce que je dois vous demander. Vous ſeul ſavez ce qu'il nous faut : vous m'aimez mieux, que je ne ſai m'aimer moi-même. O Pere, donnez à votre enfant ce qu'il ne ſait pas lui-même demander. Je n'oſe demander, ni croix, ni conſolations : je me préſente ſeulement à vous, je

vous ouvre mon cœur. Voyez mes besoins, que je ne connois pas ; voyez, & faites selon votre miséricorde. Frappez, ou guérissez ; accablez, ou relevez-moi. J'adore toutes vos volontés sans les connoître ; je me tais, je me sacrifie, je m'abandonne. Plus d'autres désirs, que ceux d'accomplir votre volonté. Apprenez-moi à prier ; priez vous-même en moi.

XIX. MEDITATION.

De l'Amour de Dieu.

Seigneur, vous savez bien que je vous aime.
Jean XXI. v. 16.

SAint Pierre le disoit à Notre-Seigneur, mais oserions-nous le dire ? Aimons-nous Dieu, pendant que nous ne pensons point à lui ? Quel est l'ami, à qui nous n'aimons pas mieux parler qu'à lui ? Où nous ennuyons-nous davantage, qu'aux pieds des Autels ? Que faisons-nous pour plaire à notre

Maître, & pour nous rendre tels qu'il veut ? Que faisons-nous pour sa gloire ? Que lui avons-nous sacrifié pour accomplir sa volonté ? La préférons-nous à nos moindres intérêts, aux amusemens les plus indignes ? Où est donc cet amour, que nous pensons avoir ? Malheur pourtant (*a*) *à celui qui n'aime pas le Seigneur* JESUS, qui nous a tant aimés ! Donnera-t-il son Royaume éternel à ceux qui ne l'aiment pas ? Si nous l'aimions, pourrions-nous être insensibles à ses bienfaits, à ses inspirations, à ses graces ? (*b*) *Ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ne pourra désormais nous séparer de la charité de* JESUS-CHRIST.

(*a*) I. Cor. 16. v. 22. (*b*) Rom. 8. v. 38. 39.



XX.

XX. MEDITATION.

Sur le même sujet.

Seigneur, vous savez bien que je vous aime. Jean XXI. v. 16.

VOus le savez mieux que moi, ô mon Dieu, ô mon Pere, ô mon Tout, combien je vous aime. Vous le savez, & je ne le sai pas : car rien ne m'est plus caché que le fond de mon cœur. Je veux vous aimer, je crains de ne vous aimer pas assez, je vous demande l'abondance du pur amour. Vous voyez mon désir ; c'est vous qui le faites en moi. Voyez dans votre créature ce que vous y avez mis. O Dieu, qui m'aimez assez pour m'inspirer de vous aimer sans bornes, ne regardez plus le torrent d'iniquité qui m'avoit englouti ; regardez votre miséricorde & mon amour.

XXI. MEDITATION.

Que rien ne ſauroit manquer à celui qui s'attache à Dieu.

C'eſt le Seigneur qui me conduit, rien ne pourra me manquer. Pſ. XXII. v. 1.

N'Avons-nous point de honte, de chercher quelque choſe autre que Dieu? Quand nous avons la ſource de tous biens, nous nous croyons encore pauvres. On cherche dans la piété même, les commodités & les conſolations temporelles : on regarde la piété comme un adouciſſement aux peines qu'on ſouffre; & non, comme un état de renoncement & de ſacrifice : de là viennent tous nos découragemens. Commençons par nous abandonner à Dieu. En le ſervant, ne nous mettons jamais en peine de ce qu'il ſera pour nous. Un peu plus ou un peu moins ſouffrir dans une vie ſi courte, ce n'eſt pas grand'-choſe.

Que peut-il me manquer, lorsque j'ai Dieu ? Oui, Dieu lui-même est le bien infini, & l'unique bien. Disparoissez, faux biens de la terre, qui portez indignement ce nom, & qui ne servez qu'à rendre les hommes mauvais. Rien n'est bon, que le Dieu de mon cœur, que je porterai toujours au-dedans de moi. Qu'il m'ôte les plaisirs, les richesses, les honneurs, l'autorité, les amis, la santé, la vie : tant qu'il ne se dérobera point lui-même à mon cœur, je serai toujours riche, je n'aurai rien perdu, j'aurai conservé ce qui est tout. Le Seigneur m'a cherché dans mes égaremens, m'a aimé quand je ne l'aimois pas, m'a regardé avec tendresse malgré mes ingratitudes ; je suis dans sa main, il me méne comme il lui plaît. Je sens ma foiblesse & sa force. Avec un tel appui, rien ne me manquera jamais.



XXII. MEDITATION.

Que Dieu doit être l'unique portion du cœur de l'homme.

O Dieu de mon cœur, & mon éternelle portion! Pf. LXXII. v. 26.

SEigneur, vous êtes le Dieu de toute la nature : tout obéit à votre voix : vous êtes l'ame de tout ce qui vit. Vous êtes plus mon ame, que celle même que vous avez donnée à mon corps : vous êtes plus près de moi, que moi-même. Tout eft à vous, mon cœur n'y fera-t-il pas, ce cœur, que vous avez fait, que vous animez ? Il eft à vous, & non à moi.

Mais, ô mon Dieu ! Vous êtes auffi à moi : car je vous aime. Vous êtes tout pour moi. Je n'ai nul autre bien, ô mon éternelle portion ! Ce n'eft point les confolations d'ici-bas, ni les goûts intérieurs, ni les lumiéres, ni même les graces éminentes au-dedans, que je

souhaite. Je ne demande aucun de ces dons qui viennent de vous, mais qui ne sont pas encore vous-même. C'est de vous-même, & de vous seul, que j'ai faim & soif. Je m'oublie, je me perds; faites de moi ce qu'il vous plaira, n'importe; je vous aime.

XXIII. MEDITATION.

De quelle maniére Dieu veut être glorifié.

Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux & paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté. Luc. II. v. 14.

En ne cherchant que la gloire de Dieu, notre paix s'y trouvera. Mais, la gloire de Dieu ne se trouve point dans toutes les pensées & les actions des hommes. Dieu veut être glorifié par l'anéantissement entier de la nature, & par l'abandon à son Esprit. Il ne faut point vouloir sa gloire, autrement qu'il ne la veut lui-même. Prê-

tons-nous ſeulement, comme des inſtrumens morts, à la conduite de ſa providence. Réprimons tout empreſſement, tout mouvement naturel, toute inquiétude déguiſée ſous le nom de zèle. Paix dans la bonne volonté ! N'avoir plus ni déſir, ni héſitation, & ſe laiſſer dans la main de Dieu, c'eſt là avoir une bonne volonté, conforme à la ſienne. Celui qui eſt ainſi, eſt immobile comme la montagne de Sion : il ne ſauroit être ébranlé ; puiſqu'il ne veut que Dieu, & que Dieu fait tout.

XXIV. MEDITATION.

De la douceur & humilité de cœur.

Apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames. Matth. XI. v. 29.

MOn Dieu, je viens m'inſtruire à vos pieds. Vous êtes ici préſent, c'eſt vous qui m'y attirez par vôtre grace. Je n'écoute que vous, je ne crois-

que vous. Parlez, votre serviteur écoute.

Seigneur, je vous adore, mon cœur n'aime que vous, il ne soupire qu'après vous. Je m'anéantis avec joie devant vous ; ô éternelle Majesté ; je viens pour recevoir tout de vous, & pour renoncer sans réserve à moi-même.

Envoyez, ô mon Dieu, votre Esprit Saint. Qu'il devienne mien, & que le mien soit détruit à jamais. Je me livre à cet Esprit d'amour & de vérité. Qu'il m'éclaire aujourd'hui, pour m'apprendre à être doux & humble de cœur.

O Jesus, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur & d'humilité. Vous m'apprenez à y trouver le repos de mon ame & la paix.

Hélas ! Que j'ai été loin la chercher, cette paix ! Je la cherchois dans les vaines imaginations de mon orgueil. L'orgueil est incompatible avec la paix. Il veut toujours ce qu'il n'a pas, il veut toujours passer pour ce qu'il n'est point. Il s'éléve sans cesse, & sans cesse Dieu lui résiste pour le rabaisser par l'envie, par la contradiction des autres hom-

mes, ou par ſes propres défauts qu'il ne peut s'empêcher de ſentir. Malheureux orgueil, qui ne goûtera jamais la paix des Enfans de Dieu, qui ſont doux & humbles de cœur.



MEDITATIONS



MÉDITATIONS POUR UN MALADE.

I. MEDITATION.

Je me suis tû, Seigneur, parce que c'est vous qui l'avez fait. Pseaume XXXVIII. v. 10.



Est-ce à moi à me plaindre, quand mon Dieu me frappe ; & qu'il me frappe par amour, afin de me guérir ? Frappez donc, Seigneur ; j'y consens. Que vos coups les plus rigoureux sont doux, puisqu'ils cachent tant de miséricordes! Hélas! si vous n'aviez point frap-

pé mon corps, mon ame n'auroit point cessé de se donner à elle-même le coup de la mort. Elle étoit couverte d'ulcéres horribles. Vous l'avez vûe, vous en avez eu pitié. Vous abattez ce corps de péché, vous renversez mes ambitieux projets; vous me rendez le goût de votre éternelle vérité, que j'avois perdu depuis si long-tems. Soyez donc à jamais béni. Je baise la main qui m'écrase, & j'adore le bras qui me frappe.

II. MEDITATION.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parceque je suis infirme. Pf. VI. v. 3.

O Mon Dieu, je n'ai point d'autre raison que ma misére, pour exciter votre miséricorde. Voyez le besoin que j'ai de votre secours, & donnez-le moi. J'en sens le besoin, Seigneur : Heureux de le sentir, si ce sentiment me tient dans la défiance de moi-même! Vous avez frappé ma chair pour la purifier; vous avez brisé mon

corps pour guérir mon ame. C'eſt par la douleur ſalutaire, que vous m'arrachez aux plaiſirs corrompus. L'infirmité de ma chair m'afflige, moi, qui n'avois point d'horreur de l'infirmité de mon eſprit Il étoit en proie à la vaine ambition, à la fiévre ardente de toutes les paſſions furieuſes. J'étois malade, & je ne croyois pas l'être. Mon mal étoit ſi grand, que je ne le ſentois pas. Je reſſemblois à un homme qui a une fiévre chaude, & qui prend l'ardeur de ſa fiévre pour la force d'une pleine ſanté. O heureuſe maladie, qui m'ouvre les yeux, & qui change mon cœur.



III. MEDITATION.

Il vous a été donné, non-seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui. Philip. I. v. 29.

O Don précieux, qu'on ne connoît point ! La douleur n'est pas moins précieuse, que la foi répandue dans les ames par le S. Esprit. Bienheureuse marque de miséricorde, quand Dieu nous fait souffrir ! Mais, sera-ce une souffrance forcée & pleine d'impatience ? Non, les Démons souffrent ainsi. Celui qui souffre sans vouloir souffrir, ne trouve dans ses peines, qu'un commencement des éternelles douleurs. Quiconque se soumet dans sa souffrance, la change en un bien infini. Je veux donc, ô mon Dieu, souffrir en paix & avec amour. Ce n'est pas assez de croire vos saintes vérités; il les faut suivre. Elles nous condamnent à la douleur; mais elles nous en découvrent le prix. O Seigneur, rani-

mez ma foi languissante. Qu'on voye reluire en moi la foi & la patience de vos Saints ! S'il m'échappe quelque impatience, du moins que je m'en humilie aussi-tôt, & que je la répare par ma douleur.

IV. MEDITATION.

Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi. Ezechias, Isa. XXXVIII. v. 14.

VOus voyez les maux qui m'accablent. La nature se plaint, que lui répondrai-je ? Le monde cherche à m'amuser & à me flatter; comment faut-il que je le repousse ? Que dirai-je, Seigneur ? Hélas ! Il ne me reste de force que pour souffrir & pour me taire. Répondez vous-même par votre parole toute-puissante. Ecartez le monde trompeur, qui m'a déja séduit une fois. Soutenez mon cœur, malgré les défaillances de la nature. Je souffre violence par les maux dont vous m'acca-

blez, & par mes passions qui ne sont point encore éteintes. Je souffre; hâtez-vous de me secourir. Délivrez-moi du monde & de moi-même. Délivrez-moi de mes maux, par la patience à les souffrir.

V. MEDITATION.

Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté. Job. I. v. 12.

VOilà, Seigneur, ce que vous faisiez dire à votre serviteur Job dans l'excès de ses maux. O que vous êtes bon, de mettre encore ces paroles dans la bouche & dans le cœur d'un pécheur tel que moi! Vous m'aviez donné la santé, & je vous oubliois; vous me l'ôtez, & je reviens à vous. Précieuse miséricorde, qui m'arrachez les dons de Dieu qui m'éloignoient de lui, pour me donner Dieu même. Seigneur, ôtez tout ce qui n'est point vous, pourvû que je vous aye. Tout est à vous; vous êtes le Seigneur; dis-

posez de tout. Biens, honneurs, santé, arrachez tout ce qui me tiendroit lieu de vous.

VI. MEDITATION.

Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, & je vous soulagerai. Matth. XI. v. 28.

DOuce parole de JESUS-CHRIST, qui prend sur lui tous les travaux, toutes les lassitudes, & toutes les douleurs des hommes! O mon Sauveur, vous voulez donc porter tous mes maux! Vous m'invitez à m'en décharger sur vous. Tout ce que je souffre, doit trouver en vous du soulagement. Je joins donc ma croix à la vôtre; portez-la pour moi. Je suis, comme vous étiez, tombant en défaillance, quand on fit porter votre croix par un autre. Je marche après vous, Seigneur, vers le Calvaire, pour y être crucifié. Je veux quand vous le voudrez, mourir entre vos bras; mais la pesanteur de ma croix m'accable. Je manque de pa-

tience ; soyez ma patience vous-même ! Je vous en conjure par votre promesse. Je viens à vous, je n'en puis plus ; c'est assez pour mériter votre compassion & votre secours.

VII. MEDITATION.

Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. I. Rois III. v. 10.

JE me tais, Seigneur, dans mon affliction, je me tais ; mais je vous écoute avec le silence d'une ame contrite & humiliée, à qui il ne reste rien à dire dans sa douleur. Mon Dieu, vous voyez mes plaies ; c'est vous qui les avez faites ; c'est vous qui me frappez. Je me tais, je souffre, & j'adore en silence : mais vous entendez mes soupirs, & les gémissemens de mon cœur ne vous sont point cachés. Je ne veux point m'écouter moi-même ; je ne veux écouter que vous, & vous suivre.

VIII. MEDITATION.

Mon Pére, délivrez-moi de cette heure.
Jean XII. v. 27.

QUoique vous me ménaciez & me frappiez, ô mon Dieu, vous êtes mon Pere; vous le serez toujours. Délivrez-moi de cette heure terrible, de ce tems d'amertume & d'accablement. Laissez-moi respirer dans votre sein, & mourir entre vos bras. Délivrez-moi, ou par la diminution de mes maux, ou par l'accroissement de ma patience. Coupez jusqu'au vif, brûlez; mais faites miséricorde; ayez pitié de ma foiblesse. Si vous ne voulez pas me délivrer de ma douleur, délivrez-moi de moi-même, de ma foiblesse, de ma sensibilité & de mon impatience.



IX. MEDITATION.

J'ai péché contre toute votre justice. Dan. IX. v. 15. 16.

J'Ai péché contre toutes vos loix. L'orgueil, la mollesse, le scandale, n'ont rien laissé de saint dans la Religion que je n'aye violé. J'ai même fait outrage à votre S. Esprit; j'ai foulé aux pieds le sang de l'alliance, j'ai rejetté les anciennes miséricordes qui avoient pénétré mon cœur. J'ai fait tous les maux, Seigneur; j'ai épuisé toutes les iniquités: mais je n'ai pas épuisé votre miséricorde. Au contraire, elle prend plaisir à surmonter ma misére. Elle s'éléve, comme un torrent au-dessus d'une digue. Pour tant de maux, vous me rendez tous les biens: vous vous donnez vous-même. O mon Dieu! Un si grand pécheur, si comblé de graces, refusera-t-il de porter sa croix avec votre Fils, qui est la justice & la sainteté même?

X. MEDITATION.

Ma force m'a abandonné. Pſeaume XXXVII. v. 11.

MA force m'abandonne ; je ne ſens plus que foibleſſe, qu'impatience, que déſolation de la nature défaillante, que tentation de murmure & de déſeſpoir. Qu'eſt donc devenu le courage dont je me piquois, & qui m'inſpiroit tant de confiance en moi-même ? Hélas ! Outre tous mes maux, j'ai encore à ſupporter la honte de ma foibleſſe & de mon impatience. Seigneur, vous attaquez mon orgueil de tous côtés ; vous ne lui laiſſez aucune reſſource. Trop heureux, pourvû que vous m'appreniez par ces terribles leçons, que je ne ſuis rien, que je ne puis rien, & que vous ſeul êtes tout !



XI. MEDITATION.

Quand on m'aura élevé de la terre, je tirerai tout à moi. Jean XII. v. 32.

VOus promites, Seigneur, que, quand vous feriez élevé fur la Croix, vous attireriez tout à vous. Les Nations font venues adorer l'homme de douleur ; les Juifs même en grand nombre ont reconnu le Sauveur qu'ils avoient crucifié. Voilà votre promesse accomplie aux yeux du monde entier. Mais, c'eft encore du haut de cette Croix, que votre vertu toute-puiffante attire les ames. O Dieu fouffrant! Vous m'enlevez au monde trompeur, vous m'arrachez à moi-même & à mes vains défirs, pour me faire fouffrir avec vous fur la Croix. C'eft-là qu'on vous appartient, qu'on vous connoît, qu'on vous aime, qu'on fe nourrit de votre vérité. Tout le refte, fans croix, n'eft qu'une piété en idée. Attachez-moi à vous; que je devienne un des membres de JESUS-CHRIST crucifié !

XII. MEDITATION.

Malheur au Monde, à cause de ses scandales. Matth. XVIII. v. 7.

LE Monde dit : Malheur à ceux qui souffrent ; mais la Foi répond au fond de mon cœur ; Malheur au Monde qui ne souffre pas. Il séme la terre de piéges funestes pour perdre les ames ; la mienne y a été long-tems perdue. Hélas, ô mon Dieu, que vous êtes bon de me tenir par l'infirmité, loin de ce Monde corrompu ! Fortifiez-moi par la douleur, pour achever de me déprendre de tout, avant que de m'exposer au scandale de vos ennemis. Que la maladie m'apprenne à connoître combien toutes les douceurs mondaines sont empoisonnées. On me trouve à plaindre dans mes langueurs. O aveugles amis ! Ne plaignez point celui que Dieu aime, & qu'il ne frappe que par amour. C'étoit il y a six mois qu'il

étoit à plaindre lorſqu'une mauvaiſe proſpérité empoiſonnoit ſon cœur, & qu'il étoit ſi loin de Dieu.



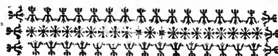
XIII. MEDITATION.

Soit que nous vivions, ſoit que nous mourions, nous ſommes au Seigneur.
Rom. XIV. v. 8.

O Mon Dieu ! Que m'importe de vivre ou de mourir ? La vie n'eſt rien, elle eſt même dangereuſe, dès qu'on l'aime. La mort ne détruit qu'un corps de boue ; elle délivre l'ame de la contagion du corps, & de ſon propre orgueil ; des piéges du démon, elle la fait paſſer à jamais dans le régne de la vérité. Je ne vous demande donc, ô mon Dieu, ni ſanté, ni vie ; je vous fais un ſacrifice de mes jours. Vous les avez comptés ; je ne demande aucun délai. Ce que je demande, c'eſt de mourir, plûtôt que de vivre comme j'ai vécu ; c'eſt de mourir dans la patience & dans l'amour, ſi vous voulez que je meure. O Dieu, qui tenez dans vos mains les clefs du tombeau, pour l'ou-

vrir ou pour le fermer, ne me donnez point la vie, si je n'en dois être détaché. En vivant ou mourant, je ne veux plus être qu'à vous.





REFLEXIONS SAINTES POUR TOUS LES JOURS DU MOIS.

PREMIER JOUR.

Sur le peu de foi qu'il y a dans le monde.

I.



Royez-vous (a) que le Fils de l'Homme venant sur la terre, y trouvera de la foi? S'il y venoit maintenant, en trouveroit-il en nous? Où est notre foi?

(a) Luc 18. v. 8.

Où en sont les marques ? Croyons-nous que cette vie n'est qu'un court passage à une meilleure ? Pensons-nous qu'il faut souffrir avec JESUS-CHRIST, avant que de régner avec lui ? Regardons-nous le monde, comme une figure trompeuse, & la mort comme l'entrée dans les véritables biens ? Vivons-nous de la foi ? Nous anime-t elle ? Goûtons nous les vérités éternelles, qu'elle nous présente ? En nourrissons-nous notre ame, avec le même soin que nous nourrissons notre corps, des alimens qui lui conviennent ? Nous accoutumons-nous à ne regarder toutes choses, que selon la foi ? Corrigeons-nous sur elle tous nos jugemens ? Hélas ! Bien loin de vivre de la foi, nous la faisons mourir dans notre esprit & dans notre cœur. Nous jugeons en Payens ; nous agissons de même. Qui croiroit ce qu'il faut croire, feroit-il ce que nous faisons ?

II.

Craignons que le Royaume de Dieu ne nous soit ôté, & ne soit donné à

d'autres, qui en produiront mieux les fruits. Ce Royaume de Dieu eſt la foi, quand elle eſt régnante & dominante au milieu de nous. Heureux, qui a des yeux pour voir ce Royaume ! La chair & le ſang n'en ont point. La ſageſſe de l'homme animal eſt aveugle là-deſſus, & veut l'être. Ce que Dieu fait intérieurement, lui eſt un ſonge. Pour voir les merveilles de ce Royaume intérieur, il faut renaître ; & pour renaître, il faut mourir. C'eſt à quoi le monde ne peut conſentir. Que le monde mépriſe donc, qu'il condamne, qu'il ſe moque tant qu'il voudra ; pour nous, mon Dieu, il nous eſt ordonné de croire & de goûter le don céleſte. Nous voulons être du nombre de vos élus, & nous ſavons que perſonne ne peut en être, ſans conformer ſa vie à ce que vous enſeignez.



II. JOUR.

Sur l'unique chemin du Ciel.

I.

Efforcez-vous (a) *d'entrer par la porte étroite.* Ce n'est que par violence, qu'on entre dans le Royaume de Dieu. Il faut l'emporter d'assaut, comme une place assiégée. La porte en est étroite. Il faut mettre à la gêne le corps du péché ; il faut s'abaisser, se plier, se traîner, se faire petit. La grande porte où passe la foule, & qui se présente toute ouverte, méne à la perdition. Tous les chemins larges & unis doivent nous faire peur. Tandis que le monde nous rit, & que notre voie nous semble douce, malheur à nous ! Jamais nous ne sommes mieux pour l'autre vie, que quand nous sommes mal pour celle-ci. Gardons-nous donc bien de suivre la multitude, qui marche par une voie

(a) Matth. 7. v. 8.

large & commode. Il faut chercher les traces du petit nombre, les pas des Saints, le ſentier eſcarpé de la pénitence, grimper ſur les rochers, gagner les lieux ſûrs à la ſueur de ſon viſage, & s'attendre que le dernier pas de la vie, ſera encore un violent effort, pour entrer dans la porte étroite de l'éternité.

II.

Nous ne ſommes prédeſtinés de Dieu, que pour être conformes à l'image de ſon Fils, attachés comme lui ſur une croix; renonçans comme lui aux plaiſirs ſenſibles; contens comme lui dans les douleurs. Mais quel eſt notre aveuglement? Nous voudrions nous détacher de cette croix, qui nous unit à notre maître. Nous ne pouvons quitter la croix, ſans quitter JESUS-CHRIST crucifié. La croix & lui ſont inſéparables. Vivons donc & mourons avec celui, qui nous eſt venu montrer le véritable chemin du Ciel; & ne craignons rien, ſinon de ne pas finir notre ſacrifice ſur le même autel, où

il a consommé le sien. Hélas, tous les efforts que nous tâchons de faire en cette vie, ne sont que pour nous mettre plus au large, & pour nous éloigner de l'unique chemin du Ciel ! nous ne savons ce que nous faisons. Nous ne comprenons pas que le mystère de la grace joint la béatitude avec les larmes. Tout chemin qui méne à un trône est délicieux, fût-il hérissé d'épines. Tout chemin qui conduit à un précipice, est effroyable, fût-il couvert de roses. On souffre dans la voie étroite, mais on espére; on souffre, mais on voit les cieux ouverts; on souffre, mais on veut souffrir; on aime Dieu, & on en est aimé.



III. JOUR.

Sur la véritable dévotion.

I.

Celui (a) *qui séduit lui-même son cœur n'a qu'une vaine religion.* Que d'abus dans la dévotion ! Les uns la font consister uniquement dans la multiplicité des priéres ; les autres dans le grand nombre des œuvres extérieures, qui vont à la gloire de Dieu & au soulagement du prochain. Quelques-uns la mettent dans les désirs continuels de faire son salut ; quelques autres, dans de grandes austérités. Toutes ces choses sont bonnes : elles sont même nécessaires jusqu'à un certain degré. Mais on se trompe, si on y place le fond & l'essentiel de la véritable piété. Cette piété qui nous sanctifie & qui nous dévoue tout entiers à Dieu, consiste à faire tout ce qu'il veut, & à accom-

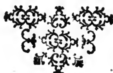
(a) 1. Jacq. 1. v. 26.

plir précisément dans les tems, dans les lieux, & dans les circonstances où il nous met, tout ce qu'il désire de nous. Tant de mouvemens que vous voudrez, tant d'œuvres éclatantes qu'il vous plaira, vous ne serez payé, que pour avoir fait la volonté du souverain Maître. Le domestique qui vous sert, feroit des merveilles dans votre maison, que, s'il ne failoit pas ce que vous souhaitez, vous ne lui tiendriez aucun compte de ses actions, & vous vous plaindriez avec raison, de ce qu'il vous serviroit mal.

I I.

Le dévouement parfait, d'où le terme de dévotion a été formé, n'exige pas seulement que nous fassions la volonté de Dieu, mais que nous la fassions avec amour. Dieu aime qu'on lui donne avec joie; & dans tout ce qu'il nous prescrit, c'est toujours le cœur qu'il demande. Un tel Maître mérite bien, qu'on s'estime heureux d'être à lui. Il faut que ce dévouement se soutienne également par-tout, dans ce qui nous

nous déplaît, dans ce qui nous choque, dans ce qui contrarie nos vûes, nos inclinations, nos projets; & qu'il nous tienne prêts à donner tout notre bien, notre fortune, notre tems, notre liberté, notre vie, & notre réputation. Etre dans ces diſpoſitions, & en venir aux effets, c'eſt avoir une véritable dévotion. Mais, comme la volonté de Dieu nous eſt ſouvent cachée, il y a encore un pas de renoncement & de mort à faire; c'eſt de l'accomplir par obéiſſance, & par une obéiſſance aveugle, mais ſage en ſon aveuglement. Condition impoſée à tous les hommes. Le plus éclairé d'entr'eux, le plus propre à attirer les ames à Dieu, & le plus capable de les y conduire, doit lui-même être conduit.



IV. JOUR.

Sur les conversions lâches & imparfaites.

I.

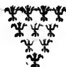
Les gens qui étoient éloignés de Dieu, se croient bien près de lui, dès qu'ils commencent à faire quelques pas pour s'en rapprocher. Les hommes les plus polis & les plus éclairés ont là-dessus la même ignorance & la même grossiéreté, qu'un paysan qui croiroit être bien à la Cour, parce qu'il auroit vû le Roi. On quitte les vices qui font horreur; on se retranche dans une vie moins criminelle, mais toujours lâche, mondaine, & dissipée : on juge alors de soi, non par l'Evangile, qui est l'unique régle qu'on doit prendre; mais par la comparaison qu'on fait de la vie où l'on est, avec celle qu'on a menée autrefois. Il n'en faut pas davantage pour se canoniser soi-même, & pour s'endormir d'un profond sommeil, sur

tout ce qui reſteroit à faire pour le ſalut. Un tel état eſt peut-être plus ſuſpect, qu'un deſordre ſcandaleux. Ce deſordre troubleroit la conſcience, réveilleroit la foi, & engageroit à faire quelque grand effort ; au lieu que ce changement ne ſert qu'à étouffer les remors ſalutaires, qu'à établir une fauſſe paix dans le cœur, & qu'à rendre les maux irrémédiables.

II.

Je me ſuis confeſſé, dites-vous, aſſez exactement des foibleſſes de ma vie paſſée ; je lis de bons livres ; j'entens la Meſſe modeſtement ; & je prie Dieu, ce me ſemble, d'aſſez bon cœur. J'évite au moins les grands péchés ; mais, j'avoue que je ne me ſens pas aſſez touché pour vivre, comme ſi je n'étois plus du monde, & pour ne garder plus de meſures avec lui. La Religion ſeroit trop rigoureuſe, ſi elle rejettoit de ſi honnêtes tempéramens. Tous les rafinemens qu'on nous propoſe aujourd'hui ſur la dévotion, vont trop loin, & ſont plus propres à décourager, qu'à

faire aimer le bien. Ce diſcours eſt celui d'un Chrétien lâche, qui voudroit avoir le Paradis à vil prix, & qui ne conſidére pas ce qui eſt dû à Dieu, ni ce que ſa poſſeſſion a coûté à ceux qui l'ont obtenue. Un homme de ce caractère eſt bien loin d'une entiére converſion. Il ne connoît ni l'étendue de la Loi de Dieu, ni les devoirs de la pénitence. On peut croire que, ſi Dieu lui avoit confié le ſoin de compoſer l'Evangile, il ne l'auroit pas fait tel qu'il eſt, & nous aurions aſſûrément quelque choſe de plus doux pour l'amour propre. Mais, l'Evangile eſt immuable, & c'eſt ſur lui que nous devons être jugés. Prenez au plutôt un guide ſûr, & ne craignez rien tant que d'être flatté & trompé.



V. JOUR.

Sur le bon Esprit.

I.

VOtre (a) *Pere céleste donnera son bon esprit à ceux, qui le lui demanderont.* Il n'y a de bon esprit, que celui de Dieu. L'esprit qui nous éloigne du vrai bien, quelque pénétrant, quelque agréable, quelque habile qu'il soit pour nous procurer des biens corruptibles, n'est qu'un esprit d'illusion & d'égarement. Voudroit-on être porté sur un char brillant & magnifique, qui meneroit dans un abyme? L'esprit n'est fait, que pour conduire à la vérité & au souverain bien. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu, parce qu'il n'y a que son esprit qui nous méne à lui. Renonçons au nôtre, si nous voulons avoir le sien. Heureux l'homme, qui se dépouille pour être revêtu, qui sou-

(a) Luc. 21. v. 13.

le aux pieds sa vaine sagesse, pour posséder celle de Dieu !

I I.

Il y a bien de la différence entre un bel esprit, un grand esprit, & un bon esprit. Le bel esprit plaît, par son agrément. Le grand esprit excite l'admiration, par sa profondeur : mais il n'y a que le bon esprit qui sauve & qui rende heureux, par sa solidité & par sa droiture. Ne conformez pas vos idées à celles du monde. Méprisez l'esprit, autant que le monde l'estime. Ce qu'on appelle esprit, est une certaine facilité de produire des pensées brillantes. Rien n'est plus vain. On se fait une idole de son esprit, comme une femme qui croit avoir de la beauté, s'en fait une de son visage. On se mire dans ses pensées. Il faut rejetter, non-seulement ce faux éclat de l'esprit, mais encore la prudence humaine, qui paroît la plus sérieuse & la plus utile, pour entrer ; comme de petits enfans dans la simplicité de la foi, dans la candeur & dans l'innocence des mœurs, dans

l'horreur du péché, dans l'humiliation, & dans la sainte folie de la croix.

VI. JOUR.

Sur la patience dans les peines.

I.

VOus (a) posséderez vos ames dans votre patience. L'ame s'échappe à elle-même, quand elle s'impatiente ; au lieu que quand elle se soumet sans murmurer, elle se posséde en paix, & posséde Dieu. S'impatienter, c'est vouloir ce qu'on n'a pas, ou ne pas vouloir ce qu'on a. Une ame impatiente est une ame livrée à sa passion, que la raison ni la foi ne retiennent plus. Quelle foiblesse ! Quel égarement ! Tant qu'on veut le mal qu'on souffre, il n'est point mal. Pourquoi en faire un vrai mal, en cessant de le vouloir ? La paix intérieure réside non dans le sens, mais dans la volonté. On la conserve, au

(a) Luc 21. v. 19.

milieu de la douleur la plus amére, tandis que la volonté demeure ferme & soumise. La paix d'ici-bas est dans l'acceptation des choses contraires, & non pas dans l'exemption de les souffrir.

I I.

A vous entendre gronder & murmurer, il semble que vous soyez l'ame la plus innocente qu'il y ait au monde; & que c'est vous faire une injustice criante, que de ne vous pas laisser rentrer dans le Paradis terrestre. Souvenez-vous de tout ce que vous avez fait contre Dieu, & convenez qu'il a raison. Dites-lui avec la même humilité que l'enfant Prodigue: *Mon Pere, j'ai péché contre le Ciel & contre vous.* Je sai ce que je dois à votre justice; mais le cœur me manque pour y satisfaire. Si vous vous en remettiez à moi, je me flatterois, je m'épargnerois, & je me trahirois moi-même en me flattant. Mais, votre main miséricordieuse exécute elle-même, ce que je n'aurois jamais eu le courage de faire. Elle me frappe

par bonté. Faites que je porte patiemment ses coups salutaires. C'est le moins que puisse faire le pécheur, s'il est véritablement indigné contre lui-même, que de recevoir la pénitence, qu'il n'auroit pas la force de choisir.

VII. JOUR.

Sur la soumission, & la conformité à la volonté de Dieu.

I.

Que (a) *votre volonté se fasse sur la terre, comme dans le Ciel.* Rien ne se fait ici-bas, non plus que dans le Ciel, que par la volonté ou par la permission de Dieu: mais les hommes n'aiment cette volonté, qu'autant qu'elle s'accorde avec leurs désirs. Aimons-la. N'aimons qu'elle, & nous ferons de la terre, un ciel. Nous remercierons Dieu de tout, des maux comme des biens, puisque les maux devien-

(a) Matth. 6. v. 10.

nent biens, quand il les donne. Nous ne murmurerons plus de la conduite de sa providence. Nous la trouverons sage, nous l'adorerons. O Dieu! Que vois-je dans le cours des astres, dans l'ordre des saisons, dans les événemens de la vie, sinon votre volonté qui s'accomplit? Qu'elle s'accomplisse aussi en moi: que je l'aime: qu'elle m'adoucisse tout: que j'anéantisse la mienne, pour faire régner la vôtre. Car enfin, c'est à vous, Seigneur, de vouloir, & c'est à moi d'obéir.

II.

Vous avez dit, ô Seigneur, Jesus, en parlant de vous-même, par rapport à votre Pere céleste, (*a*) que vous faisiez toujours ce qui lui plaisoit. Apprenez-nous, jusqu'où cet exemple nous doit mener. Vous êtes notre modéle. Vous n'avez rien fait sur la terre, que selon le bon plaisir de votre Pere, qui veut bien être nommé le nôtre. Agissez en nous comme en vous-même, selon son bon plaisir. Qu'unis inséparable-

(*a*) Jean 8. v. 29.

ment à vous, nous ne consultions plus que ses désirs. Non-seulement prier, instruire, souffrir, édifier, mais manger, dormir, converser; que tout se fasse par la seule vûe de lui plaire. Alors, tout sera sanctifié dans notre conduite. Alors, tout sera en nous sacrifice continuel, priére sans relâche, amour sans interruption. Quand sera-ce, ô mon Dieu, que nous serons dans cette situation? Daignez nous y conduire. Daignez dompter & assujettir par votre grace, notre volonté rebelle. Elle ne sait pas ce qu'elle veut. Il n'y a rien de bon, que d'être comme vous voulez.



VIII. JOUR.

Sur les avantages de la Priére.

I.

P*Riez* (*a*) *sans interruption.* Telle est notre dépendance à l'égard de Dieu, que non-seulement nous devons tout faire pour lui, mais encore que nous devons lui demander les moyens de lui plaire ; cette heureuse néceſſité de recourir à lui pour tous nos besoins, bien loin de nous devoir être incommode, doit au contraire faire toute notre consolation. Quel bonheur de lui parler en confiance, de lui ouvrir tout notre cœur & d'être par la priére dans un commerce intime avec lui ! Il nous invite à le prier. Jugez, dit S. Cyprien, s'il ne nous accordera pas les biens qu'il nous sollicite de lui demander. Prions donc avec foi, & ne perdons pas le fruit de nos priéres par

(*a*) 1. Theſſ. 5. v. 17.

une incertitude flottante, qui, comme dit S. Jacques, nous fait héſiter. Heureuſe l'ame, qui ſe conſole dans l'oraiſon, par la préſence de ſon Bien-aimé ! Si quelqu'un d'entre vous, dit S. Jacques, eſt dans la triſteſſe, qu'il prie pour ſe conſoler. Hélas, malheureux que nous ſommes ! Nous ne trouvons que de l'ennui dans cette céleſte occupation. La tiédeur de nos priéres, eſt la ſource de nos autres infidélités.

I I.

(*a*) *Demandez, & il vous ſera donné. Cherchez, & vous trouverez. Frappez, & l'on vous ouvrira.* Si nous n'avions qu'à demander les richeſſes pour les obtenir, quel empreſſement, quelle aſſiduité, quelle perſévérance ! Si nous n'avions qu'à chercher pour trouver un tréſor, qu'elles terres ne remueroit-on point ? S'il n'y avoit qu'à heurter, pour entrer dans le conſeil des Rois, & dans les plus hautes charges, quels coups redoublés n'entendroit-on pas ? Mais, que ne fait-on point, pour trouver un faux bonheur ? Quels re-

(*a*) Matth. 7. v. 7.

buts, quelles traverses n'endure-t-on pas, pour un fantôme de gloire mondaine ? Quelles peines pour de misérables plaisirs, dont il ne reste que le remors ! Le trésor des graces est le seul vrai bien, & le seul qu'on ne daigne pas demander : le seul qu'on se rebute d'attendre. Cependant, il faudroit frapper sans relâche ; car la parole de Jesus-Christ n'est pas infidèle ; c'est notre conduite, qui l'est.

IX. JOUR.

Sur l'attention à la voix de Dieu.

I.

Seigneur, (a) *à qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* C'est Jesus-Christ qu'il faut écouter. Les hommes ne doivent être écoutés & crûs, qu'autant qu'ils sont pleins de la vérité & de l'autorité de Jesus-Christ. Les livres ne sont

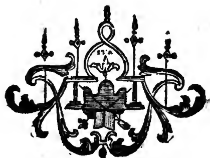
(a) Jean 6. v. 69.

bons, qu'autant qu'ils nous apprennent l'Evangile. Allons donc à cette source sacrée. JESUS-CHRIST n'a parlé, n'a agi, qu'afin que nous l'écoutassions, & que nous étudiassions attentivement le détail de sa vie. Malheureux que nous sommes ! Nous courons après nos propres pensées qui ne sont que vanité, & nous négligeons la vérité même, dont toutes les paroles sont capables de nous faire vivre éternellement. Parlez, ô Verbe divin, ô Parole increéée & incarnée pour moi. Faites-vous entendre à mon ame. Dites tout ce que vous voudrez : je veux tout ce qu'il vous plaît.

II.

Souvent on dit qu'on voudroit savoir ce qu'on a à faire pour s'avancer dans la vertu ; mais, dès que l'Esprit de Dieu nous l'enseigne, le courage nous manque pour l'exécuter. Nous sentons bien que nous ne sommes pas ce que nous devrions être. Nous voyons nos miséres, elles se renouvellent tous les jours. Cependant on croit faire beaucoup en disant qu'on veut se sau-

ver. Comptons pour rien toute volonté qui ne va pas jusqu'à sacrifier ce qui nous arrête dans la voie de Dieu : ne retenons plus la vérité captive dans nos injustes lâchetés. Ecoutons ce que Dieu nous inspire. Eprouvons l'Esprit qui nous pousse, pour reconnoître s'il vient de Dieu, & après que nous l'aurons reconnu, n'épargnons rien pour le contenter. Le Prophéte ne demande pas simplement à Dieu qu'il lui enseigne sa volonté, mais qu'il lui enseigne à la faire.



X. JOUR.

Sur le bon usage des Croix.

I.

Ceux (a) qui sont à Jesus-Christ, *ont crucifié leur chair, avec leurs vices & leurs convoitises.* Plus nous craignons les croix, plus il faut conclure que nous en avons besoin. Ne nous abattons pas, lorsque la main de Dieu nous en impose de pesantes. Nous devons juger de la grandeur de nos maux, par la violence des remédes, que le médecin spirituel y applique. Il faut que nous soyons bien misérables, & que Dieu soit bien miséricordieux, puisque, malgré la difficulté de notre conversion, il s'applique à nous guérir. Tirons de nos croix mêmes, une source d'amour, de consolation & de confiance, disant avec l'Apôtre : (b) Nos peines qui sont si courtes & si légéres,

(a) Gal. 5. v. 24. (b) 2. Cor. 4. v. 17.

n'ont point de proportion avec ce poids infini de gloire, qui en doit être la récompense. Heureux ceux qui pleurent, & qui sément en versant des larmes, puisqu'ils recueilleront avec une joie ineffable la moisson d'une vie & d'une félicité éternelles !

II.

Je suis attaché à la croix avec JESUS-CHRIST, disoit (a) S. Paul. C'est avec le Sauveur que nous sommes attachés à la Croix, & c'est lui qui nous y attache par sa grace. C'est à cause de JESUS, que nous ne voulons point quitter la croix, parce qu'il est inséparable d'elle. O corps adorable & souffrant, avec qui nous ne faisons plus qu'une seule & même victime ! En me donnant votre croix, donnez-moi votre esprit d'amour & d'abandon. Faites que je pense moins à mes souffrances, qu'au bonheur de souffrir avec vous. Qu'est-ce que je souffre, que vous n'ayez souffert ? Ou plutôt, qu'est-ce que je souffre, si j'ose

(a) Gal. 2. v. 19.

me comparer à vous ? O homme lâche ! Tais-toi ; regarde ton maître, & rougis. Seigneur, faites que j'aime, & je ne craindrai plus la croix. Alors, si je souffre encore des choses dures & douloureuses, du moins je n'en souffrirai plus que je ne veuille bien souffrir.

X I.

Sur la douceur & l'humilité.

APprenez (a) de moi, que je suis doux & humble de cœur. O JESUS, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur & d'humilité. Tout autre qui voudroit me l'apprendre, me révolteroit. Je trouverois par-tout de l'imperfection ; & mon orgueil ne manqueroit pas de s'en prévaloir. Il faut donc que ce soit vous-même qui m'instruisiez. Mais, que vois-je, ô mon cher maître ? Vous daignez m'instruire par votre exemple. Quelle autorité ! Je n'ai qu'à me taire, qu'à adorer, qu'à me

(a) Matth. 11. v. 29.

confondre, qu'à imiter. Quoi, le Fils de Dieu descend du ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur une croix, pour me faire rougir de mon orgueil ! Celui qui est tout, s'anéantit & moi qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je veux qu'on me croye tout ce que je ne suis pas ! O mensonge ! ô folie ! ô impudente vanité ! ô diabolique présomption ! Seigneur, vous ne me dites point, Soyez doux & humble ; mais vous dites, que vous êtes doux & humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes, pour conclure sur un tel exemple, que nous devons l'être. Qui osera s'en dispenser après vous ? Sera-ce le pécheur qui a mérité tant de fois par son ingratitude, d'être foudroyé par votre justice ?

II.

Mon Dieu, vous êtes ensemble doux & humble, parce que l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient, prêt à s'aigrir. Celui qui se méprise de bonne foi, veut bien être méprisé,

Celui qui croit que rien ne lui est dû, ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de douceur véritable par tempérament. Ce n'est que mollesse, indolence, ou artifice. Pour être doux aux autres, il faut renoncer à soi-même. Vous ajoûtez, ô mon Sauveur : (*a*) *doux & humble de cœur.* Ce n'est pas un abaissement, qui ne soit que dans l'esprit par réflexion. C'est un goût du cœur. C'est un abaissement auquel la volonté consent, & qu'elle aime pour glorifier Dieu. C'est une vûe paisible de sa misére, pour s'anéantir devant Dieu. C'est une destruction de toute confiance en son courage naturel, afin de ne devoir sa guérison qu'à Dieu seul. Voir sa misére, & en être au désespoir, ce n'est pas être humble. C'est au contraire un dépit d'orgueil, qui est pire que l'orgueil même.

(*a*) Luc 10. v. 41.



XII. JOUR.

Sur les défauts d'autrui.

I.

Portez (a) les fardeaux les uns des autres : c'est ainsi que vous accomplirez la loi de JESUS-CHRIST. La charité ne va pas jusqu'à demander de nous, que nous ne voyions jamais les défauts d'autrui. Il faudroit nous crever les yeux. Mais elle demande, que nous évitions d'y être attentifs volontairement sans nécessité, & que nous ne soyons pas aveugles sur le bon, pendant que nous sommes si éclairés sur le mauvais. Il faut toujours nous souvenir de ce que Dieu peut faire de moment à autre, de la plus vile & de la plus indigne créature ; rappeller les sujets que nous avons de nous mépriser nous-mêmes ; & enfin, considérer que la charité embrasse même ce qu'il y a de plus bas. Elle voit par la vûe de Dieu, que

(a) Gal. 6. v. 24.

le mépris qu'on a pour les autres, a quelque chose de dur & de hautain, qui éteint l'esprit de Jesus-Chtist. La grace ne s'aveugle pas sur ce qui est méprisable ; mais elle le supporte, pour entrer dans les secrets desseins de Dieu. Elle ne se laisse aller, ni aux dégoûts dédaigneux, ni aux impatiences naturelles. Nulle corruption ne l'étonne ; nulle impuissance ne la rebute, parce qu'elle ne compte que sur Dieu, & qu'elle ne voit par-tout, hors de lui, que néant & que péché.

II.

De ce que les autres sont foibles ; est-ce une bonne raison, pour garder moins de mesures avec eux ? Vous qui vous plaignez qu'on vous fait souffrir, croyez-vous ne faire souffrir personne ? Vous qui êtes si choqué des défauts du prochain, vous imaginez-vous être parfait ? Que vous seriez étonné, si tous ceux à qui vous pesez, venoient tout à coup s'appesantir sur vous ! Mais, quand vous trouveriez votre justification sur la terre, Dieu qui sait tout

& qui a tant de choses à vous reprocher, ne peut-il pas, d'un seul mot, vous confondre? Et ne vous vient-il jamais dans l'esprit, de craindre qu'il ne vous demande, pourquoi vous n'exercez pas envers votre frere un peu de miséricorde, que lui, qui est votre maître, exerce si abondamment envers vous?



XIII. JOUR.

Sur l'unique néceſſaire.

I.

Vous (a) *vous empreſſez, & vous vous troublez de beaucoup de choſes ; une ſeule eſt néceſſaire.* Nous croyons avoir mille affaires, & nous n'en avons qu'une. Si celle-là ſe fait, toutes les autres ſe trouveront faites : ſi elle manque, toutes les autres, quelque ſuccès qu'elles ſemblent avoir, tomberont en ruine. Pourquoi donc tant partager ſon cœur & ſes ſoins ? O unique affaire que j'aye ſur la terre, vous aurez déſormais mon unique attention ! Au rayon de la lumiére de Dieu, je ferai à chaque moment ſans inquiétude, ſelon les forces qu'il me donnera, ce que ſa Providence me préſentera à faire. J'abandonnerai le reſte, parceque le reſte n'eſt pas mon œuvre.

(a) Luc 10. v. 41. 42.

I I.

(*a*) *Pere céleste, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire.* Chacun de nous doit se mettre en état d'en dire autant, au jour où il faudra rendre compte. Je dois regarder ce qui se présente à faire chaque jour selon l'ordre de Dieu, comme l'ouvrage dont Dieu me charge, & m'y appliquer d'une maniére digne de Dieu, c'est-à-dire, avec exactitude & avec paix. Je ne négligerai rien. Je ne me passionnerai sur rien; car il est dangereux, ou de faire l'œuvre de Dieu avec négligence, ou de se l'approprier par amour propre & par un faux zéle. Alors, on fait ses actions par son esprit particulier. On les fait mal. On se pique, on s'échauffe, on veut réussir. La gloire de Dieu est le prétexte, qui cache l'illusion. L'amour propre déguisé en zéle, se contriste & se dépite, s'il ne peut réussir. O Dieu, donnez-moi la grace d'être fidéle dans l'action, & indifférent dans le succès. Mon unique affaire est de

(*a*) Jean 10. v. 4.

vouloir votre volonté, & de me recueillir en vous, au milieu même de ce que je fais. La vôtre est de donner à mes foibles efforts tel fruit qu'il vous plaira ; aucun, si vous ne voulez.

XIV. JOUR.

Sur la préparation à la mort.

I.

INsensé, (a) *cette nuit, on va te redemander ton ame. Pour qui sera ce que tu as amassé?* Rien n'est si terrible que la mort pour ceux qui sont attachés à la vie. Il est étrange que tant de siécles passés ne nous fassent pas juger solidement du présent & de l'avenir, & ne nous désabusent pas. Nous sommes infatués du monde, comme s'il ne devoit jamais finir. La mémoire de ceux qui jouent aujourd'hui les plus grands rôles sur la scène, périra

(a) Luc 12. v. 20.

avec eux. Dieu permet que tout se perde dans l'abyme d'un profond oubli, & les hommes plus que tout le reste. Les pyramides d'Egypte se voient encore, sans qu'on sache le nom de celui qui les a faites. Que faisons-nous donc sur la terre, à quoi servira la plus douce vie, si par des mesures sages & chrétiennes, elle ne nous conduit pas à une plus douce & plus heureuse mort ?

I I.

(*a*) *Soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas, le Fils de l'homme viendra.* Cette parole nous est adressée personnellement, en quelque âge & en quelque rang que nous soyons. Cependant, jusqu'aux gens de bien, tous font des projets, qui supposent une longue vie, lors même qu'elle va finir. Si, dans l'extrêmité d'une maladie incurable, on espére encore la guérison, quelles espérances n'a-t-on pas en pleine santé ? Mais d'où vient qu'on espére si opiniâtrement la vie ? C'est qu'on

(*a*) Matth. 24. v. 44.

l'aime avec passion. Et d'où vient qu'on veut tant éloigner la mort ? C'est qu'on n'aime point le Royaume de Dieu ni les grandeurs du siécle futur. O hommes pesans de cœur, qui ne peuvent s'élever au-dessus de la terre, où de leur propre aveu, ils sont misérables ! La véritable maniére de se tenir prêt pour le dernier moment, c'est de bien employer tous les autres, & d'attendre toujours celui-là.

XV. JOUR.

Sur les espérances éternelles.

I.

L'Oeil (a) n'a point vû, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. Quelle proportion entre ce que nous faisons sur la terre, & ce que nous espérons dans le Ciel ! Les premiers Chrétiens se réjouissoient sans cesse,

(a) 1. Cor. 2. v. 9.

à la vue de leur espérance. A tous momens, ils croyoient voir le Ciel ouvert. Les croix, les infamies, les supplices, les cruelles morts, rien n'étoit capable de les rebuter. Ils connoissoient la libéralité infinie, qui doit payer de telles douleurs. Ils ne croyoient jamais assez souffrir. Ils étoient transportés de joie, lorsqu'ils étoient jugés dignes de quelque profonde humiliation; & nous, ames lâches, nous ne savons point souffrir, parce que nous ne savons pas espérer. Nous sommes accablés par les moindres croix, & souvent même par celles qui nous viennent de notre orgueil, de notre imprudence, & de notre délicatesse.

II.

(a) Ceux qui sément dans les larmes, recueilleront dans la joie. Il faut semer pour recueillir. Cette vie est destinée pour semer. Nous jouirons dans l'autre, du fruit de nos travaux. L'homme terrestre, lâche & impatient, voudroit recueillir, avant que d'avoir semé.

(a) Pf. 125. v. 5.

Nous voulons que Dieu nous console, & qu'il applanisse les voies pour nous mener à lui. Nous voudrions le servir, pourvû qu'il nous en coutât peu. Espérer beaucoup, & ne souffrir guère, c'est à quoi l'amour propre tend. Aveugles que nous sommes ! Ne verrons-nous jamais que (*a*) le Royaume du Ciel souffre violence, & qu'il n'y a que les ames violentes & courageuses pour se vaincre, qui soient dignes de le conquérir ? Pleurons donc ici-bas, puisque (*b*) bienheureux ceux qui pleurent, & malheureux ceux qui rient ! Malheur à ceux, qui ont leur consolation en ce monde ! Viendra le tems, où ces vaines joies seront confondues. Le monde pleurera à son tour, & (*c*) Dieu essuyera toutes les larmes de nos yeux.

(*a*) Matth. 11. v. 12
(*b*) Matth. 5. v. 5. Luc. 6. v. 25.
(*c*) Apoc. 21. v. 4.



XVI. JOUR.

Sur notre pain quotidien.

I.

D*Onnez-nous (a) aujourd'hui notre pain quotidien.* Quel est il ce pain, ô mon Dieu ? Ce n'est pas seulement le soutien que votre Providence nous donne pour les nécessités de la vie : c'est encore cette nourriture de vérité, que vous donnez chaque jour à l'ame. C'est un pain qui nourrit pour la vie éternelle : qui fait croître, & qui rend l'ame robuste dans les épreuves de la foi. Vous le renouvellez chaque jour. Vous donnez au-dedans & au-dehors, précisément ce qu'il faut à l'ame, pour s'avancer dans la vie de la foi, & dans le renoncement à elle-même. Je n'ai donc qu'à manger ce pain, & qu'à recevoir en esprit de sacrifice, tout ce que vous me donnerez d'amer dans les cho-

(*a*) Luc 11. v. 3.

ſes extérieures, & dans le fond de mon cœur : car tout ce qui m'arrivera dans le cours de la journée, eſt mon pain quotidien, pourvû que je ne refuſe pas de le prendre de votre main, & de m'en nourrir.

I I.

La faim eſt ce qui donne le goût aux alimens, & ce qui nous les rend utiles. Que n'avons nous faim & ſoif de la juſtice ? Pourquoi nos ames ne ſont-elles pas affamées & altérées, comme nos corps ? Un homme qui eſt dégoûté, & qui ne peut recevoir les alimens, eſt malade. C'eſt ainſi que notre ame languit, en ne recherchant, ni le raſſaſiement, ni la nourriture qui vient de Dieu. L'aliment de l'ame eſt la vérité & la juſtice. Connoître le bien, s'en remplir, s'y fortifier, voilà le pain ſpirituel, le pain céleſte qu'il faut manger. Mangeons en donc ; ayons en faim. Soyons devant Dieu, comme des pauvres qui mendient, & qui attendent un peu de pain. Sentons notre foibleſſe & notre défaillance : mal-

heureux, si nous en perdons le sentiment ! Lisons, prions avec cette faim de nourrir nos ames, avec cette soif ardente de nous désaltérer de l'eau qui réjaillit jusques dans le Ciel. Il n'y a qu'un grand & continuel désir de l'instruction, qui nous rend dignes de découvrir les merveilles de la loi de Dieu. Chacun reçoit ce pain sacré, selon la mesure de son désir ; & par-là on se dispose à recevoir souvent & saintement le pain substantiel de l'Eucharistie, non-seulement corporellement, comme font plusieurs, mais avec l'esprit qui conserve & qui augmente la vie.



XVII. JOUR.

Sur la paix de l'ame.

I.

JE (*a*) *vous laisse ma paix : je vous donne ma paix ; non comme le monde la donne.* Tous les hommes cherchent la paix ; mais ils ne la cherchent pas où elle est. La paix que fait espérer le monde, est aussi différente & aussi éloignée de celle qui vient de Dieu, que Dieu lui-même est différent & éloigné du monde : ou plûtôt, le monde promet la paix, mais il ne peut la donner. Il présente des plaisirs, qui passent ; mais ces plaisirs ne valent pas ce qu'ils coûtent. JESUS-CHRIST seul peut mettre l'homme en paix. Il nous met d'accord avec nous-mêmes, guérit nos passions & régle nos désirs. Il console par l'espérance des biens éternels : il donne la joie du S. Esprit : il

(*a*) Jean 14. v. 27.

fait goûter cette joie intérieure dans la peine même ; & comme la source qui la produit est intarissable, & que le fond de l'ame où elle réside, est inaccessible à toute la malignité des hommes, elle devient pour le juste un trésor que personne ne lui peut ravir.

I I.

La vraie paix n'est que dans la possession de Dieu ; & la possession de Dieu ici bas ne se trouve que dans la soumission à la foi, & l'obéissance à sa loi. Elles entretiennent au fond du cœur, un amour pur & sans mélange. Eloignez de vous tous les objets défendus. Retranchez tous les désirs sans rapport à Dieu. Bannissez tout empressement & toute inquiétude. Ne désirez que Dieu : ne cherchez que Dieu ; & vous goûterez la paix. Vous la goûterez malgré le monde. Qu'est-ce qui vous trouble ? La pauvreté, les mépris, les mauvais succès, les croix intérieures & extérieures ? Regardez tout cela dans la main de Dieu, comme de véritables faveurs, qu'il distribue à ses amis,

& dont il daigne vous faire part. Alors, le monde changera de face pour vous & rien ne vous ôtera votre paix.

XVIII. JOUR.

Sur les joies trompeuses.

I.

J'*Ai* (*a*) *regardé les ris comme un songe, & j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompez-vous* ? Le monde se réjouit, comme les malades qui sont en délire, ou comme ceux qui rêvent agréablement en dormant. On n'a garde de trouver de la solidité, quand on ne s'attache qu'à une peinture vaine, à une image creuse, à une ombre qui fuit, à une figure qui passe. On ne se réjouit qu'à cause qu'on se trompe, qu'à cause qu'on croit posséder beaucoup, lors même qu'on ne posséde rien. Au réveil de la mort, on se trouvera les mains vui-

(*a*) Eccl. 2. v. 2.

des, & on sera honteux de sa joie. Malheur donc à ceux, qui ont en ce monde une fausse consolation, qui les exclud de la véritable ! Disons sans cesse à la joie vaine & évaporée que le siécle inspire ; *Pourquoi me trompez-vous* si grossiérement ? Rien n'est digne de nous donner la joie, que notre bienheureuse espérance. Tout le reste qui n'est pas fondé là-dessus, n'est qu'un songe.

II.

Celui (*a*) *qui boira de cette eau, aura encore soif.* Plus on boit des eaux corrompues du siécle, plus on est altéré. A mesure qu'on se plonge dans le mal, à mesure il naît des désirs inquiets dans le cœur. La possession des richesses ne fait qu'irriter la soif. L'avarice & l'ambition sont plus mécontentes de ce qu'elles n'ont pas encore, qu'elles ne sont satisfaites de tout ce qu'elles possédent. La jouissance des plaisirs ne fait qu'amollir l'ame ; elle la corrompt ; elle la rend insatiable. Plus on se relâ-

(*a*) Jean 4. v. 13.

che, plus on se veut relâcher. Il est plus facile de retenir son cœur dans un état de ferveur & de pénitence, que de le ramener ou de le contenir, lorsqu'il est une fois dans la pente du plaisir & du relâchement. Veillons donc sur nous mêmes. Gardons-nous de boire d'une eau, qui augmenteroit notre soif. Conservons notre cœur avec précaution, de peur que le monde & ses vaines consolations ne le séduisent, & ne lui laissent à la fin, que le désespoir de s'être trompé.

XIX. JOUR.

Sur les saintes larmes.

I.

Bienheureux (a) *ceux qui pleurent; parce qu'ils seront consolés.* Quel nouveau genre de larmes, dit S. Augustin ! Elles rendent heureux, ceux qui les versent. Leur bonheur consiste

(a) Matth. 5. v. 5.

à s'affliger, à gémir de la corruption du monde qui nous environne, des piéges dont nous sommes entourés, du fonds inépuisable de corruption qui est au milieu de notre cœur. C'est un grand don de Dieu, que de craindre de perdre son amour, que de craindre de s'écarter de la voie étroite. C'est le sujet des larmes des Saints. Quand on est en danger de perdre ce que l'on posséde de plus précieux, & de se perdre soi-même, il est difficile de se réjouir. Quand on ne voit que vanité, qu'égarement, que scandale, qu'oubli & que mépris du Dieu qu'on aime, il est impossible de ne se pas affliger. Pleurons donc à la vûe de tant de sujets de larmes. Notre tristesse réjouira Dieu. C'est lui-même qui nous l'inspire; c'est son amour qui fait couler nos larmes. Il viendra lui-même les essuyer.

II.

On entend Jesus-Christ qui dit: (a) *Malheur à vous qui riez*; & on veut rire. On l'entend dire: *Malheur à vous, riches*,

(a) Luc 6. v. 21. 24. 25.

riches, qui avez votre consolation en ce monde ; & on recherche toujours les richesses. Il dit : *Heureux ceux qui pleurent* ; & on ne craint rien tant que de pleurer. Il faut pleurer ici-bas, non-seulement les dangers de notre condition, mais tout ce qui est vain & déréglé. Pleurons sur nous & sur le prochain. Tout ce que nous voyons au dedans & au-dehors, n'est qu'affliction d'esprit, que tentation, & que péché. Tout mérite des larmes. Le vrai malheur est d'aimer ces choses, si peu dignes d'être aimées. Que de raisons de pleurer ! C'est le mieux qu'on puisse faire. Heureuses larmes que la grace opére, qui nous dégoûtent des choses passagéres, & qui font naître en nous le désir des biens éternels !



XX. JOUR.

Sur la prudence du siécle.

I.

L*A (a) prudence de la chair est la mort* des ames. La prudence des enfans du siécle est grande, puisque Jesus-Christ nous en assure dans l'Evangile ; & elle est même souvent plus grande, que celle des enfans de Dieu : mais il se trouve en elle, malgré tout ce qu'elle a d'éclatant & de spécieux, un effroyable défaut, c'est qu'elle donne la mort à tous ceux qui la prennent pour la régle de leur vie. Cette prudence tortueuse & féconde en subtilités, est ennemie de celle de Dieu, qui marche toujours dans la droiture & dans la simplicité. Mais, que servent aux prudens du siécle tous leurs talens, puisqu'à la fin ils se trouvent pris dans leurs propres piéges ? L'Apôtre S. Jac-

(*a*) Rom. 8. v. 6.

ques donne à cette prudence le nom de (*a*) *terrestre*, *d'animale & de diabolique*; *terrestre*, parce qu'elle borne ses soins à l'acquisition & à la possession des biens de la terre; *animale*, parce qu'elle n'aspire qu'à fournir aux hommes tout ce qui flatte leurs passions, & à les plonger dans les plaisirs des sens; *diabolique*, parce qu'ayant tout l'esprit & toute la pénétration du Démon, elle en a toute la malice. Avec elle, on s'imagine tromper tous les autres, & on ne trompe que soi-même.

I I.

Aveugles donc tous ceux, qui se croient sages, & qui ne le sont pas de la sagesse de Jesus-Christ, seule digne du nom de sagesse! Ils courent dans une profonde nuit, après des fantômes. Ils sont comme ceux, qui dans un songe pensent être éveillés, & qui s'imaginent que tous les objets du songe sont réels. Ainsi sont abusés tous les grands de la terre, tous les sages du siécle, tous les hommes enchantés par

(*a*) Jacq. 3. v. 15.

les faux plaisirs. Il n'y a que les enfans de Dieu, qui marchent aux rayons de la pure vérité. Qu'est-ce qu'ont devant eux les hommes pleins de leurs pensées vaines & ambitieuses? Souvent la disgrace; toujours la mort, le jugement de Dieu, & l'éternité. Voilà les grands objets qui s'avancent & qui viennent au-devant de ces hommes profanes. Cependant, ils ne les voient pas. Leur politique prévoit tout, excepté la chûte & l'anéantissement inévitable de tout ce qu'ils cherchent. O insensés! Quand ouvrirez-vous les yeux à la lumiére de Jesus-Christ, qui vous découvriroit le néant de toutes les grandeurs d'ici-bas?



XXI. JOUR.

Sur la confiance en Dieu.

I.

IL (a) *vaut mieux mettre ſa confiance dans le Seigneur, que de la mettre dans l'homme.* Vous vous confiez tous les jours à des amis foibles, à des hommes inconnus, à des domeſtiques infidéles ; & vous craignez de vous fier à Dieu. La ſignature d'un homme public vous met en repos ſur votre bien ; & l'Evangile éternel ne vous raſſure pas. Le monde vous promet, & vous le croyez : Dieu vous jure, & vous avez de la peine à le croire. Quelle honte pour lui ! Quel malheur pour vous ! Rétabliſſons tout dans l'ordre. Faiſons avec modération ce qui dépend de nous. Attendons ſans bornes ce qui dépend de Dieu. Réprimons tout empreſſement, toute inquiétude déguiſée ſous

(a) Pſ. 117. v. 8

le nom de raiſon ou de zéle. Celui qui en uſe ainſi, s'établit en Dieu, & devient immobile, comme la montagne de Sion.

II.

La confiance pour le ſalut, doit être encore plus élevée & plus ferme. (*a*) *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Quand je croyois tout pouvoir, je ne pouvois rien ; & maintenant qu'il me ſemble que je ne puis rien, je commence à pouvoir tout. Heureuſe impuiſſance, qui me fait trouver en vous, ô mon Dieu, tout ce qui me manquoit en moi-même ! Je me glorifie dans mon infirmité, & dans les maux de la vie, puiſqu'ils me déſabuſent du monde entier & de moi-même. Je dois m'eſtimer heureux d'être écraſé par une main ſi miſéricordieuſe, puiſque c'eſt dans cet anéantiſſement que je ſerai revêtu de votre force, caché ſous vos aîles, & environné de cette protection ſpéciale, que vous étendez ſur vos enfans humbles, qui n'attendent rien que de vous.

(*a*) Phil. 4. v. 13.

XXII. JOUR.

Sur la profondeur de la miséricorde de Dieu.

I.

QU'elle (a) est grande la miséricorde du Seigneur ! C'est un asyle certain pour tous ceux qui se tournent vers elle. Que tardons-nous à nous jetter dans la profondeur de cet abyme ? Plus nous nous y perdrons avec une confiance pleine d'amour, plus nous serons en état de nous sauver. Donnons-nous à Dieu, sans réserve, & ne craignons rien. Il nous aimera, & nous l'aimerons. Son amour croissant chaque jour, nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplira lui seul tout notre cœur, que le monde avoit enivré, agité, troublé, sans le pouvoir jamais remplir. Il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux. Il ne nous fera mépriser

(a) Eccl. 17. v. 28.

que le monde, que nous méprisons peut-être déja. Il ne nous fera faire, que la plupart des choses que nous faisons, mais que nous faisons mal; au lieu que nous les ferons bien, en les rapportant à lui. Tout, jusqu'aux moindres actions d'une vie simple & commune, se tournera en consolation, en mérite & en récompense. Nous verrons en paix venir la mort : elle sera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien loin de nous dépouiller, elle nous revêtira de tout, comme (a) dit S. Paul; & alors, nous verrons la profondeur des miséricordes, que Dieu a exercées sur notre ame.

I I.

Pensez devant Dieu aux effets de cette miséricorde infinie, à ceux que vous avez déja éprouvés, aux lumiéres que JESUS-CHRIST vous a données, aux bons sentimens qu'il vous a inspirés, aux péchés qu'il vous a pardonnés, aux piéges du siécle dont il vous

(b) II. Cor. 5. v. 4.

a garanti, aux secours extraordinaires qu'il vous a ménagés. Tâchez de vous attendrir, par le souvenir de toutes ces marques précieuses de sa bonté. Ajoûtez-y la pensée des croix, dont il vous a chargé pour vous sanctifier; car ce sont encore des richesses, qu'il a tirées de la profondeur de ses trésors, & vous les devez regarder, comme des témoignages signalés de son amour. Que la reconnoissance du passé vous inspire de la confiance pour l'avenir. Soyez persuadée, Ame timide, qu'il vous a trop aimée, pour ne vous pas aimer encore. Ne vous défiez pas de lui, mais seulement de vous-même. Souvenez-vous qu'il est, comme dit l'Apôtre, (a) *le Pere des miséricordes, & le Dieu de toute consolation.* Il sépare quelquefois ces deux choses. La consolation se retire, mais la miséricorde demeure toujours. Il vous a ôté ce qu'il y avoit de doux & de sensible dans sa grace, parce que vous aviez besoin d'être humiliée, & d'être punie d'avoir cherché ailleurs de vaines consolations. Ce châtiment est

(a) 2. Cor. 1. v. 3.

encore une nouvelle profondeur de sa divine miséricorde.

XXIII. JOUR,

Sur la douceur du joug de Jesus-Christ.

I.

MOn (a) *joug est doux, & mon fardeau est léger.* Que le nom de joug ne nous effraie point. Nous en portons le poids, mais Dieu le porte avec nous, & plus que nous, parce que c'est un joug qui doit être porté par deux, & que c'est le sien, & non pas le nôtre. Jesus-Christ fait aimer ce joug. Il l'adoucit, par le charme intérieur de la justice & de la vérité. Il répand ses chastes délices sur les vertus, & dégoute des faux plaisirs. Il soutient l'homme contre lui-même, l'arrache à sa corruption originelle, & le rend fort malgré sa foiblesse. O homme de peu de foi, que craignez-vous? Lais-

(a) Matth. 11. v. 30.

fez faire Dieu. Abandonnez-vous à lui. Vous fouffrirez ; mais vous fouffrirez avec amour & avec paix. Vous combattrez ; mais vous remporterez la victoire ; & Dieu lui-même, après avoir combattu en votre faveur, vous couronnera de fa propre main. Vous pleurerez ; mais vos larmes feront douces, & Dieu lui-même viendra avec complaifance les effuyer. Vous n'aurez plus la permiffion de vous abandonner à vos paffions tyranniques ; mais en facrifiant librement votre liberté, vous en retrouverez une autre, inconnue au monde, & plus précieufe que toute la puiffance des Rois.

I I.

Quel aveuglement, de craindre de trop s'engager avec Dieu ! Plongeons-nous dans fon fein. Plus on l'aime, plus on aime auffi tout ce qu'il nous fait faire. C'eft cet amour qui nous confole de nos pertes, qui adoucit nos croix, qui nous détache de tout ce qu'il eft dangereux d'aimer, qui nous préferve de mille poifons, qui nous montre une

tres ; elle trompe ceux qui la suivent ; & au lieu de la liberté véritable, elle leur fait trouver le plus dur & le plus honteux esclavage. Comment nommez-vous ce qui se passe dans le monde ? Que n'avez-vous point à souffrir, pour ménager l'estime de ces hommes que vous méprisez ? Que ne vous en coûte-t-il pas, pour maîtriser vos passions, quand elles vont trop loin ; pour contenter celles à qui vous voulez céder, pour cacher vos peines, pour sauver des apparences embarrassantes & importunes ? Est-ce donc là cette liberté, que vous aimez tant, & que vous avez tant de peine à sacrifier à Dieu ? Où est-elle ? Montrez-la moi. Je ne vois par-tout que gêne, que servitude basse & indigne, que nécessité déplorable de se déguiser. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver ; & on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser & pour nous per-

II.

On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que ce qu'on veut, parce qu'on sent le goût de ses passions, par lesquelles on est entraîné : mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les mécomptes inséparables des plaisirs, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées ? Au-dehors, tout est riant. Au-dedans, tout est plein de chagrin & d'inquiétude. On croit être libre, quand on ne dépend plus que de soi-même. Folle erreur ! Y a-t-il un état, où l'on ne dépende pas d'autant de maîtres, qu'il y a de personnes à qui l'on a relation ? Y en a-t-il un où l'on ne dépende pas encore davantage des fantaisies d'autrui, que des siennes propres ? Tout le commerce de la vie n'est que gêne, par la captivité des bienséances, & par la nécessité de plaire aux autres. D'ailleurs, nos passions sont pires que les plus cruels tyrans. Si on ne les suit qu'à demi, il faut à toute heure être aux prises avec elles, & ne

respirer jamais un seul moment. Elles se trahissent : elles déchirent le cœur ; elles foulent aux pieds les loix de l'honneur & de la raison, & ne disent jamais, C'est assez. Si on s'y abandonne tout-à-fait, où ce torrent ménera-t-il ? J'ai horreur de le penser. O mon Dieu, préservez-moi de ce funeste esclavage, que l'insolence humaine n'a pas de honte de nommer une liberté. C'est en vous seul qu'on est libre. C'est votre vérité qui nous délivrera, & qui nous fera éprouver que vous servir, c'est régner.

XXV. JOUR.

Sur la détermination entiére à être à Dieu.

I.

S*Eigneur* (*a*) *que voulez-vous que je fasse* ? C'est ce que disoit S. Paul renversé miraculeusement, & converti par la grace du Sauveur qu'il persécu-

(*a*) Act. 9. v. 6.

toir. Hélas ! Combien l'avons nous persécuté par nos infidélités, par nos humeurs, par nos passions, qui ont troublé l'ouvrage de sa miséricorde dans notre cœur ? Enfin il nous a renversés par la tribulation : il a écrasé notre orgueil : il a confondu notre prudence charnelle : il a consterné notre amour propre. Disons-lui donc avec un acquiescement entier : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Jusqu'ici, je ne m'étois tourné vers vous qu'imparfaitement. J'avois usé de mille remises, & j'avois tâché de sauver & d'emporter du débris de ma conversion, tout ce qu'il m'avoit été possible : mais présentement, je suis prêt à tout, & vous allez devenir le Maître absolu de mon cœur & de ma conduite.

II.

Il ne suffit pas que l'offre soit universelle. Ce ne seroit rien faire, si elle demeuroit vague & incertaine, sans descendre au détail & à la pratique. Il y a trop long-tems, dit S. Augustin, que nous traînons une volonté vague & languissante pour le bien. Il ne coûte

rien de vouloir être parfait, si on ne fait rien pour la perfection. Il la faut vouloir plus, que toutes les choses temporelles les plus chéres & le plus vivement poursuivies, & il ne faut pas vouloir faire moins pour Dieu, que l'on n'a fait pour le monde. Sondons notre cœur. Suis-je déterminé à sacrifier à Dieu mes amitiés les plus fortes, mes habitudes les plus enracinées, mes inclinations dominantes, mes plus agréables amusemens?

XXVI. JOUR.

Sur la Capitulation qu'on voudroit faire avec Dieu.

I.

JUsques (a) à quand clocherez-vous de deux côtés? (b) Nul ne peut servir deux maîtres. On sait bien qu'il faut servir Dieu & l'aimer, si on veut être sauvé: mais on voudroit bien ôter de

(*a*) 3. Rois 18. v. 21.
(*b*) Matth. 6. v. 24.

ſon ſervice & de ſon amour, tout ce qu'il y a d'onéreux, & n'y laiſſer que ce qu'il y a d'agréable. On voudroit le ſervir, à condition de ne lui donner que des paroles & des cérémonies, & encore des cérémonies courtes, dont on eſt bien-tôt laſſé & ennuyé. On voudroit l'aimer, à condition qu'on aimeroit avec lui, & peut-être plus que lui, tout ce qu'il n'aime point, & qu'il condamne dans les vanités mondaines. On voudroit l'aimer, à condition de ne diminuer en rien cet aveugle amour de nous-mêmes, qui va juſqu'à l'idolâtrie, & qui fait qu'au lieu de nous rapporter à Dieu, comme à celui pour qui nous ſommes faits, on veut au contraire rapporter Dieu à ſoi, & ne le rechercher, que comme une reſſource qui nous conſole, quand les créatures nous manqueront. On voudroit le ſervir & l'aimer, à condition qu'il ſera permis d'avoir honte de ſon amour, de s'en cacher comme d'une foibleſſe, de rougir de lui comme d'un ami indigne d'être aimé, de ne lui donner que quelque extérieur de Religion, pour éviter le ſcandale, & de vivre à la merci du

monde, pour ne rien donner à Dieu, qu'avec la permiſſion du monde même. Quel ſervice & quel amour!

I I.

Dieu n'admet point d'autre pacte avec nous, que celui qui a rapport à notre premiére alliance dans le Batême, où nous avons promis de renoncer à tout pour être à lui, & au premier commandement de ſa loi, où il exige ſans réſerve tout notre cœur, tout notre eſprit, & toutes nos forces. Peut-on en effet aimer Dieu de bonne foi, & avoir tant d'égards pour le monde ſon ennemi, auquel il a donné de ſi terribles malédictions? Peut-on aimer Dieu, & craindre de le trop connoître, de peur d'avoir trop de choſes à lui ſacrifier? Peut-on aimer Dieu, & ſe contenter de ne l'outrager pas, ſans ſe mettre en peine de lui plaire, de le glorifier, & de lui témoigner courageuſement, dans les occaſions qui ſe préſentent tous les jours, l'ardeur & la ſincérité de ſon amour? Dieu ne met ni bornes ni réſerves, en ſe donnant

à nous, & nous voudrions en apporter mille avec lui. Est-il sur la terre des créatures assez viles, pour se contenter d'être aimées de nous, comme nous n'avons pas honte de vouloir, que Dieu se contentât d'être aimé ?

XXVII. JOUR.

Sur le bon emploi du tems.

I.

Faisons (a) *le bien, pendant que nous en avons le tems. Une nuit viendra, pendant laquelle personne ne peut agir.* Le tems est précieux; mais on n'en connoît pas le prix. On le connoîtra, quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent, comme si ce n'étoit rien; & nous le donnons de même. Souvent il nous est à charge; nous ne savons qu'en faire, & nous en sommes embarrassés. Un jour viendra, qu'un quart-d'heure nous paroîtra plus

(a) Gal. 6. v. 10. Jean 9. v. 4.

estimable & plus désirable, que toutes les fortunes de l'Univers. Dieu libéral & magnifique dans tout le reste, nous apprend par la sage œconomie de sa Providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du tems, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instans ensemble, & qu'il ne nous accorde le second qu'en retirant le premier, & qu'en retenant le troisiéme dans sa main, avec une entiére incertitude si nous l'aurons. Le tems nous est donné, pour ménager l'éternité : & l'éternité ne sera pas trop longue, pour regréter la perte du tems, si nous en avons abusé.

II.

Toute notre vie est à Dieu, aussi-bien que tout notre cœur. L'un & l'autre ne sont pas trop pour lui. Il ne nous les a donnés, que pour l'aimer & pour le servir. Ne lui en dérobons rien. Nous ne pouvons pas à tous momens faire de grandes choses : mais nous en pouvons toujours faire de convenables à notre état. Se taire, souffrir, prier, quand

nous ne sommes pas obligés d'agir extérieurement, c'est beaucoup offrir à Dieu. Un contre-tems, une contradiction, un murmure, une importunité, une parole injuste reçue & soufferte dans la vûe de Dieu, valent bien une demi-heure d'oraison; & on ne perd pas le tems, quand, en le perdant, on pratique la douceur & la patience. Mais pour cela, il faut que cette perte soit inévitable, & que nous ne nous la procurions pas par notre faute. Ainsi réglez vos jours, & *rachetez le tems* (*a*), comme dit S. Paul, en fuyant le monde, & en abandonnant au monde des biens, qui ne valent pas le tems qu'ils nous ôtent. Quittez les amusemens, les correspondances inutiles, les épanchemens de cœur qui flattent l'amour propre, les conversations qui dissipent l'esprit, & qui ne conduisent à rien. Vous trouverez du tems pour Dieu, & il n'y en a de bien employé que celui qui est employé pour lui.

(*a*) Ephes. 5. v. 16.



XXVIII. JOUR.

Sur la présence de Dieu.

I.

Marchez (a) en ma présence, & soyez parfait. Voilà, Seigneur, ce que vous disiez au fidéle Abraham; & en effet, qui marche en votre présence, est dans la voie de la perfection. On ne s'écarte de cette voie sainte, qu'en vous perdant de vûe, & qu'en cessant de vous voir en tout. Hélas! Où vais-je, lorsque je ne vous vois plus, vous qui êtes ma lumiére, & le terme unique, où doivent tendre tous mes pas? Vous regarder dans toutes les démarches que l'on fait, c'est le moyen de ne s'égarer jamais. O foi lumineuse, au milieu des ténébres qui nous environnent! O regard plein de confiance & d'amour, qui conduisez l'homme à la perfection! O Dieu, je

(a) Gen. 17. v. 1.

ne vois que vous ; c'est vous seul que je cherche & que je considére, dans tout ce que mes yeux semblent regarder. L'ordre de votre Providence est ce qui attire mon attention. Mon cœur ne veille que pour vous dans la multitude des affaires, des devoirs, & des pensées qui m'occupent ; parce qu'elles ne m'occupent que pour obéir à vos ordres: ainsi, je tâche de réunir toute mon attention en vous, ô souverain & unique objet de mon cœur, lors même que je suis obligé de partager mes soins, selon les loix de votre divine volonté. Hé ! Que pourrois-je regarder dans ces viles créatures, si vous cessiez de m'y appliquer, & si je cessois de vous y voir ?

II.

Je tiendrai (*a*) *mes yeux levés vers les montagnes saintes, d'où j'attends toute ma force & tout mon secours.* C'est en vain que je m'appliquerois uniquement à regarder à mes pieds, pour me délivrer des piéges innombrables qui m'environnent. Le danger vient d'en-bas ;

a) Ps. 120. v. 1.

mais

mais la délivrance ne peut venir que d'en-haut. C'est là, que mes yeux s'élévent pour vous voir. Tout est piége pour moi sur la terre le dedans & le dehors. Tout est piége, Seigneur, sans vous. C'est vers vous seul, que se portent mes yeux & mon cœur. Je ne veux voir que vous. Je n'espére qu'en vous. Mes ennemis m'assiégent sans cesse. Ma propre foiblesse m'effraye. Mais, vous avez vaincu le monde pour vous & pour moi; & votre force toute-puissante soutiendra mon infirmité.

XXIX. JOUR.

Sur l'amour que Dieu a pour nous.

I.

JE (a) *vous ai aimé d'un amour éternel.* Dieu n'a pas attendu que nous fussions quelque chose pour nous aimer. Avant tous les siécles, & avant même que nous eussions l'être que nous posse-

(a) Jerem. 31. v. 3.

dons, il penſoit à nous, & il n'y penſoit que pour nous faire du bien. Ce qu'il avoit médité dans l'éternité, il l'a exécuté dans le tems. Sa main bienfaiſante a répandu ſur nous toutes ſortes de biens. Nos infidélités mêmes, ni nos ingratitudes, preſque auſſi nombreuſes que ſes faveurs, n'ont pû encore tarir la ſource de ſes dons, ni arrêter le cours de ſes graces. O amour ſans commencement, qui m'avez aimé durant des ſiécles infinis, & lors même que je ne pouvois le reſſentir, ni le reconnoître ! O amour ſans meſure, qui m'avez fait ce que je ſuis, qui m'avez donné ce que j'ai, & qui m'en promettez encore infiniment d'avantage ! O amour ſans interruption & ſans inconſtance, que toutes les eaux améres de mes iniquités n'ont pû éteindre ! Ai-je un cœur, ô mon Dieu, ſi je ne ſuis pas pénétré de reconnoiſſance & de tendreſſe pour vous ?

I I.

Mais, que vois-je ? Un Dieu, qui ſe donne lui-même, après même avoir

tout donné. Un Dieu, qui me vient chercher jusqu'où mon péché m'a fait descendre. Un Dieu, qui prend la forme d'un esclave, pour me délivrer de l'esclavage de mes ennemis. Un Dieu, qui se fait pauvre pour m'enrichir. Un Dieu, qui m'appelle & qui court après moi, quand je le fuis. Un Dieu, qui expire dans les tourmens, pour m'arracher des bras de la mort, & pour me rendre une vie heureuse; & je ne veux souvent ni de lui, ni de la vie qu'il me présente! Pour qui prendroit-on un homme, qui aimeroit un autre homme, comme Dieu nous aime? Et de quels anathêmes (*a*) ne se rend pas digne après cela, celui qui n'aimera pas le Seigneur JESUS?

(*a*) 1. Cor. 16. v. 22.



XXX. JOUR.

Sur l'amour que nous devons avoir pour Dieu.

I.

QU'ai-je (a) à désirer dans le Ciel, & que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu? Souvent, quand nous disons à Dieu, que nous l'aimons de tout notre cœur, c'est un langage, c'est un discours sans réalité. On nous a appris à parler ainsi dans notre enfance, & nous continuons quand nous sommes grands, sans savoir bien souvent ce que nous disons. Aimer Dieu, c'est n'avoir point d'autre volonté que la sienne : c'est observer fidellement sa sainte Loi : c'est avoir horreur du péché. Aimer Dieu, c'est aimer ce que Jesus-Christ a aimé, la pauvreté, les humiliations, les souffrances : c'est haïr ce que Jesus-Christ a haï, le

(a) Ps. 72. v. 25.

monde, la vanité, nos passions. Peut-on croire qu'on aime un objet, auquel on ne voudroit pas ressembler ? Aimer Dieu, c'est s'entretenir volontiers avec lui, c'est désirer d'aller à lui, c'est soupirer & languir après lui. O le faux amour, que celui qui ne se soucie pas de voir ce qu'il aime !

II.

Le Sauveur est (*a*) venu apporter un feu divin sur la terre, & son désir est que ce feu brûle & consume tout. Cependant les hommes vivent dans une froideur mortelle. Ils aiment un peu de métail, une maison, un nom, un titre en l'air, une chimére qu'ils appellent réputation. Ils aiment une conversation, un amusement qui leur échappe. Il n'y a que Dieu, pour qui il ne leur reste point d'amour : tout s'épuise pour les créatures les plus méprisables. Ne voudrons-nous jamais goûter le bonheur de l'amour divin ? Jusqu'à quand préférerons-nous d'aimer les créatures les plus empoisonnées ? O

(*a*) Luc 12. v. 49.

Dieu ! Régnez ſur nous, malgré nos infidélités. Que le feu de votre amour éteigne tout autre feu. Que pouvons-nous voir d'aimable hors de vous, que nous ne trouvions parfaitement en vous, qui êtes la ſource de tout bien ? Accordez-nous la grace de vous aimer, & nous n'aimerons plus que vous, & nous vous aimerons éternellement.

XXXI. JOUR.

Sur les ſentimens de l'amour divin.

I.

O *Dieu* (a) *de mon cœur, ô Dieu mon partage pour jamais* ! Peut-on vous connoître, ô mon Dieu, & ne vous pas aimer, vous qui ſurpaſſez en beauté, en vertu, en grandeur, en pouvoir, en bonté, en libéralité, en magnificence, en toutes ſortes de perfections ; &, ce qui m'eſt plus proche, en amour pour moi, tout ce que les eſprits créés

(a) Pſ. 72. ỷ. 26.

peuvent comprendre ? Vous me permettez, c'eſt trop peu dire, vous m'ordonnez de vous aimer. Après cela, Seigneur, je ne me connois plus, & je ne me poſſéde plus. O amour ſacré, qui avez bleſſé mon amour, & qui de vos propres traits, vous êtes vous-même bleſſé pour moi ; venez me guérir, ou plutôt venez rendre la bleſſure que vous m'avez faite, encore plus profonde & plus vive. Séparez-moi de toutes les créatures ; elles m'incommodent, elles m'importunent : vous ſeul me ſuffiſez, & je ne veux plus que vous.

I I.

Quoi ! Il ſera dit que les amans inſenſés de la terre porteront, juſqu'à un excès de délicateſſe & d'ardeur, leurs folles paſſions ; & on ne vous aimeroit que foiblement & avec meſure ! Non, non, mon Dieu, il ne faut pas que l'amour profane l'emporte ſur l'amour divin. Faites voir ce que vous pouvez, ſur un cœur qui eſt tout à vous. L'accès vous en eſt ouvert : les reſſorts vous en ſont connus. Vous ſavez ce que vo-

tre grace est capable d'y exciter. Vous n'attendez que mon consentement & que l'acquiescement de ma liberté. Je vous donne mille & mille fois l'un & l'autre. Prenez tout : agissez en Dieu : embrasez-moi : consumez-moi. Foible & impuissante créature que je suis, je n'ai rien à vous donner que mon amour. Augmentez le, Seigneur, & rendez-le plus digne de vous. O si j'étois capable de faire pour vous de grandes choses ! O si j'avois beaucoup à vous acrifier ! Mais, tout ce que je puis n'est rien. Soupirer, languir, aimer, & mourir pour aimer encore davantage, c'est désormais tout ce que je veux.





PRIERES DU MATIN. ET DU SOIR.

PRIERES DU MATIN.

» VEnez, (*a*) réjouissons-nous
» au Seigneur. C'est devant
» Dieu notre Sauveur, que
» notre joie doit éclater. Pré-
» sentons-nous devant sa face; admi-
» rons sa grandeur, & chantons ses
» louanges, car le Seigneur est le
» grand Dieu, le grand Roi élevé au-

(*a*) Ps. 94.

» dessus de toute puissance. Il n'a point
» rejetté son peuple, lui, qui tient dans
» sa main toute l'étendue de l'Univers,
» & qui voit les fondemens cachés des
» montagnes. La mer est à lui, c'est
» lui qui l'a faite ; ses mains ont fondé
» la terre. Venez, adorons le. Prosternons-nous
» à ses pieds, pleurons devant
» le Seigneur. C'est lui qui nous
» a faits, c'est lui-même qui est notre
» Seigneur, & notre Dieu, nous sommes
» son peuple & son troupeau,
» qu'il nourrit dans ses pâturages. Aujourd'hui,
» si vous entendez sa voix,
» gardez-vous bien d'endurcir vos
» cœurs, de peur de l'irriter, comme
» au jour où le peuple le tenta dans le
» désert. *C'est-là*, dit-il, *où vos peres
» m'ont tenté pour m'éprouver, & ils virent
» mes œuvres. Pendant quarante
» ans, je me suis tenu tout auprès de ce
» peuple, & j'ai dit : Leurs cœurs sont
» toujours égarés. Ils n'ont point connu
» mes voies, selon lesquelles j'ai juré dans
» ma colére, qu'ils n'entreroient point dans
» mon repos.*

Hélas, Seigneur ! Faut il s'étonner de ce que nous n'entrons point dans

cet aimable repos de vos enfans ? Nous avons péché contre toute votre justice, & notre péché s'éléve toujours contre nous. La foi n'a point été notre lumiére, l'espérance n'a point été notre consolation, l'amour n'a point été notre vie. Nous avons couru après la vanité & le mensonge. Nos paroles ont été fausses & malignes. Nos actions ont été sans régle. Nous avons vécu, comme s'il n'y avoit point une autre vie après celle-ci. Chacun n'a aimé que soi, au lieu de ne s'aimer que pour l'amour de vous. Quelle lâcheté ! Quelle ingratitude ! Quel abus de la patience de Dieu & du sang de JESUS-CHRIST !

Examinons notre conscience, & écoutons Dieu au fond de notre cœur, pour nous connoître sans nous flatter.

JE me confesse à Dieu tout-puissant, à la B. V. Marie, à tous les Anges, à tous les Saints, & à Vous &c. parce que j'ai péché par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute. C'est pourquoi je prie tous les amis de Dieu, du ciel & de la terre, d'intercéder

pour m'obtenir la rémiſſion de toutes mes fautes.

O Dieu, j'ai horreur de moi, je déteſte tous mes péchés, pour l'amour de vous & parce qu'ils vous déplaiſent. O Beauté ſi ancienne & toujours nouvelle ! Pourquoi faut-il que je commence ſi tard à vous aimer ? Plutôt mourir, que de vous offenſer le reſte de ma vie. Lavez moi dans le ſang de l'Agneau. Fortifiez mon cœur contre toutes les tentations de cette journée. Que je marche en votre préſence. Que j'agiſſe dans la dépendance de votre Eſprit.

NOtre Pere qui êtes aux cieux, que votre Nom ſoit ſanctifié. Que votre Royaume arrive. Que votre volonté ſoit faite, en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Et pardonnez-nous nos offenſes, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſés. Et ne nous induiſez point en tentation. Mais délivrez-nous du mal. Ainſi ſoit-il !

JE vous ſalue, Marie, pleine de grace; le Seigneur eſt avec vous. Vous êtes bénite entre les femmes, & bénit eſt le fruit de votre ventre, JESUS. Sainte Marie Mere de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant, & à l'heure de notre mort. Ainſi ſoit il!

JE crois en Dieu le Pere tout-puiſſant, Créateur du ciel & de la terre. Et en JESUS-CHRIST ſon Fils unique, notre Seigneur. Qui a été conçu du Saint-Eſprit, né de la Vierge Marie. A ſouffert ſous Ponce Pilate, a été crucifié, mort & enſeveli. Eſt deſcendu aux enfers; le troiſiéme jour eſt reſſuſcité d'entre les morts. Eſt monté au ciel, eſt aſſis à la droite de Dieu le Pere tout-puiſſant. De là viendra juger les vivans & les morts. Je crois au Saint-Eſprit. La Sainte Egliſe Catholique. La communion des Saints. La rémiſſion des péchés. La réſurrection de la chair. La vie éternelle. Ainſi ſoit-il!

AYez pitié de nous, Seigneur, Pere, Fils, Saint-Esprit, Dieu unique en trois Personnes égales, Ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, splendeur de la gloire du Pere, & le caractére de sa substance, Ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, qui portez l'Univers par votre parole toute-puissante, Ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, sans usurpation égal à votre Pere, Ayez pitié de nous.

Sagesse éternelle, pour qui la création de l'Univers n'a été qu'un jeu, Ayez pitié de nous.

Jesus, l'attente du monde, & le désiré des nations, Ayez pitié de nous.

Jesus, montré de loin par les Prophétes, & annoncé par les Apôtres jusqu'aux extrémités de la terre, Ayez pitié de nous.

Jesus, à qui le Pere a donné pour héritage toutes les nations, Ayez pitié de nous.

Jesus, commencement & fin de tout; Source de nos vertus & objet de nos désirs, Ayez pitié de nous.

Jesus, Sauveur de tous les hommes & sur-tout des fidéles, Ayez pitié de nous.

Jesus, Prince de paix & Pere du siécle futur, Ayez pitié de nous.

Jesus, Auteur & consommateur de notre foi, Ayez pitié de nous.

Jesus, Pontife compatissant à nos infirmités, mais sans tache, & plus élevé que les cieux, Ayez pitié de nous.

Jesus, Voie qui nous méne à la vérité; Vérité, qui nous promet la vie; Vie, dont nous vivrons à jamais dans le sein du Pere, Ayez pitié de nous.

Jesus, fontaine d'eau vive, qui réjaillit jusqu'à la vie éternelle, Ayez pitié de nous.

Jesus, eau pure qui désaltére à jamais les cœurs & qui éteint tout désir, Ayez pitié de nous.

Jesus, lumiére qui illumine tout homme venant au monde, Ayez pitié de nous.

Jesus, lumiére qui se léve sur les peuples assis dans la région de l'ombre de la mort, Ayez pitié de nous.

Jesus, pierre angulaire qui porte & qui unit tout l'édifice de la maison de Dieu, Ayez pitié de nous.

Jesus, dont la parole est notre doctrine; la vie, notre modéle; & la grace, notre unique ressource, Ayez pitié de nous.

Jesus, qui enrichissez les hommes du trésor de votre pauvreté, Ayez pitié de nous.

Jesus, Dieu visible & familiarisé avec nous, pour nous diviniser, Ayez pitié de nous.

Jesus, notre pain quotidien au-dessus de toute substance, Ayez pitié de nous.

Jesus, pain descendu du Ciel, pour donner la vie au monde, Ayez pitié de nous.

Jesus, véritable Manne, qui a tous les goûts pour un cœur pur, Ayez pitié de nous.

Jesus, qui n'aviez pas même de quoi reposer votre tête, pendant que vous nourrissiez au désert tant de milliers d'hommes, d'un pain miraculeux, Ayez pitié de nous.

Jesus, qui guérissiez toutes les langueurs du corps, pour préparer la guérison

des plaies de nos ames, Ayez pitié de nous.

Jesus, qui faisiez voir les aveugles, entendre les sourds, marcher les boiteux, & qui ressuscitiez les morts, pour convertir les pécheurs, Ayez pitié de nous.

Jesus, homme de douleurs, rassasié d'opprobres, pour nous faire entrer dans votre gloire, Ayez pitié de nous.

Jesus qui avez attiré tout à vous, après que vous avez été élevé sur la Croix, Ayez pitié de nous.

Jesus, dont la mort nous fait mourir au péché, & dont la résurrection nous fait vivre à la grace, Ayez pitié de nous.

Jesus, monté à la droite du Pere, pour y élever nos cœurs, & pour transporter notre conversation au Ciel, Ayez pitié de nous.

Jesus, qui avez envoyé votre Esprit de vérité, pour conduire tous les iours jusqu'à la consommation du siécle, l'Eglise votre Epouse sans ride & sans tache, Ayez pitié de nous.

Jesus, qui nous avez faits vos amis,

vos enfans, vos membres, pour nous faire régner avec vous sur le même trône, Ayez pitié de nous.

Jesus, qui nous entr'ouvrez déja les portes de la céleste Jérusalem, où Dieu sera lui-même son Temple, & où nous n'aurons plus d'autre Soleil que vous, Ayez pitié de nous.

Jesus, qui nous enivrerez du torrent de vos délices, dès que nous verrons la face du Pere au séjour de la paix, Ayez pitié de nous.

Jesus, qui nous avez acquis par votre Croix, ce Royaume céleste, où vous essuierez les larmes de nos yeux, où il n'y aura plus de mort, où les douleurs & les gémissemens s'enfuiront loin de nous, Ayez pitié de nous.

Jesus, courage des Martyrs, & patience des Confesseurs, Ayez pitié de nous.

Jesus, société des Solitaires au désert, & science des Docteurs de l'Eglise, Ayez pitié de nous.

Jesus, Epoux des Vierges, couronne des Justes, & pénitence des pécheurs convertis, Agneau qui effacez les péchés du monde, Ayez pitié de nous.

SEigneur, après nous àvoir confondus par la vue de nos miséres, consolez-nous par celle de vos miséricordes : faites que nous commencions aujourd'hui à nous corriger, à nous détacher, à fuir les faux biens qui sont pour nous de véritables maux, à ne croire que votre vérité, à n'espérer que vos promesses, à ne vivre que de votre amour. Donnez, & nous vous rendrons ; soutenez nous contre notre foiblesse. O jour précieux, qui sera peut-être le dernier d'une vie si courte & si fragile ! O heureux jour, s'il nous avance vers celui qui n'aura point de fin !

Saints Anges, à qui nous sommes confiés, conduisez-nous, comme par la main, dans la voie de Dieu, de peur que nos pieds ne heurtent contre quelque pierre.

O Dieu, donnez votre amour aux vivans & votre paix aux morts.

PRIERES DU SOIR.

» VEnez, (*a*) vous tous qui servez
» le Seigneur, bénissez mainte-
» nant son saint Nom. Venez, ô vous
» qui demeurez dans la maison de
» Dieu, & qui êtes assemblés autour
» du lieu Saint. Pendant la nuit, levez
» vos mains vers le Sanctuaire, & bé-
» nissez le Seigneur, Créateur du ciel
» & de la terre, qui a répandu du haut
» de Sion, sa bénédiction sur vous tous.

Seigneur, ouvrez-nous les yeux, de peur que nous ne nous endormions dans la mort. Hélas ! cette journée n'a-t-elle pas été vuide de bonnes œuvres ? Elle auroit pû nous mériter l'éternité, & nous l'avons perdue en vains amusemens. Peut-être est elle la derniére d'une vie indigne de toute miséricorde. O homme insensé! Peut-être que cette nuit JESUS-CHRIST viendra à la hâte, pour te redemander cette ame, qui est l'image de Dieu tout-puissant,

(*a*) Ps. 133.

toute défigurée par le péché. O Seigneur, faites que pendant notre sommeil même, votre amour veille pour nous, & qu'il fasse la garde autour de notre cœur.

Examinons notre conscience, comme si nous étions assurés d'aller dans ce moment, paroître devant Dieu.

JE suis l'enfant prodigue. Je me suis égaré dans une terre étrangére, j'y ai perdu tout mon héritage. Je m'y suis nourri, comme les animaux les plus vils & les plus grossiers. Me voilà affamé & mendiant; mais je sai ce que je ferai: je retournerai vers mon Pere, & je lui dirai: O Pere, j'ai péché contre le Ciel & contre vous. N'êtes-vous pas le bon Pasteur qui laisse tout son troupeau, pour courir au milieu du désert après une seule brebis égarée? N'est-ce pas vous qui m'avez appris, que tout le Ciel est en joie sur un seul pécheur qui fait pénitence? Ne méprisez donc pas un cœur contrit & humilié.

JE me confeſſe à Dieu tout-puiſſant, à la B. V. Marie, à tous les Anges, à tous les Saints, & à Vous, &c. parce que j'ai péché par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute. C'eſt pourquoi je prie tous les amis de Dieu, du ciel & de la terre, d'intercéder pour m'obtenir la rémiſſion de toutes mes fautes.

NOtre Pere, qui êtes aux cieux, que votre Nom ſoit ſanctifié. Que votre Royaume arrive. Que votre volonté ſoit faite, en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Et pardonnez-nous nos offenſes, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſés. Et ne nous induiſez point en tentation. Mais délivrez-nous du mal. Ainſi ſoit-il!

JE vous ſalue, Marie pleine de grace le Seigneur eſt avec vous. Vous êtes bénie entre les femmes, & bénit eſt le fruit de votre ventre JESUS. Sainte Marie, Mere de Dieu, priez

pour nous pécheurs, maintenant, & à l'heure de notre mort. Ainſi ſoit-il!

JE crois en Dieu le Pere tout-puiſſant, Créateur du ciel & de la terre. Et en JESUS-CHRIST ſon Fils unique notre Seigneur. Qui a été conçu du Saint-Eſprit, né de la Vierge Marie. A ſouffert ſous Ponce Pilate, a été crucifié, mort & enſeveli. Eſt deſcendu aux enfers; le troiſiéme jour eſt reſſuſcité d'entre les morts. Eſt monté au ciel, eſt aſſis à la droite de Dieu le Pere tout-puiſſant. De là viendra juger les vivans & les morts. Je crois au Saint-Eſprit. La Sainte Egliſe Catholique. La communion des Saints. La rémiſſion des péchés. La réſurrection de la chair. La vie éternelle. Ainſi ſoit-il!

AYez pitié de nous, Seigneur, Pere, Fils, Saint-Eſprit, Dieu unique en trois perſonnes égales, Ayez pitié de nous.

Marie, Mere de Dieu, & toujours Vierge quoique mere, Priez pour nous.

Marie, qui êtes bien plus qu'Eve la

mere des vivans, Priez pour nous.

Marie, qui avez réparé tous les maux, que la premiére femme avoit fait entrer dans le monde, Priez pour nous.

Marie, qui nous avez donné le vrai fruit de vie, plus précieux que celui du Paradis terrestre, Priez pour nous.

Vierge, qu'un Prophéte montroit de loin, mettant au monde le Fils du Très-haut, Priez pour nous.

Marie, qu'un Ange descendu du ciel salua avec admiration, comme étant pleine de grace, & élevée au-dessus de toutes les femmes; Priez pour nous.

Marie, dont la pudeur virginale fut allarmée à la vûe même d'un Ange, Priez pour nous.

Marie, qui demeurâtes tranquillement abandonnée à Dieu, quoique votre maternité incompréhensible vous exposât au deshonneur, & à une punition de mort, Priez pour nous.

Marie, qui allâtes d'abord communiquer les dons de Dieu à Elisabeth votre sainte parente, Priez pour nous.

Marie, qu'Elisabeth ne put recevoir sans

ſans s'écrier : D'où me vient que la Mere de mon Seigneur faſſe des pas vers moi ! Priez pour nous.

Marie, qui diſiez dans un ſaint tranſport : Voilà que tous les ſiécles me déclareront bienheureuſe ; car le Tout-puiſſant a fait en moi de grandes choſes, Priez pour nous.

Marie, qui rendiez gloire à Dieu, de ce qu'il avoit abattu les grands & relevé les petits, comblé de biens les pauvres affamés, affamé les riches ſuperbes, Priez pour nous.

Marie, qui voyant l'Enfant JESUS annoncé par les Anges, montré par l'Etoile, adoré par les Mages dans une créche, conſerviez ces choſes, les repaſſant dans votre cœur, Priez pour nous.

Marie, qui étant toujours Vierge, voulutes néanmoins être purifiée, comme toutes les femmes communes, Priez pour nous.

Marie, qui apprites du ſaint vieillard Siméon, que votre Fils ſeroit l'objet de la contradiction des hommes, & qu'un glaive de douleur perceroit votre ame, Priez pour nous.

Marie, qui en rachetant votre Fils selon la Loi, comprites qu'il n'en seroit pas moins sacrifié, pour racheter le monde, Priez pour nous.

Marie, si prompte à suivre toutes les impressions de la foi, qu'un songe donné à Joseph vous suffit, pour vous faire emporter votre divin Enfant en Egypte, Priez pour nous.

Marie, qui demeuriez en paix, sans consolation ni ressource humaine, dans cette terre étrangére, ne sachant pas même jusqu'à quand vous y demeureriez, Priez pour nous.

Marie, qui revintes sans hésiter comme vous étiez partie, sur un simple songe mystérieux de votre saint Epoux, Priez pour nous.

Marie, qui cherchâtes avec douleur l'Enfant JESUS demeuré au Temple, à l'âge de douze ans avec les Docteurs de la Loi, priez pour nous.

Marie, qui reçûtes du saint Enfant une réponse sévére, parce que sa Mere ne devoit point se méler de ses travaux, pour la gloire de son Pere Céleste, Priez pour nous.

Marie, à qui fut ſoumis pendant tant d'années, celui qui eſt la Sageſſe éternelle & la toute-puiſſance même, Priez pour nous.

Marie, qui obtintes de votre Fils ſon premier miracle aux Nôces de Cana, Priez pour nous.

Marie, à qui JESUS fit alors une réponſe auſtére pour apprendre au monde que vous ne deviez point entrer dans le ſacré miniſtére, quoique vous fuſſiez pleine de grace, Priez pour nous.

Marie, qui mouriez ainſi à toute conſolation ſenſible, du côté de votre Fils même, Priez pour nous.

Marie, Fille de David, de Salomon, de tant d'autres Rois, qui étiez l'Epouſe d'un Charpentier, Priez pour nous.

Marie, qui avez mené une vie ſimple, obſcure & laborieuſe dans la pauvreté, votre Fils n'ayant pas même de quoi repoſer ſa tête, Priez pour nous.

Marie, qui ne fites ni miracle ni inſtruction, mais qui futes un miracle de grace, & l'inſtruction de tous les

fiécles par votre filence, Priez pour nous.

Marie, de qui nous difons, comme une femme le crioit à JESUS-CHRIST : Bienheureufes font les entrailles qui vous ont porté, & les mammelles qui vous ont nourri, Priez pour nous.

Marie, qui fuivites tranquillement JESUS à la Croix, pendant que tous les Apôtres épouvantés & fans foi aux promeffes, étoient en fuite., Priez pour nous.

Marie, que JESUS mourant confia à fon Difciple bien aimé, pour être comme fa Mere, Priez pour nous.

Marie, qui reçutes alors comme un fils ce Difciple bien-aimé, & qui en fites le plus fublime Docteur de l'amour, Priez pour nous.

Marie, dont les yeux virent JESUS mourant fur la Croix, & dont le cœur fut percé par le glaive que Siméon avoit prédit, Priez pour nous.

Marie, avec qui les Difciples perfévéroient dans l'Oraifon, après l'Afcenfion de votre Fils, & la defcente du S. Efprit fur eux, Priez pour nous.

Marie, dont le cœur étoit déja au Ciel

avec votre Fils, pendant que votre corps étoit encore ſur la terre, Priez pour nous.

Marie, qui regardez encore la terre avec compaſſion, quoique vous régniez dans le Ciel, Priez pour nous.

Marie, qui ne flattez point les pécheurs impénitens & ennemis de la Croix de votre Fils, Priez pour nous.

Marie, Mere de miſéricorde pour tous les pécheurs pénitens, Priez pour nous.

SEigneur, gardez nos eſprits pendant que nous veillons, & nos corps quand nous ſerons dans le ſommeil, afin que nous veillions avec JESUS-CHRIST & que nous dormions en paix. Ayez pitié de notre foibleſſe. Envoyez vos Saints Anges, les Eſprits de lumiére, pour écarter loin de vos Enfans, l'Eſprit de ténébre qui tourne tout autour de nous, comme un Lion rugiſſant, pour nous dévorer. Faites que nous lui réſiſtions, étant courageux dans la foi. Donnez la pénitence aux pécheurs, la perſévérance

aux juſtes, & la paix aux morts.

Que notre priére du ſoir monte vers vous, Seigneur, & que votre miſéricorde deſcende ſur nous.

Fin du ſecond Volume.

